1869 — 1919





CINQUANTE ANNÉES D'ACTIVITÉ PAROISSIALE

Sainte Anne

DE

FALL RIVER, MASS.

1920
Imprimerie Gagnon & Cie, 25 rue Purchase, Fall River, Mass.



EGLISE STE-ANNE

1869 ——— 1919



CINQUANTE ANNÉES D'ACTIVITÉ PAROISSIALE

Sainte Anne

DE

FALL RIVER, MASS.

SUPERIORUM PERMISSU.



SIMPLE AVIS.

Un vieil auteur, Clément d'Alexandrie, à l'un de ses volumineux ouvrages a donné pour titre: Stromates." Cet étrange mot grec veut dire tout simplement: tapisserie, ou mieux encore, les dames comprendront, ce genre de rapiéçage multicolore que l'on appelle: "Crazy Work."

Si cela vous plaît, lecteur, vous pouvez octroyer au présent ouvrage l'un ou l'autre de ces deux noms; l'auteur n'en dira mot. Il n'eut ni le temps ni le loisir de faire mieux ou plus. S'il a été à peu près complet, s'il réussit à édifier et encourager: il se déclare entièrement satisfait.

Il eut à relater bien peu d'événements réellement dignes de l'histoire; à part, et c'était assez peu neuf, l'effort constant de nos braves Canadiens pour maintenir la foi et la langue des ancêtres. Et cela reste toujours édifiant. Il y a aussi une leçon à retenir: celle du succès, malgré les épreuves et les contrariétés des débuts.

Elle n'est pas neuve non plus cette leçon; elle reste grandement utile pour maintenir les courages parfois tentés de faiblir. Il en faut toujours du ferme courage: pour nous ici, jouissant de la liberté acquise

mais une liberté de plus en plus menacée; pour ceux qui luttent ailleurs, et, qui sait? notre humble et toute simple histoire leur donnera un regain de courage.

Pour atteindre ce but elle a puisé à des sources diverses les preuves évidentes d'une assertion souvent répétée. Grâce à la paroisse, réclamée et organisée par eux, nos pauvres travailleurs exilés et perdus en un milieu plutôt hostile, ont su maintenir leur foi catholique intègre, leur vie morale toujours hautement respectable et leur caractère national estimé de tous à bon droit.

Qu'elle demeure aussi ferme et aussi vivante au cœur de la génération présente la pensée inspiratrice du dévouement de nos fondateurs, et nous n'avons rien à craindre de l'avenir.

Après deux siècles de la plus odieuse oppression, voici la glorieuse Pologne enfin libre. Rien n'a pu arracher la foi et l'espoir de ces coeurs vaillants trempés par d'incroyables adversités. Car jamais leurs prêtres menacés d'exil ou de mort n'ont cessé de prêcher la foi catholique dans le langage des opprimés.

Les pages qu'on va lire n'offrent rien d'aussi brillant en fait d'héroïsme pourtant, dans la droiture de leur coeur nos ancêtres en auraient sûrement fait autant. Toujours ils ont fait preuve du même esprit de foi, et nous avons le droit d'être fiers d'eux, et nous avons été heureux de les honorer, au meilleur de notre possible, pendant les fêtes des Noces d'or.

I—L'EMIGRATION CANADIENNE.

La République américaine, ou pour mieux dire son territoire, a été de tous temps le centre d'attraction, la véritable terre promise, des peuples opprimés rêvant de liberté. Les Canadiens-Français, par l'acte de Cession de 1760, devenaient sujets anglais. Ils ont éprouvé de bonne heure le besoin de fuir le régime odieux imposé par leurs nouveaux maîtres. Ils commencèrent à émigrer dans la Nouvelle-Angleterre quelques années avant la guerre de l'Indépendance.

Beaucoup d'entre eux s'engagèrent dans les armées de Washington. Bravement ils ont combattu et versé leur sang à la conquête des libertés américaines. Ce fait, il est bon de le signaler en passant, est commémoré par une concession de terrains, dans l'Etat de New-York, désignée sous le nom de "Refugees Tract". Le gouvernement fédéral américain concédait aux Canadiens, coupables de haute trahison, pour avoir combattu contre l'Angleterre lors de la révolte de ses colonies, des terres sur les bords du lac Champlain. Bon nombre d'entre eux s'y établirent, tout près de la frontière qui leur était fermée. Telle fut l'origine du Corbeau et de quelques autres paroisses canadiennes de l'Etat de New-York. Les exilés semblent avoir voulu respirer la brise du pays perdu.

Les soulèvements qui eurent lieu au Canada, en 1837, conduisirent aussi aux Etats-Unis beaucoup de

patriotes. Après avoir fait le coup de feu à Saint-Charles, Saint-Eustache ou Odelltown, ils fuyaient la déportation aux Bermudes ou l'échafaud; Colborne n'était pas tendre. Plusieurs ont vu, avant de s'exiler, brûler leurs maisons et emprisonneer leurs proches.

Toutefois, le véritable flot de l'émigration commença plus tard, après la guerre de Sécession. De 1865 à 1890, la province de Québec se dépeuple au profit des Etats de la Nouvelle Angleterre; lamentable exode de la population rurale, la plus précieuse ressource de notre pays. Nos vieilles paroisses, arrosées jadis des sueurs et du sang des ancêtres, diminuèrent pitoyablement et l'on vit des "rangs" presque entiers, délaissés de leurs habitants, n'offrir aux regards attristés que maisons closes et fenêtres garnies de planches. Durant cette période critique, les trains de chemins de fer, allant vers les lignes, regorgeaient de nos compatriotes. Accompagnés de leurs femmes et de leurs nombreux enfants, ils s'en allaient tenter fortune dans les villes industrielles américaines.

Il y eut des cris d'alarme; d'éminents orateurs et des écrivains de talent tentèrent d'enrayer ce fléau de l'émigration; des évêques même s'efforcèrent de le conjurer. Rien n'y fit. Il eut été plus facile d'arrêter le Saint-Laurent dans sa course vers l'Océan.

Il vint un temps, néanmoins, où le mouvement migrateur se ralentit. Vers la fin du dix-neuvième siècle, l'équilibre commença à se rétablir, et, bientôt,

il devint évident que l'industrie yankee avait assez de bras. Le gouffre, créé de l'autre côté des frontières par l'activité américaine, s'était peu à peu rempli. Le Canada, se réveilla enfin de sa longue léthargie, et réclama à son tour une population plus nombreuse. L'industrie venait d'y naître, et l'Ouest, que traversait maintenant son premier transcontinental, le Pacifique Canadien, ouvrait au peuple du Dominion de nouvèaux horizons, en attendant qu'il attirât dans ses vastes plaines, à titre de compensation, quelque cent mille citoyens de la république voisine.

Quand un écrivain aborde cette question complexe de l'émigration, Canadienne, il ne manque pas d'en rechercher les causes. Qui donc a pu amener ainsi l'expatriation de près d'un million des nôtres. Des économistes de valeurs diverses ont tenté maintes fois d'expliquer pourquoi tant de nos fermiers canadiens-français, se sont un jour, décidés à vendre au louer leurs fermes du Canada pour aller demander aux usines américaines, le pain de chaque jour.

Ceux, qui se sont intéressés à la vie sociale de notre peuple, attribuent ce phénomène demi-séculaire, qui a divisé nos forces et menacé grandement l'existence de notre nationalité, au luxe et à l'inconduite principalement. A la vérité, le défaut d'ordre, la paresse d'esprit et, par suite, le manque de connaissances agronomiques ont préparé plus souvent encore cette calamité nationale. Nous, qui avons vécu au milieu des Franco-Américains durant de longues an-

nées, nous avons interrogé les chefs des familles émigrées et fait, de la sorte, une enquête sur place, et le problème n'est pas, ou ne semble pas très compliqué.

Il se résume tout simplement dans une question d'intérêt.

Il convient pourtant aussi d'attribuer l'immigration des franco-canadiens aux Etats-Unis à l'évolution de la politique industrielle du Dominion.

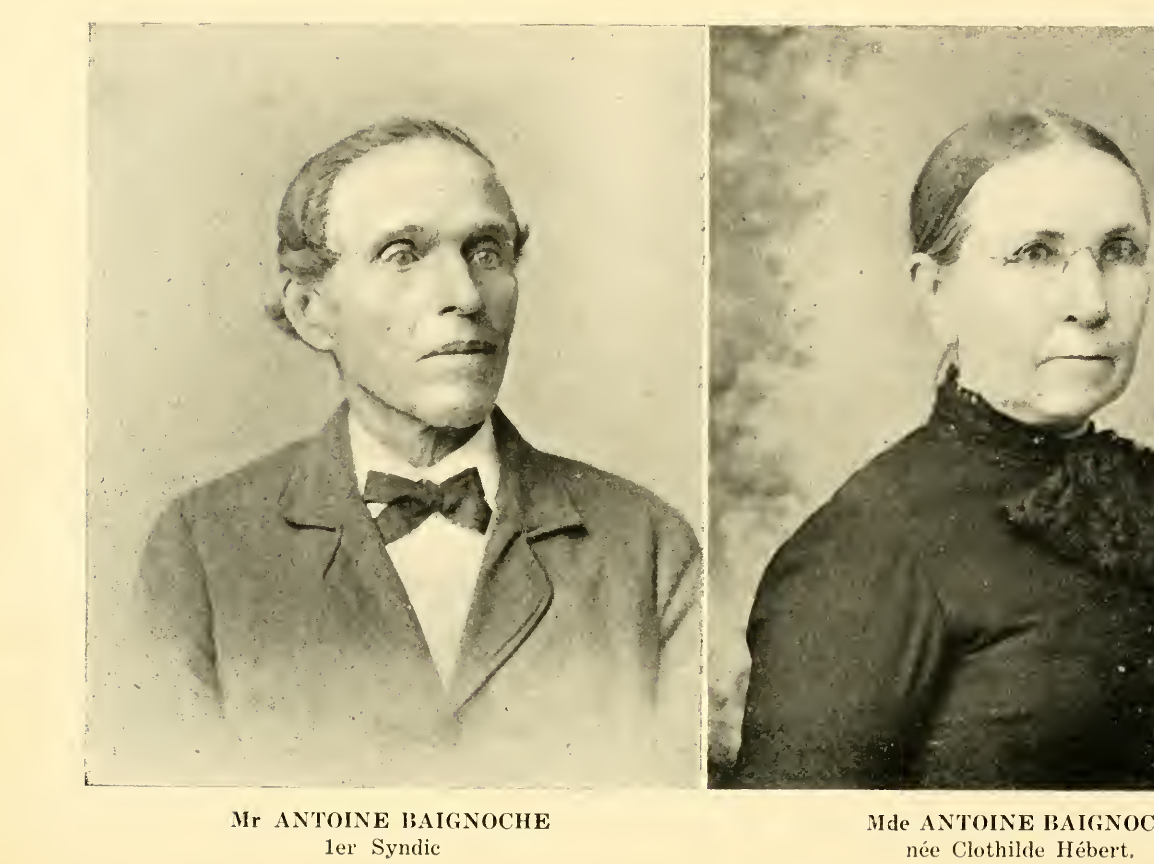
Les produits agricoles du Canada ont de tous temps trouvé un marché très avantageux dans la Nouvelle Angleterre, beaucoup moins fertile, mais douée d'une activité industrielle intense.

Ces produits étaient acceptés sans nuls droits de douane, jusqu'au jour où s'éleva entre les deux voisins l'épineuse question des Pêcheries du Golfe Saint-Laurent. Les prétentions des deux pays furent longuement discutées et devinrent l'objet d'un traité dont nul ne fut complètement satisfait. D'énormes avantages étaient sans doute acquis aux américains; avantages jugés abusifs par le pêcheur canadien; mais leur fierté, ou leur appétit, en fut lésée et la controverse devint irritante. Aussi lorsque le Gouvernement Canadien mit en oeuvre sa politique de protection, jugeant nécessaire de protéger ainsi son industrie naissante, les Etats Unis ripostèrent par un tarif douanier fort sévère.

La Province de Québec dût porter le poids de cette rigueur. L'industrie laitière et le commerce des



Mr L'ABBE DERBUEL
1er desservant des Canadiens à Fall River.



Mr ANTOINE BAIGNOCHE
1er Syndic

Mde ANTOINE BAIGNOCHE
née Clothilde Hébert.

fourrages en souffrirent tout particulièrement. De là une crise très pénible dans les campagnes. Le fermier ne pouvait trouver encore un marché suffisant dans nos villes canadiennes trop peu développées, et s'il tentait de renouer relation avec ses voisins les droits excessifs des douanes absorbaient tout le profit.

Dans la campagne, tout à l'heure encore si prospère, la vie devint d'autant plus pénible qu'on n'était nullement habitué à la gêne et aux privations. Et s'il fallait payer rente ou éteindre une hypothèque ou rencontrer un remboursement, il ne se présentait d'autre ressource, hormis s'expatrier et s'en aller demander aux manufactures de coton des Etats l'argent qu'on ne trouvait plus au pays.

Les Américains toujours si avisés en affaires n'eurent garde de manquer l'aubaine. D'ailleurs il leur fallait de suite des ouvriers sans nombre pour accaparer le marché du coton fabriqué, au grand détriment de leurs cousins d'Angleterre. Et voici que s'offrait un élément de premier choix, on l'eut vite compris, apte à former un main-d'oeuvre intelligente et docile et toute prête à rapporter beaucoup, quand l'occasion se présentait unique vraiment dans l'histoire de l'industrie américaine.

Aussi bien fut-elle accueillie avec empressement; plus même, on eut recours à des sollicitations de commis voyageur, assez dépourvues de noblesse, et de franchise aussi parfois. Quelques-uns des nôtres ont,

accepté, sans trop se faire prier, cette peu délicate mission. Ils venaient éblouir nos campagnards à la gêne, par l'éclat d'un luxe superficiel et de brillantes promesses de succès. Le besoin de changement et d'aventures, passablement inné au caractère du Canadien faisait accepter assez facilement le rêve séduisant. D'ailleurs le mouvement était créé; il apportait les preuves de substantiels avantages et de réels succès; il eut été fort difficile de l'enrayer puisqu'il vient à peine de se ralentir, après de longues années de tentatives et d'expériences pas toujours brillantes.

Tous ne sont pas restés; tous n'ont pas fait fortune: mais parmi les nationalités diverses, venues ici avant ou après eux, les Franco-Canadiens ont prospéré mieux que la plupart des autres peuples; ils ont perdu infiniment moins que tous les autres ensemble.

Parmi les émigrants canadiens, il en est donc qui ont fin la misère, la pauvreté ou du moins, la gêne. C'est le petit nombre. D'autres, et ils sont légion, ont recherché, en s'expatriant, un champ d'action plus avantageux, des salaires élevés, un milieu qui s'adaptât davantage à leur activité ou à leurs talents. Plusieurs aussi ont émigré poussés par l'attrait du pays étranger, pour le simple plaisir de voir de nouveaux horizons. Plus souvent encore, répétons-le, cette migration de notre race fut, la conséquence de la soif de l'inconnu, de ce besoin d'aventures et d'imprévu qui sommeille plus ou moins chez les fils des pionniers de l'Amérique du Nord.

Ceci est incontestable, et nous tenons à le signaler : à part de rares exceptions, nul, parmi cette foule d'expatriés n'est venu cacher dans le grand tout américain, une existence déshonorée ou, comme il arrive si souvent de nos jours, exercer le métier de fripons sur la terre classique de la liberté.

Les émigrants canadiens, nous pouvons l'affirmer sans forfanterie, furent tous, ou presque tous, de fort honnêtes gens. Ils vinrent aux Etats-Unis demander au travail l'aisance ou la fortune. Leur travail préféré était généralement celui des usines ; un certain nombre pourtant ont exercé aux Etats-Unis des métiers ou des professions plus relevés quand ils avaient eu la chance d'une instruction supérieure.

Afin de comprendre le rôle social qu'ils vont jouer dans leur patrie adoptive, il est bon de rappeler le grand mouvement industriel qui s'est produit, après la guerre de Sécession, dans les Etats du Nord et surtout ceux de l'Est de la Républicue américaine. Jamais, peut-être, on n'a vu la fièvre des affaires s'emparer ainsi de tout un peuple. Partout, une recrudescence d'activité commerciale et industrielle, suivit le triomphe du Nord sur les Séparatistes du Sud et la fin de la longue lutte fratricide.

D'ailleurs, par son admirable disposition géographique, l'immense territoire des Etats-Unis renferme dans son sein tous les éléments de la plus solide richesse : les matières premières de la production. La variété de son climat ; ses mines inépuisables de houil-

le, de fer, de cuivre, de zinc, de plomb, etc.; ses fertiles régions cotonnières; des milliers de lieues d'étendue: tout favorisait chez ce peuple jeune, intelligent, laborieux, entreprenant, les entreprises gigantesques. Les Etats-Unis allaient prendre la tête des pays producteurs. L'Europe malgré sa civilisation plusieurs fois séculaire, devait, à brève échéance, lui céder le pas.

On vit alors surgir, aux alentours des villes, le long des rivières, dans les vallons jusque-là solitaires, les usines et les industries les plus variées. Les capitaux affluèrent de toutes part, et les millions américains, décuplés, centuplés par les trusts, commencèrent leur danse fantastique; elle devait transformer l'aride patrie des puritains de la Nouvelle-Angleterre en un vaste atelier de toutes les branches de l'industrie humaine.

A l'époque de l'émigration, la démagogie exotique n'existait pas encore aux Etats-Unis, et les grands syndicats financiers évoluaient librement sans être, comme de nos jours, l'objet des taquineries du gouvernement et des politiciens. Aussi les salaires étaient-ils relativement plus élevés qu'ils ne le sont aujourd'hui, et les ouvriers plus heureux. Les Canadiens ne tardèrent pas à être appréciés, grâce à leur habileté, à leur bon esprit, à leur amour du travail, dans les ateliers et les filatures de la Nouvelle-Angleterre.

Issus d'un race forte et saine, endurcis aux rudes travaux de la ferme, accoutumés aux rigueurs d'un

climat glacial, ces fils de défricheurs ont été les plus précieuses recrues de la grande armée des travailleurs américains. Doués, du reste, d'un esprit inventif, débrouillards par nature, ils ne tardèrent pas à devenir de très habiles artisans, chacun dans sa sphère. Ils ont aidé à doter l'industrie américaine d'une foule de procédés ingénieux et économiques.

Bref! leur arrivée aux Etats-Unis fut un immense bienfait d'ordre politique et social. La fortune que ces émigrants ont édifiée par leur travail, depuis cinquante ans, ne se peut aujourd'hui calculer. L'Américain sait manier l'argent et les hommes et apprécier les choses par leur côté pratique; il n'a cessé, pendant plusieurs années, de favoriser le courant de l'émigration canadienne vers son pays, et d'en accélérer le mouvement par la réclame et le concours d'agents spéciaux; nous l'avons déjà signalé. Les centres américains qui ont le plus bénéficié du labeur des nôtres sont, pour la plupart, situés dans les six Etats de la Nouvelle-Angleterre: le Vermont, le New-Hampshire le Maine, le Massachusetts, le Rhode-Island et le Connecticut.

A vrai dire, il y a partout aux Etats-Unis des émigrés ou des fils d'émigrés canadiens. Nous l'avons dit déjà, l'Ouest américain fut en grande partie colonisé par ces hardis pionniers. Ils n'ont guère cessé dans la première période du dix-neuvième siècle, de fréquenter les anciennes possessions de la France. Le Michigan, l'Illinois, le Wisconsin et le Minnesota continuèrent depuis lors à recevoir d'assez forts conti-

gents du Canada. On peut dire que les forêts séculaires de la région des Lacs sont tombées sous la cognée de nos robustes bucherons. Toutefois, le gros de l'armée émigrante s'est surtout porté vers les Etats de l'Est plus haut désignés et dans le nord-est du New-York.

Ainsi, la Nouvelle-France de l'Amérique, actuellement protégée par deux drapeaux, occupe le nord-est du continent. La province française de Québec s'est dilatée: voilà tout!

Circonstance heureuse assurément; les Franco-Américains se trouvent ainsi dans le voisinage de leur pays d'origine, tout près du château fort de leur nationalité. Aussi, il est facile de comprendre tout l'avantage qu'ils retirent de ce rapprochement. Québec, la bonne vieille province, le Canada pour nous, par ses journaux, ses relations amicales avec les expatriés, par les liens de la parenté et ceux du patriotisme, par ses prêtres surtout ne cesse de raviver dans le coeur des Canadiens émigrés l'amour des traditions nationales, de favoriser l'épanouissement de la race; elle reste, pour tout dire en un mot, son foyer d'alimentation.

Un autre fait est à noter; il est d'une importance capitale dans les circonstances présentes, c'est l'heureux groupement des nôtres aux Etats-Unis et, tout particulièrement, dans la Nouvelle-Angleterre.

Sans être dirigé, en vertu de la cohésion naturelle

aux peuples qui ont souffert, disons mieux, par une attention spéciale de la Providence, l'élément français émigré s'est concentré en groupes compacts; il y était préparé d'ailleurs par sa forte organisation paroissiale. Beaucoup des nombreuses cités de l'Est américain ont leur quartier français,le *petit Canada,* comme on le désigne communément; où la belle langue de Bossuet, articulée dans un accent un peu démodé aujourd'hui,mais français tout de même, caresse nos oreilles sur les places et dans les rues, comme en un pays conquis. Signalons en passant Fall River, New Bedford, Taunton, Salem, Lowell,Holyoke, Worcester,Southbridge, Lynn, Adams, Gardner et Spencer dans l'Etat du Massachusetts, Manchester, Berlin-Falls, Nashua, Rochester, Suncook dans le New-Hampshire, Woonsocket, Central Falls, Pawtucket, Centreville et Providence dans l'Etat du Rhode-Island, Lewiston, Biddeford, Waterville dans le Maine, Burlington, Winoski, et Saint-Johnsbury dans le Vermont, et Cohoes dans l'Etat de New-York.

Les débuts des Canadiens aux Etats-Unis furent généralement pénibles. Ils ignoraient la langue anglaise et ont accepté assez tard les coutumes et les usages du pays; sans autres professions, pour la plupart, que la culture du sol, ils furent contraints, d'accepter tous les genres de travaux, souvent pour un salaire d'exploitation peu en rapport avec les exigences et la cherté de la vie américaine. Ils connurent par expérience qu'un peu d'argent gagné chaque jour est insuffisant quand il faut payer jusqu'à l'air que

l'on respire, et qu'une famille ne comptant pas au moins trois travaillants ne saurait vivre convenablement aux Etats-Unis.

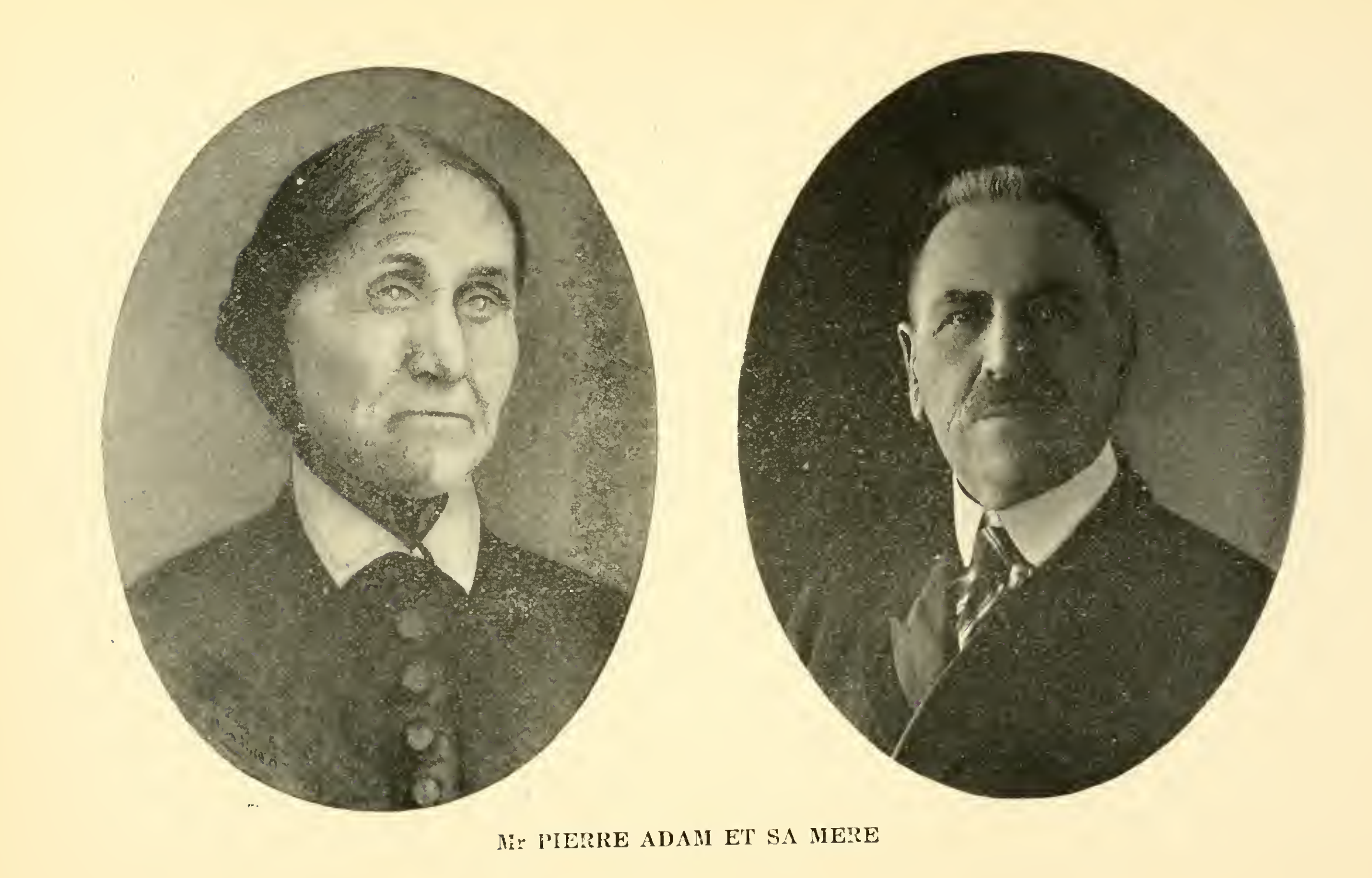
C'est pourquoi les quartiers les plus pauvres des villes où ils allèrent se fixer reçurent nos compatriotes éxilés, et les plus sombres taudis fréquemment devinrent leurs demeures.

Si l'inégalité des fortunes constitue les différents degrés de l'échelle sociale, ce que nous ne croyons pas, il est certain que l'élément canadien fraichement importé occupa pendant quelque temps l'un des derniers échelons de la démocratie américaine. Il fut ce que sont maintenant ces groupes de Portugais, d'Italiens, de Polonais et d'autres peuples qui, tous les jours, arrivent à New-York ou à Boston dans les entreponts des paquebots transatlantiques.

De cela, nul déshonneur, nulle honte à avoir. Les millionnaires américains d'aujourd'hui, qui ont palais, wagons spéciaux, yachts princiers, dont les héritières ont facilement le choix entre un duc et un marquis, ont commencé de la sorte, eux ou leurs ancêtres. L'Amérique depuis l'époque de sa découverte et, tout particulièrement, les Etats-Unis n'ont reçu sur leurs bords que des miséreux qui n'eurent pas toujours, en y débarquant, les cinquante dollars maintenant requis par la loi américaine. Les titres de noblesse des quatre cents de l'aristocratie financière de New York se confondent, en remontant deux ou trois générations tout au plus, avec les loques sordides



Les Demoiselles Baignoche, filles de Mr Antoine.
Premières Enfants de Marie.



Mr PIERRE ADAM ET SA MERE

de l'émigrant. Cela n'empêche pas, encore une fois, les héritières de cette caste privilègiée d'être recherchées par les rejetons des plus illustres familles du vieux monde.

Bien plus à plaindre furent encore, dans le domaine religieux les émigrés du Canada en arrivant aux Etats-Unis. Habitués dans leurs pays à l'organisation paroissiale qui en est la base ou, si l'on veut, la cellule constituante, les Canadiens se trouvèrent tout à fait désorientés dans leur nouvelle patrie, au milieu d'une agglomération de peuples en grande majorité incrédules ou protestants. L'Eglise catholique commençait à peine alors à s'élaborer dans cette partie de l'Union. La plupart des diocèses nouvellement créés comptait peu de véritables congrégations, et le clergé, un nombre insuffisant de prêtres. Les Cheverus, les Matignon, avaient disparu pour faire place à un certain nombre de pasteurs venus d'Irlande. Ces prêtres avaient suivi leurs compatriotes qui émigraient par milliers, en Amérique. Mais la plupart ignoraient le français et n'entendaient pas grand'chose aux coutumes et aux traditions de leurs nouvelles ouailles, *les French*, comme on les appelait. Aussi furent-ils peu en état de s'occuper efficacement des catholiques qui arrivaient chaque année du Canada. Un certain nombre de ces prêtres les ignorèrent comme on oublie malheureusement trop souvent les Italiens, les Portugais et les Polonais de nos jours; d'autres, animés sans doute de bonnes intentions, crurent devoir user à leur égard des mesures de ri-

gueur dont le bon peuple d'Irlande s'accommode si facilement. Se voyant méconnus, traités haut la main méprisés parfois, du moins en apparence, nos compatriotes pleins de foi, mais susceptibles et fiers comme des Spartiates, prirent le parti de rester en dehors de ce qu'ils appelaient les églises irlandaises.

Les choses en vinrent à un tel point, que le simple fait de traverser les lignes signifiait ne plus faire de religion. Les vieux prêtres du Canada se rappellent encore quelle douloureuse surprise ils éprouvaient lorsqu'au retour au pays, après quelques années d'absence, leurs anciens paroissiens leur faisaient le triste aveu de plusieurs années passées en terre étrangère sans fréquentation des sacrements.

La Providence veillait néanmoins sur les fils des vieux bretons pionniers de la foi en Amérique. Les morts parlent, a dit un illustre écrivain français; il est un atavisme du bien comme il en est un pour le mal; la voix des ancêtres disparus continue de se faire entendre aux générations nouvelles issues de leur sang. La Nouvelle-France d'Amérique, désormais séparée en deux tronçons, n'a pas vu le naufrage de la foi chez ses enfants éxilés. Dans le grand tout américain ils se sont aventurés, au milieu du protestantisme le plus matériel sans rien perdre de la limpidité de leur âme toute croyante et toute confiante.

Le salut,comme nous l'allons voir, est venu du clergé. Il n'a pas craint d'émigrer à son tour, pour aller reconstituer sur la terre étrangère la paroisse cana-

dienne; forteresse inexpugnable de notre nationalité dans le passé et partout et toujours boulevard de notre foi.

II LES ORIGINES DE STE-ANNE

Raconter l'histoire de la paroisse Sainte-Anne, c'est remonter aux origines de notre colonie canadienne de Fall River, et de fait, le Programme-Souvenir publié, en 1906, lors de la Dédicace de l'église Sainte-Anne, s'est d'abord posé cette question: "Quand les Canadiens ont-ils commencé d'immigrer et de s'établir en cette ville?" L'auteur a pensé naturellement que la meilleure réponse lui viendrait des registres de la paroisse la plus ancienne de la ville. Canadien et Catholique sont deux mots à peu près synonymes; comme on dit dans la vieille France (pour citer un axiome populaire) : "Breton et Catholique à jamais".

Nous le laissons parler:

"J'ai donc voulu, avant d'écrire ce petit article, consulter les cahiers ou "Records" de l'église Sainte-Marie, et je sens le besoin de dire de suite que j'ai passé là,à feuilleter ces vénérables documents,des heures tout-à-fait délicieuses. Je pouvais maintenant interroger des témoins du passé, d'un passé assez lointain, puisque le "Baptismal Record" consigne son premier acte au 15 juillet 1860; des témoins irrécusables aussi, puisqu'ils agissent comme officiers de l'Etat et signent leurs écrits. Seulement, en passant et sans chicane,

pourquoi écrivent-ils les noms français comme on écrirait de l'hébreu, si bien que quelques-uns ne peuvent pas être déchiffrés?

"Quoi qu'il en soit, et toute information prise "à la source", comme je viens de dire, il me paraît que l'immigration canadienne à Fall River a commencé peu après la fin de la Guerre de Sécession, c'est-à-dire, vers 1867: je veux parler d'une immigration en nombre historiquement appréciable. Avant cette date, les noms français apparaissent très rarement dans les registres, et quelques-uns sont douteux, comme, par exemple, celui de Mary I. Goslin (peut-être Gosselin), baptisée le 7 mai 1862. Cette même année, au 30 avril, la mère d'un enfant du nom d'Edmond Gang... Gagnon? s'appelle Elize Levalee (Lavallée). En 1863, on rencontre un Thomas de Courcy, et en 1864 deux Dubois, Agathe et Albert. L'anné 1865 ne donne rien, mais je compte six baptêmes en 1866 (Guy, Martin, Desrosiers, Paul, etc) ; treize en 1867 (Letendre, Bergeron, Bédard, Vaillant, Laforest, Mercier, Blette, Lacasse, Laliberté, Lafayette, etc.) ; un nombre assez considérable en 1868, et le chiffre s'élève très notablement en 1869. C'est d'ailleurs, comme on sait, l'année où fut fondée notre paroisse Sainte-Anne.

Quelques vingt ans auparavant, un prêtre de nationalité française avait reçu mission de Monseigneur l'Evêque de Boston de visiter et desservir ses compatriotes établis ici ou là, surtout aux environs de Oakland, Slatersville et Pascoag. A Slatersville, habitait

un monsieur l'Hérault ou L'Heureux, patriote compromis dans l'affaire de Saint-Charles; sa demeure servit de chapelle au missionnaire et de centre de ralliement aux familles canadiennes des environs. Plusieurs d'entre elles se groupèrent ensuite à Fall River, quand elles y trouvèrent des secours religieux. Un de nos vieillards, Monsieur Benoni Janson fit sa première communion dans le salon de Monsieur L'Heureux. Ce prêtre français, dont le nom n'est pas sûrement connu, fut peut-être Monsieur Derbuel dont nous allons parler.

L'abbé Antoine T. Derbuel, nommé curé de West-Boylston, fut en réalité le premier missionnaire de langue française qui s'occupa des canadiens établis alors à Fall River vers les années 1857-1860. Il était du moins l'un des vicaires de l'église irlandaise Sainte-Marie, sur la rue Spring.

Peut-être même était-il belge, et partant, peu familiarisé avec l'usage de notre langue, ainsi du moins l'affirme un de nos anciens. Son souvenir est resté vague et imprécis; et son influence parmi les nôtres semble avoir été plutôt médiocre. Le premier sermon français dont on se souvienne fut donné dans la vieille école, alors située où se trouve aujourd'hui le presbytère de St-Mary. Ce n'est pas Monsieur Derbuel qui l'a prononcé, mais un jeune prêtre irlandais, tout frais sorti du Séminaire de St-Sulpice de Paris, M. Edward Murphy, neveu du Curé de Fall River, Father Edward Murphy, de célèbre et redoutable mémoire.

Vers 1865, arriva comme vicaire à St-Mary l'abbé Olivier Verdier. Il était envoyé, cela semble évident, pour prendre soin des Canadiens. Ceux-ci commençaient à arriver en certain nombre; ils étaient désireux de s'approcher de l'église et de pratiquer leur religion avec la même ferveur qu'au pays natal, mais se sentaient peu attirés par les rudes façons du pasteur, habitué plutôt à la forte manière d'Irlande. Y eut-il des plaintes? c'est assez possible.

Bien certainement, ils n'auraient pu trouver homme mieux capable de les comprendre, de compatir à leur triste état, de leur apporter l'inappréciable consolation de son exquise bonté et d'un dévouement à toute épreuve.

L'abbé Verdier eut bien vite conquis l'estime et l'affection de toute la petite congrégation française et c'est plaisir de voir comment elle l'aidait dans ses oeuvres. En ce temps-là elle s'assemblait, pour les offices du dimanche, dans l'école attenante à l'église Ste-Marie, école démolie et remplacée par le magnifique édifice actuel, et chacun s'employait de son mieux pour le service divin. L'un préparait la salle, un autre allait chercher à l'église les vêtements sacrés, un troisième faisait le bedeau ou tout comme, trois ou quatre qui avaient de la voix chantaient l'office, et après la messe, ou dans l'après-midi, quelque beau jeune homme, marié de la veille, faisait sa lune de miel d'enseigner le catéchisme aux petits enfants.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des

mondes. L'abbé était ravi et chose extraordinaire, "salva reverentia", il ne demandait jamais rien. Toutefois, un dimanche, il pleuvait à torrents, comme cela arrivait même en ce temps-là et les vêtements sacrés étaient arrivés tout mouillés à l'école. A l'évangile, le bon prêtre ne put s'empêcher de dire qu'il avait honte de renvoyer à l'église des ornements qui avaient été ainsi plus ou moins gaspillés par la pluie, et qu'il serait bon d'aviser. Aussitôt une collecte se commença et, après trois ou quatre jours, le cher abbé crut devoir l'arrêter, parce qu'elle avait déjà rapporté neuf cents piastres. C'était de quoi monter tout un vestiaire de sacristie, et de fait, tel fut le noble, je pourrais dire, le "divin" emploi qu'on fit de cet argent.

Il y eut un surplus, on le comprend bien, et ce surplus, mis soigneusement en réserve, fut dès lors destiné à former pour les oeuvres futures la Caisse paroissiale. On sait comme elle a prospéré depuis et quelles entreprises elle a mises à bonne fin.

M. Verdier semble peu à peu s'être détaché de Ste-Marie et avoir donné son temps et son dévouement à peu près exclusivement à ses chers Canadiens. Il vint même loger chez M. Adam, le père de M. Pierre Adam, comme du reste plus tard M. de Montaubricq. Ce Monsieur restait au coin des rues Borden et Seconde.

La santé du bon et digne prêtre n'avait jamais été robuste. On comprend que les fatigues de son laborieux ministère durent abréger sa vie. Il lui fal-

lait, par tous les temps, visiter des malades parfois très éloignés, à l'autre bout de Bowenville ou vers Tiverton. A la fin de 1868 M. Verdier dit adieu à ses chères ouailles et partit mourir en France. L'état de sa santé était si inquiétant que M. Toussaint Brault voulut l'accompagner dans son voyage et lui prodiguer ses soins, jusqu'en France même, où le cher malade s'éteignit peu après son arrivée.

Dans la même année 1869, M. l'abbé Paul-Romain-Louis-Adrien de Montaubricq, Chanoine Honoraire de Bordeaux, descendant d'une famille noble de France arrive comme premier curé officiel et fondateur de la première église française à Fall River.

Le Père de Montaubricq continua de desservir les Canadiens à Sainte-Marie, mais la population augmentant toujours, et la plus cordiale hospitalité que l'on puisse recevoir, devenant avec le temps une question délicate qu'il faut résoudre, le Père rêva d'une église, d'une chapelle au moins, pour ses gens, et un beau dimanche, sans doute après bien des hésitations et des remords pour y avoir seulement songé, il fit part de son projet à la congrégation. Il ne s'agissait plus uniquement d'acheter des ornements d'autel, il s'agissait de se loger chez soi, pasteur et paroissiens.

Les Canadiens secondant le zèle et le dévouement de leur digne curé réussirent si bien qu'en 1870, ils avaient le bonheur d'entrer dans leur chère église canadienne.



Mr CHARLES BEGIN



M. JEANNE BEGIN
DAME JOS. BERUBE



Mr JOS. BERUBE

Famille Chs. Bégin, un des fondateurs de la Soc. S.-Jean Bapt.



Réunion d'amis chez
Mde JOSEPH BERUBE



Famille NARCISSE DUPRE
Comment s'accroît un peuple.

A la bénédiction de la pierre angulaire il survint un accident auquel notre église doit son nom de Sainte Anne. Une ancienne de la paroisse, Mlle Virginie Poitras, nous a fourni le renseignement suivant que nous citons textuellement. Elle avait été témoin de l'événement malheureux, devenu par la protection de Sainte Anne d'un si heureux augure.

"(Si je me rappelle bien, elle devait porter le nom de Ste-Clotilde, comme les deux églises si chères à M. A. de Montaubricq, celle de sa paroisse natale et d'une autre église qu'il avait fondée dans l'ouest). Le plancher du choeur s'effondra, le prêtre et plusieurs assistants tombèrent dans le vide (mon père était du nombre, M. F. X. Poitras). Melle Ménard et Melle Bourré eurent les jambes cassées."

Au moment de l'accident, le vénérable curé promit à Ste-Anne que, si cette chute ne lui enlevait pas la santé et ne dérangeait pas trop son oeuvre, l'église porterait son nom. Deux hommes le prirent en dessous des bras et il tendit son chapeau à la foule qui était nombreuse et composée de Canadiens, d'Irlandais et d'Américains.

Une averse de papier monnaie tomba dans son chapeau. La santé se refit bien vite et le contenu du chapeau aida beaucoup son oeuvre; le Curé fut trop heureux d'accomplir sa promesse sans retard.

En 1869, M. de Montaubricq établit la société de St. Jean Baptiste pour les pères de famille. (A la

mort d'un membre, M. Bérard, la société accompagna le corps de Bowenville à l'église Ste-Anne. M. F. X. Poitras était un des premiers membres de cette société).

Il établit aussi la société de S. Joseph pour les jeunes gens et la société des Enfants de Marie pour les demoiselles.

En 1872, il fit agrandir l'église pour répondre au besoin de la paroisse qui augmentait toujours.

A diverses reprises, il y eut une école canadienne. Les professeurs furent: 1—M. Montcarmel qui enseigna dans une des maisons appartenant à la filade la Mechanic Co. à Bowenville. 2—Mme Salvail. 3—Mlle Virginie Poitras. 4—Mme Carissan, tous, à l'exception de M. Montcarmel enseignèrent dans le soubassement de l'église.

En 1878, M. l'abbé de Montaubricq fut obligé d'abandonner la desserte de la paroisse pour cause de santé. Dans les archives nous avons trouvé le document ci-joint, écrit de sa propre main: Lecture à faire Dimanche à l'Eglise de la part de M. le Curé: A tous les bons habitants de la paroisse Ste-Anne.
Mes chers amis:—

Votre Pasteur, épuisé par tous les soins qu'il s'est donnés, depuis 10 ans pour la fondation de votre paroisse, est obligé de prendre enfin un peu de repos. Si la santé se rétablit, il vous reviendra dans quelques

mois, avec le même courage et le même dévouement. Mais si Dieu en décide autrement, votre pauvre Pasteur se recommande à votre bon souvenir et à vos prières. Il remercie en attendant, tous les bons Canadiens qui l'ont aidé à faire le bien pendant ces 10 années, et quoique de loin, s'il ne pouvait revenir, il vous promet d'appeler sur vous, autant qu'il le pourra, toutes les bénédictions du Seigneur.

Votre père et ami en N. S.

A. de Montaubricq.

Curé de Ste-Anne de Fall River.

Fall River, 1er juin 1878.

Il fit son voyage en France, mais revint au milieu de nous et se fit construire une maison à la Shove au sud de la ville; il y avait une chapelle privée où il disait la messe. Il aurait voulu bâtir une petite église pour les canadiens trop éloignés de Ste-Anne; il rencontra des difficultés qui l'empêchèrent de réaliser son projet. Il en eut beaucoup de peine et retourna en France. Il mourut à Luynes (Indre et Loire) le 9 septembre, à l'âge de 68 ans.

La paroisse Ste-Anne comptait à ce moment près de 3000 âmes: tous catholiques fervents et chrétiens généreux. Fervents: pendant quinze années pas un seul des nôtres n'avait eu à comparaître en justice pour délit quelconque. Généreux: il fallait l'être, car tout manquait et nul n'était riche. On gagnait alors un salaire de vingt piastres par mois et avec si mai-

gre pitance on arrivait quand même à mettre de côté. Grâce à une collecte recueillie de porte à porte, l'église s'orna des statues de la Ste-Vierge et de St-Joseph. Les Sociétés des Enfants de Marie et des jeunes gens se procurèrent chacune leur bannière. Une famille donna le Chemin de Croix; une autre acheta pour le sanctuaire un riche tapis. Une jeune fille, pendant ses veillées, confectionna une nappe d'autel. Avec le goût qu'on leur connaît pour se préparer d'élégants chapeaux, nos jeunes canadiennes eurent bientôt orné l'autel de jolis bouquets: sacrifice fort méritoire prélevé sur leur parures. La paroisse Ste-Anne commençait dès lors à mériter son excellent renom de générosité.

En 1878, Mgr Hendricken, premier évêque de Providence, nomma pour succéder à M. de Montaubricq, M. Thomas Briscoe, un des vicaires de Ste-Anne. Ce n'était pas un inconnu; d'ailleurs il parlait bien le français, ayant étudié dans un séminaire de France, et il prenait la direction des nôtres avec un zèle et une affection qui jamais ne se ralentirent.

Il a continué avec succès l'oeuvre de son prédécesseur, mettant à son ministère beaucoup de soin et de ponctualité, et aussi l'amour de l'ordre et de la régularité. Une certaine froideur et une grande dignité personnelle inspirait le respect de son autorité tout en éloignant quelque peu de bonnes gens très simples plutôt habitués à voir dans le prêtre un ami et un confident. M. de Montaubricq lui-même semble s'être

plié assez malaisément à l'humble milieu où il devait vivre; un contact trop direct avec des ouvriers peu cultivés et peu fortunés n'a pas dû plaire toujours à un homme venu d'un autre pays et ayant vécu dans une condition sociale notablement différente. Tous deux ont eu l'esprit assez élevé pour se mettre au-dessus de ces répugnances; ils ont fait preuve d'un zèle vraiment sacerdotal et accompli dignement leur mission.

M. Briscoe établit le Tiers-Ordre de St-François, l'Oeuvre du Tabernacle, la société des Dames de Ste-Anne, les catéchismes du dimanche et du soir qu'il mit sous la direction des messieurs et des demoiselles.

Plus tard, deux soeurs du couvent Jésus-Marie de la Flint présidèrent les catéchismes du dimanche. Ce furent ensuite deux soeurs de la Mercy; elles prirent en même temps la direction des Enfants de Marie et des Dames de Ste-Anne. Elles se chargèrent un peu plus tard de l'école paroissiale dans le soubassement de l'église. Ces soeurs furent; Sr. M. Eustache et Sr. M. Calixta, actuellement au couvent de la Mercy à Valley Falls, R. I. L'une d'elles Soeur M. Calixta vient de mourir. Il importe de garder leur souvenir, d'autant que toutes deux étaient Canadiennes.

En octobre, 1883, M. l'abbé Briscoe fit construire un couvent sur la rue Grant, il fut terminé au mois d'août 1884. Le coût total s'éleva à $16,000. Il fut confié aux soins des Soeurs Ste-Croix dont la maison mère est à St-Laurent, P. Q. Canada.

Les Vicaires de M. Briscoe furent: Messieurs Clark, Fogarty, Kennedy, Cassidy, Manning.

En 1887 M. l'abbé Thomas Briscoe fut appelé à la cure St-Patrick, à Providence, R. I. et les Révérends Pères Dominicains lui succédèrent.

L'ancien presbytère et la maison habitée autrefois par les soeurs de Ste-Croix existent encore. Ils nous sont d'un grand service en attendant la future école, mais la vieille église du Père de Montaubricq n'est plus, depuis bien longtemps déjà. Le goût de la démolition est une des prérogatives de l'homme. "Tempus edax, edacior homo;" ce qui veut dire: Si le temps ronge tout, les hommes ont les dents plus dures ou plus longues, comme on voudra, en traduisant librement. Quand les vieilles choses, les ruines, sont si vénérables, alors surtout qu'il s'y rattache un souvenir à la fois patriotique et religieux, on regrette de les voir disparaître. L'auteur du Prospectus de 1903 exprime son regret:

"Hélas! elle a disparu, cette chapelle toute première, avant que la nuée des photographes-amateurs —d'autres disent "instantaneurs"—ait plu sur le monde, à grand peine nous en avons publié aujourd'hui l'image. On eut peut-être trouvé un moyen quelconque de nous conserver cette relique du passé et l'on regrette de n'avoir plus aujourd'hui pour nous consoler, qu'un reste de fondations dont on a fait, faute de mieux, un humble, très humble, mur de soutènement. Mais, pour ma part, je ne passe jamais aux

alentours sans me refaire, telle qu'elle devait être, cette chapelle primitive, modeste et douce, pleine d'avenir aussi, et de fait, je salue toujours en elle l'église-mère des Canadiens-français de Fall River.

"L'église-mère.—Les Canadiens, ai-je dit, étaient disséminés dans la ville. La Providence leur avait envoyé un prêtre parlant leur langue, et ils avaient bâti une église. Mais un prêtre et une église ne suffisaient plus. Où s'élève aujourd'hui la somptueuse église de Notre-Dame de Lourdes, il existait un groupe de Canadiens, bien éloignés mais non délaissés tout à fait. Au Canadien il faut un prêtre de sa langue. Bon enfant et bon compagnon en toute chose, il n'entend pas badinage en matière de religion et les Canadiens de l'endroit (Flint Village) l'ont bien prouvé à certaine époque demeurée célèbre en ce pays. Bref, en 1874, une seconde église canadienne se fondait, modeste elle aussi comme la première, mais qui, pour loger maintenant 11,000 âmes, a la prétention fort légitime de rivaliser avec sa mère, Madame Ste-Anne. Tant mieux! Rien ne vaut les nobles ambitions et la libre concurrence.

"Douze ou treize ans se passent. Ste-Anne, déjà mère d'une paroisse, se fractionne encore au profit d'autres Canadiens qui habitent l'extrêmité nord de la ville, et Saint-Mathieu de Bowenville est fondé. Deux ans après, c'est Saint-Dominique, qui s'élève au sud-ouest (maintenant la paroisse du Saint-Sacrement) ; en 1898, c'est Saint-Jean-Baptiste de Maple-

food au sud-est, et enfin en 1899, Saint-Roch, "La Benjamine", comme on l'appelle' malgré l'accroc à la grammaire."

Au point de vue religieux, tout ce que demande un Canadien-français, ici aux Etats-Unis, c'est un bon prêtre de sa nationalité, avec un église qu'il peut appeler "son église," et où il n'est pas reçu comme il dit, "par charité."

Donnez-lui ce bon prêtre, et cette sienne église, il viendra au prêtre et à l'église le coeur content et la main pleine pour vous aider à bâtir ou à payer vos dettes. Le prêtre et l'église, c'est la patrie absente, le coin de pays cher au coeur, le vieux clocher du village ou "Monsieur le Curé" jadis, en certains jours, faisait sonner les trois cloches; l'église et le prêtre, c'est tout le passé et le lointain qui redeviennent le présent et tout proche, avec la maison paternelle et le père toujours là pour sourire, consoler et bénir. De fait, par un vol qu'on fait ici aux Irlandais, tout prêtre est un Father, un père!

"La main pleine", il semble que c'est rester en deçà de la vérité puisqu'on a déjà parlé de six paroisses fondées ici à Fall River depuis 50 ans. Qu'est-ce que coûte une paroisse avec église, presbytère, écoles, orphelinat, hôpital, etc. et l'achat prélable des terrains? Combien donc a pu coûter la nôtre en particulier, telle qu'elle est aujourd'hui, en attendant ce qui viendra demain?



DEMOISELLE VIRGINIE POITRAS,
une des premières Enfants de Marie
et longtemps institutrice sur la paroisse.

On ne saurait clore ce chapitre sans rendre hommage au zèle de ces excellents prêtres qui ont fondé Ste-Anne, au dévouement à l'inépuisable générosité de nos anciens. La foi capable de susciter de telles oeuvres est une foi vivante; de même, pourrait-on dire, le peuple qui possède une telle foi ne saurait mourir.

III—LES DOMINICAINS A STE-ANNE:

Lorsque pour la première fois, en présence de l'hérésie envahissante, St-Dominique songea à se dévouer au service des pauvres âmes égarées, de suite il voulut les atteindre par la prédication. Porter la bonne nouvelle de l'Evangile, réfuter les sophismes de l'erreur, travailler au salut des âmes en les éclairant de la divine lumière: tel est son but premier.

Si, d'accord avec l'évêque d'Osma, il recommande aux légats du pape la sainte pauvreté, la simplicité extérieure, c'est afin d'écarter les préventions des hérétiques et de pouvoir plus facilement les instruire. Si lui-même, durant des années mène une vie plus austère et plus mortifiée que celle des Albigeois, c'est afin de leur enlever l'avantage remporté un instant sur les catholiques, grâce à ce genre de vie. Sans nul doute, St-Dominique estime la pénitence pour elle-même et il sait le prix des mortifications; mais il les veut avant tout comme la préparation de son apostolat par la parole.

Dès l'origine les Frères Prêcheurs inscrivent en

tête des Constitutions qu'ils se donnent: " Notre Ordre a été institué spécialement pour la prédication et le salut des âmes." Sur ce point ils ne veulent pas de confusion et réclament du pape lui-même la reconnaissance de leur idéal. Si à certains égards ils demeurent chanoines réguliers et consentent à en porter le titre, il ne faut pas que celui-ci prime l'autre.

Cette conception explique toute leur histoire primitive et en donne la clé. Chanoines réguliers, ils auraient dû se serrer nombreux autour d'une église pour en assurer le service et essaimer seulement le jour ou leur nombre trop grand leur en aurait fait une loi. Apôtres, ils se dispersent. Ils sont dix-sept, à peine de quoi constituer un chapitre, et déjà Dominique morcelle ce groupe et en jette les éléments aux quatre coins de l'horizon. Ils n'attendent pas que les âmes viennent à eux, réclamant les secours ordinaires de la religion, ils vont a elles, les recherchent avec insistance et s'attachent de préférence à la poursuite des brebis égarées loin du divin bercail. Dans l'Eglise de Dieu, il aspirent à être des conquérants plus que des administrateurs.

Tandis que les Chanoines réguliers, parmi leurs principales attributions ont celle de régir des paroisses et d'exercer un ministère local, les Prêcheurs évitent ses attaches qui restreignent leur zéle. Approuvés une première fois comme chanoines réguliers, ils le furent selon le formulaire habituel et reçurent en conséquence le droit de présenter à l'évêque

des curés qui régiraient les églises paroissiales dont ils auraient la charge. Mais on ne voit pas qu'à l'origine ils aient usé de ce droit considéré plutôt par eux comme une entrave à leur vraie vocation. (Jaquin. Le Frère Prêcheur.)

Depuis ces temps primitifs de l'Ordre de St-Dominique, l'organisation extérieure de la vie religieuse dans l'Eglise a considérablement évolué. La paroisse a pris une bien autre importance et une administration plus régulière et mieux organisée ;dans l'économie du salut des âmes c'est le rouage principal et le plus effectif. Rien d'étonnant si le Frère Prêcheur, tout en gardant strictement sa règle et son but se voit contraint d'accepter le ministère paroissial. C'est une quasi nécessité, s'il tient à assurer l'indépendance de son action, un champ plus libre et plus fructueux à sa prédication.

Quand les Dominicains acceptèrent la Cure de St-Pierre et St-Paul à Lewiston, Maine, puis celle de Ste-Anne, ils n'ont jamais entendu renoncer à leur vocation de prêcheurs. Ils ne devaient nullement restreindre leur action au groupe qui leur était confié directement, et qui allait se serrer de plus en plus nombreux autour de leurs églises. Il était tout naturel qu'ils répandissent la lumière de leur parole à travers cette Nouvelle Angleterre où se multiplieraient les florissantes paroisses franco-américaines.

On a pu croire, un certain moment, à une orientation différente; l'Ordre de St-Dominique ne l'a ja-

mais acceptée ni autorisée si peu que ce soit. Un ministère ardu dans un populeuse paroisse est une très fructueuse prédication. Il n'a jamais empêché, et moins que jamais il empêche aujourd'hui le Frère Prêcheur de porter plus loin, aussi loin qu'on le désire, le zèle de l'évangélisation.

C'est par la prédication que débute le ministère des Dominicains à Fall River. Ils sont venu prêcher à Ste-Anne et le succès de leur parole a assuré une fondatin devenu définitive plus tard par l'acceptation formelle des autorités de l'Ordre. C'est en Novembre 1887 que les RR. PP. Esteva et Sauval arrivèrent à Fall River. Une fructueuse mission fut le début de leur ministère; ils avaient conquis les âmes de ces dévoués canadiens et bientôt vont germer les fruits de leur zèle: ces oeuvres splendides qu'ils ont élevées ensemble à la gloire de Dieu, le Frère Prêcheur et son paroissien.

En novembre 1887, les Pères Dominicains prirent la direction de la paroisse Ste-Anne, et voici ce que racontent à ce propos La Chronique du Couvent de Lewiston (Maine). Nous la citons textuellement:

"22 novembre 1887, à 7 heures du matin, le T. R. Père Mothon part pour Fall River, avec les RR. PP. Sauval et Esteva".

"27 novembre—C'est aujourd'hui que nos Pères de Fall River commencent à prêcher une grande mission aux paroissiens de Ste-Anne.

"9 décembre—Bonnes nouvelles de Fall River Tout y va très bien. La retraite des hommes est suivie avec autant d'assiduité que celle des femmes. Le travail ne manquera pas dans la paroisse, mais il sera facile, car tous les gens sont dans les meilleures dispositions.

"14 décembre—Tout va toujours très bien à Fall River. Les paroissiens se côtisent et achètent cheval et voiture aux Pères pour les aider à faire plus facilement leurs visites aux malades".

Beaucoup de nos paroissiens se souviennent encore de la "Blonde" et du buggy des Pères, et de cette démonstration toute spontanée et si cordiale que amena au perron du presbytère, au sortir de la grand'messe, une foule nombreuse et sympathique. On se rappelle l'adresse lue d'une voix émue, hésitante, la réponse paternelle du Père Esteva. Pasteurs et fidèles prenaient contact de simple et touchante façon.

Je ne sais si elle vécut longtemps "la Blonde", sa carrière dut être brève, tant elle eût à courir jusqu'aux extrimités de la ville, porter le Viatique aux malades: courses interminables, tours et détours sans nombre. Aussi quelle joie et quelle reconnaissance réchauffait le coeur des paroissiens quand ils sentaient à leur service autant de bienveillance et d'affectueuse bonté. On n'avait plus peur de fatiguer, d'impatienter, ni non plus de recevoir dans un pauvre logis le Père affable, toujours prêt à rendre ser-

vice et toujours souriant. Rien n'était plus propre à faire aimer davantage celui que la piété canadienne se plait à nommer le Bon Dieu.

Mentionnons aussi les longues séances au confessionnal, autre trait de ces temps primitifs. Il y avait beaucoup moins de monde que maintenant, mais beaucoup moins de prêtres aussi, et un fort courant de sympathie amenait les pénitents vers Ste-Anne. Combien alors restaient l'âme ulcérée par les troubles de la Flint? D'autres s'étaient peu faits aux manières autoritaires de M. de Montaubricq, au caractère assez distant de M. Briscoe. La paternelle et accueillante figure du Père Esteva, le sourire et le regard si bon du Père Sauval attiraient aisément ceux qui avaient soufferts, qui éprouvaient un vif besoin d'être traités avec bonté et de donner leur confiance à un prêtre compatissant.

Le tribunal de la pénitence devenait un asile de miséricorde ouvert à toute misère: dévots et retardataires affluaient jusqu'à minuit passé. Mais les belles communions des jours de fêtes! Mais, après un dur travail,la sainte joie des dimanchees surchargés! Et les âmes rouvertes par milliers à une vie renouvelée de paix, de joie et d'espoir! Il semble permis de l'affirmer, à ce moment plus qu'à tout autre, s'est fondée Ste Anne, dans la confiance et l'affection réciproque entre pasteurs et fidèles.

D'autre part, pour le prêtre venu d'un pays où la foi était bien loin d'être aussi vive, et la liberté

aussi large,et l'atmosphère religieux aussi sympathique, c'était une douce et profonde consolation de voir accourir à soi les âmes en foule et avec un élan aussi spontané. Il n'y a pas à être surpris si le coeur de ce prêtre n'a plus songé qu'à vivre, travailler, se dépenser nuit et jour pour ce brave peuple, sensible, reconnaissant,généreux.

Deux hommes étaient admirablement faits pour comprendre et goûter cette vie de labeurs et de joies apostoliques. A la confiance des fidèles, ils ont répondu par une bonté et un dévouement qui ne surent jamais s'épargner les plus dures fatigues: on a nommé déjà le Père Esteva, premier curé Dominicain de Ste-Anne et le vénéré Père Sauval, mort à la peine, au moment où il se disposait à commencer la construction de l'église.

Le Père Esteva demeura curé de Ste-Anne jusqu'en 1891; Il fut alors remplacé par le Père Sauval et retourna en France. Au moment de la dispersion des religieux après la suppression des Congrégations, il fut chargé d'une communauté de Soeurs Dominicaines à Casteau en Belgique; il y est décédé en 1915 dans sa quatre-vingtième année. Il avait célébré en 1909 ses Noces d'or de profession religieuse. Il aimait se rappeler les belles années et les braves gens de Fall River.

Pendant les trois ans qu'il a passé à diriger la paroisse Ste-Anne, rien d'important ne s'est passé. C'est une tranquille période de développement où s'amassent les réserves pour l'heure des agrandisse-

ments; rien ne saurait être tenté encore. Mais les oeuvres des hommes ne se mesurent pas seulement à l'éclat extérieur dont elles brillent. Ce qui vient d'être signalé: la vie religieuse intense, l'accroissement considérable du nombre de catholiques fervents qui assidûment fréquentent l'église et les sacrements, le recrutement des sociétés religieuses, l'amour croissant de nos gens pour leur paroisse et leur prêtres, et pour la splendeur du culte; voilà des résultats dont le mérite et la valeur ne s'apprécient nullement d'après les idées et les admirations humaines. Dans l'éternité, et là seulement, on saura l'exact prix des actions accomplies pour Dieu, en même temps que l'effusion sans mesure des biens célestes qu'il déversera dans l'âme de ses fidèles serviteurs. "La gloire c'est l'estime des hommes; La sainteté c'est l'estime de Dieu," a dit Pascal.

On lira avec intérêt la notice suivante écrite pour le Trait-d'Union, petite revue de nos Pères Français, éditée pendant la guerre. La carrière du Père Esteva y est résumée toute entière.

LE R. P. FRANCOIS ESTEVA

C'est un vétéran de la Province, son doyen même, si je ne me trompe, qui disparaît en la personne du P. Esteva. Né en 1835, profès en 1859, il s'est éteint le 12 mars à l'âge de 82 ans, chez les Dominicaines de Casteau, au service desquelles il s'était, vieillard déjà vénérable, généreusement consacré.

En lui, comme en un témoin fidèle, revivaient les



Mr GUSTAVE POITRAS
DAME GUSTAVE POITRAS
née Victorine Dubreuil

Delle MARIA POITRAS
1ère Prés. des Enf. de Marie
Delle PHILOMENE POITRAS
Enf. de Marie

Famille F. X. POITRAS



DAME VVE ANTOINE COLLARD



Mr et Mde NOEL ANTAYA

chers souvenirs de notre passé et d'un passé déjà lointain.

Souvenirs de ce couvent de Corbara, au site enchanteur, dont maints lecteurs du Trait d'Union ont connu les beaux jours et dont le P. Esteva fut le dernier prieur;

Souvenirs de Lille et de la magnifique Eglise qu'il avait eu la joie d'y voir s'élever en l'honneur du Rosaire par les soins pieux du regretté P. Feuillette;

Souvenirs d'Arcueil, de son Collège et de ses Martyrs, où l'amitié et la confiance du P. Didon l'avaient appelé à titre d'aumônier;

Souvenirs de la Nouvelle Angleterre, où le P. Esteva, âgé déjà de 50 ans, n'avait pas hésité à se rendre, pour s'y dévouer au développement de nos fondations canadiennes, maintenant si florissantes, de Lewiston et de Fall River;

Souvenirs de Belmonte et de son vieux donjon, aux tours crénelées, où nous fîmes en 1880, sous la conduite débonnaire du P. Esteva, cette entrée pittoresque et émouvante, dont les survivants gardent l'impression gravée à tout jamais au fond de leur coeur;

Souvenirs restés légendaires parmi nous, de ce cher vieux couvent de Dijon, dont le P. Esteva, aimait à conter de sa voix un peu lente, et de son ton enjoué, les multiples anecdotes plaisantes et édifiantes;

Souvenirs de Trinidad, où le P. Esteva abordait au mois de mars 1864, en compagnie de Monseigneur Gonin, de sainte mémoire, et de trois autres religieux de la Province, ressuscitant ainsi dans les Antilles, à quelques siècles de distance, l'apostolat de ces premiers missionnaires de l'Ordre, dont le P. Labat nous a fait un si curieux récit;

Souvenirs de S. Maximin et de son royal couvent, dont le P. Lacordaire reprenait possession au nom de l'Ordre en Juillet 1859 et où il se hâtait d'appeler près du chef vénéré de Ste-Madeleine, cette première génération de novices étudiants dont faisait partie notre cher et regretté Jubilaire;

Souvenirs enfin de Flavigny, où il était venu de son pied léger de montagnard pyrénéen, prendre l'habit en Juillet 1858, au lendemain même de la réélection du P. Lacordaire comme Provincial de France.

A suivre ainsi pas à pas à travers les étapes successives de sa carrière, le bon P. Esteva nous sommes remontés presque aux temps primitifs de notre restauration religieuse: Dieu lui a donné d'en voir au delà même de l'Océan la force d'expansion, d'en connaître dans les épreuves d'un double exil la force de résistance, comment douter après cela de l'avenir, quand on a constaté dans le passé une pareille vitalité!

Et de fait, jamais l'ombre d'une inquiétude n'effleura, semble-t-il l'âme du P. Esteva. Sa vie a beau s'écouler sous tous les cieux; sa tente, à peine dressée,

a beau se replier bien vite, et se déplacer sans cesse, il reste le même partout et toujours, vrai type de simplicité dans l'obéissance, de sérénité dans l'abandon, d'affabilité dans les relations.

Il avait reçu du Ciel la bonté en partage; elle rayonnait sur sa figure d'habitude souriante, dans ses conversations souvent assaisonnées d'une fine pointe d'humour; et à travers toute sa personne, dont la solennité castillane était constamment tempérée par une délicatesse fraternelle, attentive à rendre service au besoin, à faire plaisir à l'occasion, fallut-il pour cela s'effacer discrètement.

Le P. Esteva ne pouvait que récolter la sympathie de tous. Frères et Soeurs la lui montrèrent à l'envi dans la célébration si touchante de son 50ième Anniversaire de profession religieuse. Donnons-lui en aujourd'hui une dernière preuve encore en l'aidant par nos prières à franchir cette "Porte du Paradis" devant laquelle la reconnaissance un peu égoïste des chères enfants de Casteau se flattait en Juillet 1909 de lui, barrer la route, en le retenant parmi elles de longues années encore.

R. M.

* * *

Le fait saillant de cette période, c'est l'afflux considérable de nos canadiens vers Fall River. Chaque année presque, de nouvelles manufactures s'ouvrent. L'humide climat des rives de la Mount Hope Bay est

particulièrement favorable à la fabrication de certaines cotonnades fines qui demandent d'être filées et tissées dans un air chargé d'eau. Une demande croissante de ces sortes de marchandises sollicitait alors les capitalistes à développer leurs métiers, à perfectionner les procédés et, par suite, à déplacer vers Fall River un nombre illimité d'ouvriers, parmi les plus aptes à s'acquitter habilement d'un travail délicat et soigné.

Chaque année Ste-Anne s'accroît, vers l'automne surtout, d'un contingent nouveau. Le Petit Canada regorge et se dilate. La Globe se bâtit; Maplewood et la Shove sortent de terre; et la Flint rivalise avec Ste-Anne dans la voie du progrès et de la prospérité.

C'était donc le temps de grouper les arrivants autour de l'église, de resserrer le lien de la vie chrétienne, grandement exposé à se relâcher dans ce milieu protestant, matérialiste et jouisseur. Il fallait catéchiser, exhorter, remettre ou affermir dans le droit chemin ceux qui venaient d'un peu partout, avaient "mouvé" d'un centre manufacturier à un autre, sans avoir vu le prêtre de longtemps. "Pierre qui roule n'amsse pas de mousse;" d'aucuns à vaguer ainsi n'avaient recueilli ni beaucoup d'argent ni beaucoup de vertus.

Ce fut le travail de ces années écoulées sans bruit à faire le bien dans la paix et sous le regard du bon Dieu. De nombreux ouvriers ont prêté leur concours aux PP. Esteva et Sauval: d'abord les PP. Cormerais,

Gillant, Lefèvre: puis les PP. Terrien, Bellemare, Percot et bien d'autres; tous ont gardé précieux souvenir de leur séjour et de leurs travaux à Ste-Anne. La plus douce pensée du prêtre vieilli et qui sent venir la mort, c'est le bien qu'il a semé au cours de sa vie: son confessionnal, ses catéchismes, les premières communions. les malades visités, les mourants préparés: tous ces menus événements de la vie paroissiale intense d'une cité ouvrière.

Le Père Sauval prit charge de la paroisse en 1891. Il était bien connu des paroissiens et on ne peut mieux au courant de l'administration. Le Père Esteva, plein de confiance en son jugement et sa prudence, volontiers lui renvoyait les affaires et les tracas matériels de chaque jour, se réservant la direction morale des âmes. Cela n'empêchait nullement le Père Sauval d'avoir une large clientèle de malades et d'infirmes, un confessionnal des plus achalandés.

C'était assez naturel, que la succession lui revint, puisque déjà il dirigeait effectivement à peu près toute la besogne. Très simplement, et sans rien changer de sa vie, de son affabilité, de sa douce et patiente bonté, il prit le fardeau. Il allait donner à Ste-Anne dix années de féconde administration: les entreprises succèderaient aux entreprises, car tout était à faire; les oeuvres prendront une importance au-delà de toute prévision, lui apportant joies et consultations réconfortantes, avec soucis et tracas sans nombre et d'infinie variété.

Le Père Sauval était prudent. Il s'en est trouvé qui lui ont quasi reproché son extrême bonté, ou sa prudence, pas assez audacieuse parfois pour un américain, même un américain d'adoption. Il était bon; pour rien au monde il n'eût fait la moindre peine aû plus petit de ses enfants. Et il faudra entreprendre; pour entreprendre, il faudra demander; demander avec insistance, et à tous; à ceux qui aiment mieux critiquer que donner, afin que tous prennent leur part du fardeau commun. Successivement il faudra entreprendre et la Salle Ste-Anne, et le presbytère de la South Main, et la Crypte ou plutôt l'église toute entière avec ses plans, ses devis, ses calculs financiers, ses problêmes angoissants. Chaque dimanche, ou peu s'en faut, il devient nécessaire de parler d'argent, de faire appel à la bourse de l'ouvrier, c'est-à-dire du pauvre. Sans cesse on doit calculer et demander, organiser bazars et séances, se mettre deux fois l'an, à la rude besogne de la visite de paroisse. Rude besogne, ai-je dit? Oui certes; car si cette visite à domicile met le prêtre en contact intime avec son peuple, elle lui fait toucher du doigt, en même temps que sa grande générosité, son dénuement, ses privations, ses sacrifices, Un coeur délicat et profond comme celui du Père Sauval en souffrit plus que sa vertu ne l'a laissé paraître.

Construire et recommencer, quêter pour construire encore: tout cela implique tant de sollicitudes, de contrariétés et de déboires qu'on en meurt à la peine. L'apôtre St-Paul, un des bâtisseurs de l'E-

glise, sinon un constructeur d'églises, l'a dit: "Quotidie morior". "Tous les jours je meurs un peu'.'

Il y avait l'école à agrandir; elle était devenue beaucoup trop petite et l'affluence des immigrants ne faisait mine de diminuer. Le Père Sauval ne songeait pas sans détresse aux dangers de l'école publique; c'était bien assez triste de voir notre jeunesse s'en aller beaucoup trop tôt aux manufactures, et encore dépourvue d'instruction suffisante.

Il y avait l'église à bâtir: impossible maintenant de donner place à tout le monde, et pourtant deux chapelles s'ouvrent aux plus éloignés: celle de la Shove, puis celle de Maplewood. Un terrain s'offre à d'excellentes conditions; mais il est nécessaire de ne pas s'aventurer et gader une réserve substantielle, si l'on veut élever à Ste-Anne un temple digne d'elle. Tant de calculs et de projets tendent tous les ressorts de l'activité et épuisent rapidement les forces; et le souci perpétuel de trouver l'argent, d'acheter, d'emprunter, de rembourser, de quêter et quêter toujours! "Je suis le prodige de mon siècle" disait un grand religieux et un grand saint, "J'ai fait voeu de vivre en cellule et ma vie s'est passée sur les chemins." Tel aussi n'aurait rien mieux aimé que passer sa vie en paix dans la solitude avec Dieu et les âmes, et c'est vu dans la nécessité de faire une vie de comptable et de financier. Le Père Sauval a été de ceux-là. Les oeuvres extérieures ont pris sa vie toute entière et rapidement consumé sa robuste santé. La dernière de ses

photographies raconte, de façon poignante, le ravage des soucis intérieurs, par les rides profondes du visage et l'extrême lassitude des traits. Mais les yeux restent sereins et calmes, bien qu'un peu tristes, comme s'ils trahissaient une sorte de pressentiment de ne pouvoir terminer l'oeuvre commencée.

Ce qui l'a soutenu c'est l'amour qu'il portait à son peuple; pour lui il a travaillé de tout son coeur plein de foi. Il aimait, pendant les offices, descendre dans la nef même, y prier avec ceux qu'il affectionnait profondément et tous également. Il profitait, par exemple, des Vêpres pour réciter son bréviaire en parcourant lentement les allées. Il se sentait en famille parmi ceux qui priaient, et qui alors parlaient au Bon Dieu avec plus de confiance quand leur Père était à leurs côtés. Son souvenir reste impérissable, tant il a mis de coeur à tout son ministère. Il a beaucoup demandé, il a beaucoup accompli; il a beaucoup demandé et quêté, on lui a beauoup donné... d'argent et de confiance.

Le T. R. P. Monpeurt, notre Provincial au moment de la mort du Père Sauval, mai 1901, annonçait en ces termes si exacts et si délicats le décès soudain du regretté défunt:



Le 1er Sacristain de la paroisse,
Mr EDOUARD ANTAYA,
fumant une pipe après le travail.

Mr et Mde EDOUARD ANTAYA.



Mr HENRI COLLARD
Mr ANTOINE COLLARD et
son fils Joseph.

Mde JOSEPH COLLARD
née Elise Bourré.
Mr HENRI COLLARD
au jour de ses noces.

Famille ANTOINE COLLARD

LE R. P. BERNARD SAUVAL

Lettre du T. R. P. Provincial de France

Paris, le 19 mai 1901.

Mon Très Révérend Père,

Avant de terminer mon provincialat, il me faut, hélas! ajouter encore un nom à la liste déjà longue de notre nécrologe; celui du R. P. Sauval.

C'est, en l'espace de cinq mois à peine, le cinquième religieux prêtre dont la Province de France a, cette année, à déplorer la perte. A voir les morts se succéder aussi rapidement et s'ajouter comme de nouvelles épreuves à celles qui pèsent déjà si lourdement sur nous, nous nous serions bien tentés de nous écrier: "Seigneur vous n'aurez donc pas pitié!"

Mais la Sainte Ecriture ne proclame-t-elle pas elle-même bienheureux les morts qui meurent ainsi dans le Seigneur, et bienheureux aussi les vivants qui sont jugés dignes d'endurer l'épreuve pour le nom de Jésus-Christ. Que ce soit donc là notre consolation dans le présent, comme notre espérance et notre réconfort pour l'avenir.

Les lettres, qui viennent de m'arriver de Fall River, m'apportent quelques détails sur la fin tout imprévue du R. P. Sauval, curé de notre paroisse de Sainte-Anne.

Sous le poids des fatigues accumulées d'un laborieux ministère, la robuste constitution du Père avait un peu fléchi en ces derniers temps. "Il semblait, m'écrit-on, relever comme d'une longue indisposition." Pourtant son ardeur au travail qui faisait, à Fall River, l'admiration de tous, ne s'était pas un instant ralentie.

Le 30 avril, fête de Sainte Catherine de Sienne, il avait encore célébré le matin la Sainte Messe, et fait dans l'après-midi ses nombreuses et habituelles visites aux malades de la paroisse. Rentré le soir dans sa cellule, après une journée toute de prière et de charité, il tombait, frappé soudain d'une congestion cérébrale, et le 1er mai, à cinq heures du soir, il expirait, sans avoir repris connaissance.

Le R. P. Sauval a donc glorieusement succombé à la peine, dans l'exercice même de son cher ministère pastoral. Peut-être, s'il en avait eu le choix, n'aurait-il point souhaité lui-même une autre mort! Le bon pasteur n'est-il pas prêt chaque jour à donner sa vie pour ses brebis? Et n'en fut-il pas un, et des plus accomplis, dans sa vie et dans sa mort, celui qu'à Fall River et dans le reste de la Province on nommait volontiers le bon Père Sauval?

Il était entré dans l'Ordre en 1883, à l'âge de trente-cinq ans, après avoir exercé déjà au diocèse d'Amiens son diocèse d'origine, les fonctions curiales pendant quelques années.

Lorsque, un peu plus tard, l'obéissance religieuse l'envoya prendre sa part de travail dans nos maisons des Etats-Unis, il était donc préparé mieux que personne d'entre nous à bien comprendre le genre particulier et les exigences spéciales de ce ministère, où la vie conventuelle s'allie étroitement à la vie paroissiale, comme pour mieux se soutenir et se compléter l'une par l'autre. N'étaient-ce point là, réunis en quelque sorte et fondus ensemble, les deux rêves que l'âme du Père Sauval avait successivement caressés, du ministère pastoral dans sa première jeunesse et de la vie religieuse au seuil de l'âge mûr!

Le P. Sauval ne fit guère que passer à Lewiston. Dès 1888, il était attaché, à Fall Rier, à notre maison naissante de Sainte-Anne, et il ne devait plus cesser jusqu'à sa mort d'y résider et de s'y dévouer corps et âme, en qualité de vicaire d'abord et, à partir 1891, de curé et de supérieur.

Sur ce terrain nouveau, où presque tout était à faire, dans ce cadre de vie qui s'harmonisait si bien avec les diverses aspirations de son âme, tous les trésors de foi, de zèle, de bonté, de sagesse, de dévouement, cachés dans le P. Sauval sous un extérieur simple et modeste, bien que toujours grave, n'allaient pas tarder à s'épanouir en plein jour et à porter des fruits au centuple.

Impossible à ses paroissiens de le fréquenter longtemps sans l'aimer, de le connaître sans l'apprécier. Si considérable et si étendue d'ailleurs que fût

la paroisse, il savait si bien se faire tout à tous! Il aurait pu prendre à son compte cette parole du Sauveur, qui reste une des marques distinctives du bon pasteur: Ego cognosco oves meas et cognoscunt me meae. Nulle famille ne lui était demeurée étrangère et nulle maison inconnue.

Partout il était entré pour visiter régulièrement ses ouailles, bénir les berceaux, s'asseoir au chevet des mourants, et tour à tour on avait vu et admiré en lui le ministre de Dieu qui bénit et pardonne, l'apôtre qui exhorte et encourage, l'ami qui se réjouit et qui pleure. Et jusque dans les affaires et les difficultés temporelles de ses paroissiens, n'était-il même pas journellement, tant il avait su se concilier leur confiance et leur vénération, le conseiller toujours écouté, l'arbitre de la paix et de la réconciliation?

Aussi, je ne m'étonne point qu'il y ait eu, comme on me l'écrit, auprès de son corps exposé, une procession continuelle de toute la ville, et qu'on soit venu en foule lui apporter ce double tribut d'une reconnaissance bien méritée: les prières et les larmes.

Dieu seul arrive au bout de ses desseins. Les nôtres restent toujours plus ou moins inachevés.

Aux diverses oeuvres d'enseignement, de bienfaisance et d'édification que le zèle du R. P. Sauval avait su créer, affermir ou développer, il manquait le couronnement. Déjà il avait posé, en une crypte

spacieuse, les assises puissantes et grandiose de l'église monumentale qu'il rêvait d'élever en l'honneur de la bonne Stainte Anne. Elle devait être, dans sa pensée, comme un centre de ralliement et un foyer de piété pour ces petits-fils des Bretons, les Canadiens-français, dispersés à travers la nouvelle Angleterre.

Et voici qu'une fois de plus se vérifie la parole de l'Evangile: hic coepit aedificare et non potuit consummare. Du moins cette parole ne risque-t-elle pas d'être jamais retournée contre le P. Sauval comme un grief d'imprévoyance. Car le jour où l'on mettra la dernière pierre à cette oeuvre magnifique, il sera bien juste de le proclamer: la réalisation n'en a été commencée et l'achèvement rendu possible que grâce à l'administration si sage du P. Sauval; il a su, en effet, pendant plus de dix années, inspirer confiance à la sollicitude attentive et bienveillante de son évêque, à la générosité sympathique et infatigable de ses paroissiens!

Qu'il repose donc en paix, béni de Dieu et des hommes, celui dont les mérites et les oeuvres parlent si éloquemment en sa faveur.

Veuillez agréer, mon Très Révérend Père, l'expression de mon religieux dévouement.

F. Réginald Monpeurt,

Prov. des Fr.-Prêch.

Le Père Sauval, plusieurs mois avant sa mort, avait demandé au Sanctuaire de Ste-Anne d'Apt, en Provence, une relique de la grande Thaumaturge patronne de sa paroisse. Elle remplacerait celle qui venait de disparaître dans des circonstances singulières dont jamais on n'a pu pénétrer le secret. La demande fut accordée; et le Révérend Père Knapp apporta de France la précieuse relique moins de deux semaines après la mort de celui qui l'avait sollicitée.

Une fête imposante fut organisée pour le jour de son arrivée; elle a laissé une vive impression dans l'âme de ceux qui y prirent part, ceux-là se rappellent encore le 19 Mai 1901.

Les cérémonies eussent été plus belles encore et la joie des paroissiens plus complète, si la pluie malencontreuse n'était tombée tout le long du jour. Il fallut retrancher du programme une grande part des démonstrations: la parade des sociétés et le sermon sur une estrade en plein air. Mais comme le remarquait le Père Dallaire, une pensée nous console; si toutes ces émouvantes expressions de notre joie et de notre piété s'étaient déroulées au dehors, nous aurions été moins près du regretté Père Sauval. Il semble qu'il ait voulu, en cette fête tant désirée, avoir autour de lui ces enfants bien-aimés. Il s'est trouvé ainsi plus près d'eux et leurs chants de louange ont sans doute dans sa tombe fait tressaillir ses restes.

Nous prenons dans le journal du temps le rapport de

LA FETE RELIGIEUSE.

Hier après-midi, à l'arrivée du train de Boston, à 2 heures 24, le R. P. Dallaire et, malgré le mauvais temps, une foule de paroisiens, s'étaient portés à la rencontre du R. P. Knapp, à la gare de la rue Ferry. Le R. Père, avec son précieux fardeau, se rendit à la résidence des RR. P. Dominicains rue South Main, où attendaient Sa Grandeur Monseigneur Harkins, évêque de Providence, le Révérendissime Père Dom Antoine, abbé mitré du monastère des Trappistes à Oka, Canada; ainsi que plusieurs membres du clergé. Vû la pluie qui tombait à torrents, il fut décidé que chaque société religieuse de la paroisse serait représentée par une délégation de quelques uns de ses membres.

A trois heures précises, Mgr Harkins, le clergé et les délégations des sociétés s'assemblèrent dans le vestibule de l'église. La relique fut déposée dans la magnifique châsse préparée pour la circonstance à Paris, et don de la société des Dames de SteAnne de la paroisse. Après que l'évêque eut constaté l'authenticité de la relique, la procession se forma pour aller la déposer aux pieds de la statue de Ste-Anne, près du sanctuaire, du côté de l'évangile. La procession défila dans l'ordre suivant:

La Croix et les acolytes,

Délégation des Anges Gardiens, avec bannière.

Délégation des Enfants de Marie, avec bannière.

Délégation des Dames de Ste-Anne, avec bannière.

Délégation de la Ligue du St-Nom de Dieu, avec bannière.

Enfants de Choeur.

RR. Frères des Ecoles Chrétiennes.

Le Clergé.

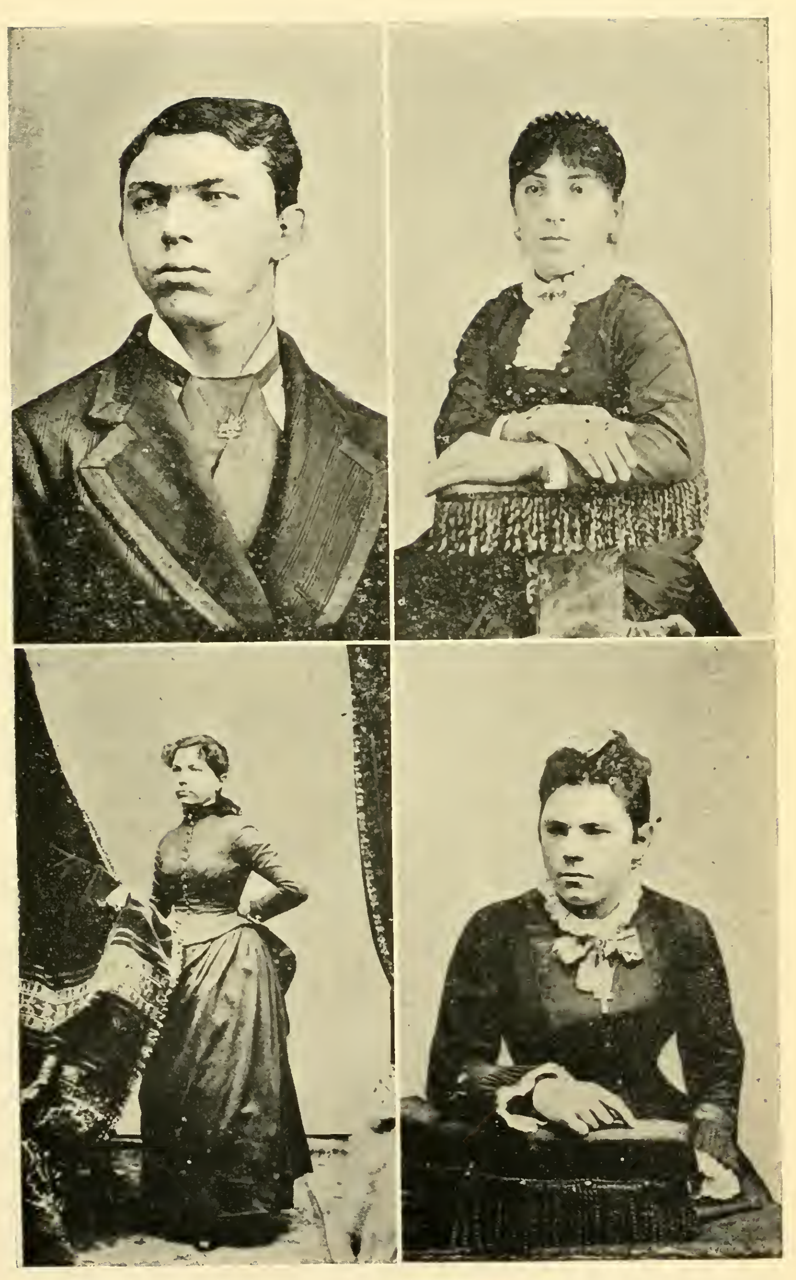
Le Révérendissime Père Dom Antoine, assisté de MM. les abbés Renaudet, du Précieux Sang de Woonsocket, R. I., et O. Valois, de Notre-Dame de Fall River.

Sa Grandeur Mgr Harkins, assisté de MM. les abbé Deslauriers, de New Bedford et Savoie, vicaire à S. Mathieu de Fall River.

La châsse contenant la relique portée par MM. les abbés Hughes, curé de St. Mary; Prévost, curé de Notre Dame; Massicotte, curé de St-Dominique; et Lavallée, curé de S. Mathieu.

Les glands étaient portés par les RR. PP. Gauvreau, prieur du couvent de Ste-Anne; Béchet, de St-Hyacinthe, P. Q.; Terrien et Dion, de Ste-Anne.

La relique était escortée de flambeaux et d'une



EDOUARD ANTAYA — DELIMA ANTAYA, Dame Chevrier
JULIE ANTAYA, Dame Boulé. — OLIVE ANTAYA, Dame Gauthier.

FAMILLE ANTAYA

délégation de la Ligue des Patriotes. Elle fit son entrée dans le temple, au chant de "Vive Sainte-Anne", exécuté par les différents choeurs des églises canadiennes de cette ville, dirigés par M. Pierre E. Péloquin, maître de chapelle de S. Mathieu, M. H. L. Thuot, présidait à l'orgue.

Lorsque la relique fut déposée aux pieds de la statue de Sainte-Anne, les membres du clergé prirent place dans le sanctuaire, puis le R. P. Knapp monta en chaire et prononça le sermon de circonstance.

"A Jérusalem, dans la vallée de Josaphat, au pied de la montagne des Oliviers, à une petite distance du glorieux tombeau du Sauveur, et tout près de la tombe qui, pendant trois jours renferma le corps virginal de la Vierge Marie, on montre au pèlerin le tombeau de Sainte-Anne.

Si le pèlerin, ému par cette nouvelle, veut s'agenouiller et vénérer les ossements bénis de la "Bonne Sainte", son guide peut l'arrêter en lui disant cette parole que les saintes femmes entendirent tomber des lèvres angéliques au matin de la Résurrection: "Non est hic; ecce locus ubi posuerunt eum" — Elle n'est plus ici; vous voyez seulement le lieu où on l'a déposée!

Le guide a raison. Jérusalem, qui a vu mourir la Mère de Marie, ne possède plus son corps. Où est-il?

Les traditions nous disent qu'on vit un jour aborder aux côtes de France une barque que les flots de la Méditerranée avaient apportée de Palestine. Sur cette barque se trouvaient un certain nombre de disciples et d'amis de Jésus-Christ chassés de Judée par la persécution: Lazare, Marie-Madeleine, Marthe, les Marie Jacobée et Salomée, Maximin et d'autres; et ils apportaient avec eux ce qu'ils avaient pu soustraire à la profanation des Juifs. C'étaient des parcelles de la terre du Calvaire imprégnées du sang de Notre-Seigneur, des vêtements de la Sainte Vierge, plusieurs corps des Saints Innocents et la dépouille mortelle de Sainte Anne que des liens de parenté étroite unissaient à quelques fugitifs." Elle était, d'après ce que l'on peut dire de plus probable, la tante et grand'tante des deux Saintes Marie. Cette raison seule suffit pour expliquer le transport en Provence de ces restes sacrés.

Avant de se séparer, les voyageurs se partagèrent les reliques. Le corps de la "Bonne Sainte Anne" échut à Saint Lazare qui l'emporta avec lui à Marseilles où il allait fonder son siège épiscopal. Mais un de ses sucesseurs craignant que la précieuse dépouille ne fut pas en sûreté dans une ville aussi exposée à la persécution que l'était Marseilles, la confia à Saint Auspice, premier évêque d'Apt.

Mais la persécution s'étend avec rapidité, et bientôt Saint Auspice, craignant à son tour pour les reliques de Sainte Anne les cache dans une

grotte située, selon toutes les probabilités dans une des dépendances les plus reculées de l'amphithéâtre, sur les ruines duquel il avait jeté les fondements d'une grande basilique chrétienne. Il mûre l'entrée de cette grotte et comme peu de temps après, en l'an 102, il subit le martyre, les reliques de Sainte Anne sont oubliées.... et pour des siècles. Mais c'est l'oubli qui les sauve.

Dans les siècles suivants, l'église d'Apt pleure sur des ruines. Les barbares passent, semant partout la dévastation. Les Visigoths, les Saxons, les Lombards, les Sarrasins, viennent tour à tour, se ruer sur la malheureuse cité. Mais Sainte Anne restait ignorée au fond de sa grotte souterraine, protégeant invisiblement ceux-là mêmes qui avaient perdu le souvenir du lieu où elle reposait.

Cependant l'heure de la gloire et de la reconnaissance a sonné pour la grande Sainte, Ecoutez ce merveilleux récit :

C'est en l'an 792, l'église d'Apt relevée de ses ruines vient d'être consacrée par Turpin, archevêque de Reims. Au milieu de l'allégresse générale on procède à la célébration solennelle de la messe, Charlemagne, le vainqueur des barbares et l'instrument choisi par Dieu pour rendre la paix à l'Eglise, assiste à la cérémonie. A ses côtés se trouve un enfant de quatorze ans. Jean, fils du noble baron de Caseneuve, et ce pauvre enfant, est aveugle et sourd et muet de naissance.

Tout à coup, pendant que se poursuit l'office divin, Jean de Caseneuve, poussé par une inspiration surnaturelle, fait signe qu'il faut enlever les marches conduisant au sanctuaire et creuser. Les assistants, tout d'abord, ne prêtent pas attention à la conduite étrange du jeune homme, mais bientôt Charlemagne s'en aperçoit. Soupçonnant quelque chose d'extraordinaire, il ordonne d'enlever les degrés. Alors on aperçoit mûrée la porte de la chapelle souterraine, on fait rapidement tomber les pierres. Jean de Caseneuve entre et fait signe qu'il faut creuser plus profondément encore. Les ouvriers travaillent avec ardeur. Bientôt ils découvrent d'autres degrés, dissimulés par un second mûr et conduisant à une petite grotte inférieure. L'enfant entre encore le premier. O prodige! Il trouve une lampe qui depuis plus de six cents ans brûlait là devant une embrasure, car ici se trouve le corps de Sainte-Anne, mère de la Vierge Marie . Et ce muet, il avait recouvré la parole; et ce sourd, il entendait; et cet aveugle, il voyait! Et quand, émerveillé de tous ces miracles successifs, Charlemagne eût fait obtempérer au dernier ordre de l'enfant, on découvrit dans l'embrasure une châsse de cyprès. On l'ouvre, un parfum merveilleux, immense, s'en échappe et remplit toute la basilique. Aux yeux des assistants, émus jusqu'aux larmes, apparaissent alors des ossements sacrés dont une inscription qui les accompagnait, disait: "Ici est le corps de la Bienheureuse Anne, Mère de la Bienheureuse Marie".

Le "Te Deum" éclate sous les voutes de la Basilique.... et le récit de la merveilleuse Invention fait partout acclamer Sainte-Anne.

Mais il est de l'essence des choses humaines qu'un évènement miraculeux frappe d'abord vivement les esprits, puis le bruit qui se fait autour du premier récit ne tarde pas à s'affaiblir, et même parfois à s'éteindre complètement.

Du reste, ce n'était pas encore l'usage en l'Eglise d'Occident d'honorer d'un culte public les personnages morts avant Notre-Seigneur.

Aussi, si dans les siècles qui suivirent immédiatement celui de Charlemagne, nous trouvons quelques preuves de dévotions particulières à Sainte-Anne, ce n'est que vers la fin du XIVe que sa fête s'établit d'une manière solennelle.

En 1365, la ville d'Apt est ravagée par une maladie mystérieuse. Tous ceux qui ont recours à l'intercession de notre Sainte sont guéris. En 1373, c'est l'horrible peste qui fait des milliers de victimes. Les magistrats de la ville font alors un voeu solennel à Sainte Anne, et la peste disparait. Dès lors, chacun l'invoque; des personnes illustres viennent faire le pélérinage d'Apt. Les Pontifes et les rois viennent prier devant les reliques de la Sainte, les riches et les pauvres luttent d'émulation et laissent des dons précieux pour l'entretien de la chapelle."

Telle est l'histoire des précieuse reliques de Sainte Anne dont nous recevions alors une part insigne: une phalange du pied, aujourd'hui toujours vénérée des pélerins nombreux venus de fort loin parfois chercher une grâce exceptionnelle.

* * *

Après la mort du Père Sauval, le T. R. P. Monpeurt nomma pour lui succèder le R. P. Ange Célestin Côté. L'automne précédent, à la clôture de la visite qu'il venait de faire en toutes nos maisons, il avait mis en vigueur ici une mesure déjà établie ailleurs: Le R. P. Etienne Gauvreau avait été institué supérieur dans la maison vicariale de Ste Anne.

Le T. R. P. Monpeurt était bien au courant de nos oeuvres canadiennes. Il en connaissait tous les besoins; il a constamment apporté à notre service un dévouement très éclairé et très sûr. Mais son terme d'office était sur le point de finir et lorsque le nouveau provincial lui succèda, en juillet 1901, on défit sur le champ ce qui venait d'être établi, avant même d'en avoir éprouvé le fonctionnement. Le R. P. Grolleau fut nommé supérieur et curé et les RR. PP. Côté et Gauvreau s'en allèrent au Canada.

L'administration du P. Grolleau dura sept ans, de 1901 à 1908. Au moment où la Province Dominicaine du Canada se séparait de la Province de France, le Père Grolleau préféra se retirer. De nouveau les deux charges furent séparées. Le T. R. P. Béliveau

fut nommé supérieur, en attendant de devenir le premier prieur du couvent de Fall River, et le R. P. Dion prit la charge de la paroisse.

Le Père Grolleau eût la gloire de bâtir l'Eglise, et aussi le couvent, puis l'hôpial. Ces magnifiques constructions font grand honneur à son talent d'économie et de sage prévoyance. Disons tout de suite que le Père Grolleau s'est montré habile administrateur. Il eût pour l'aider, le suppléer même parfois, le R. P. Dallaire, dont beaucoup se souviennent, alerte et joyeux, homme d'activité et de goût, très débrouillard, et nullement embarrassé par les chiffres et les responsabilités. A la construction du couvent et de l'hôpital le R. P. Charland n'a pas peu contribué; ses études d'art, architecture et dessin, ont rendu de précieux services à l'initiative hardie du Père Grolleau.

Ce furent donc ces sept années 1901-1908, sous la direction avisée, du Père Grolleau, une période d'extrême activité. La paroisse vit alors le couronnement des efforts déjà accomplis, par le Père Sauvai surtout. Sa pensée, ses rêves, ses projets, le souvenir de son grand dévouement: tout cela a été l'inspiration des sacrifices joyeusement acceptés, des fructueux bazars, des quêtes abondantes. Et cette vigoureuse poussée, aidée des talents et du prestige oratoire du Père Grolleau, de l'entrain du Père Dallaire, a mené à bon terme les grandes entreprises aussi vivement exécutées que sagement conçues.

Les hommes passent; ils se succèdent rapide-

ment mais l'idée reste; inspirée par une foi vivante, elle éclate en résultats merveilleux, en raison des ressources précaires d'une population ouvrière souvent éprouvée par les crises financières. Il nous restera à parler, et plus en détail, de ses diverses entreprises dans les chapitres suivants. Pour le moment, fermons celui-ci, puisque l'histoire ne doit qu'effleurer ceux qui n'ont pas encore reçu de la mort le sceau intangible du respect: ce respect sacré que l'on doit à ceux qui sont tombés sous les jugements insondables du Dieu vivant.

NOTRE EGLISE ET SON ARCHITECTE:

Lorsque les Dominicains prirent possession de la paroisse Ste-Anne, ils se sont rendus compte bien vite de la tâche immense qui leur était confiée. La chapelle du Petit Canada se trouva trop étroite et peu centrale; on peut même dire mal située, au défaut d'une côte et dans un quartier peu attrayant.

Sainte Thérèse recherchait pour ses monastères un beau site; elle aimait beaucoup le Bon Dieu, voulait à tout prix le faire aimer. Elle ne pensait pas inutile à cette fin la beauté des oeuvres créées par la sagesse divine; et le regard de ses filles s'élevait plus facilement vers l'Auteur de toute beauté au spectacle des harmonies de la nature.

Un coin superbe s'offrait sur la South Main, assez agreste encore, mais la perspective y était autrement dégagée qu'en bas, et l'admirable parc d'aujourd'hui



Mr HENRI MOREAU
Un des fondateurs de la Paroisse.

commençait à se dessiner; évidemment ce serait un des beaux endroits de la ville manufacturière, trop négligée en dépit de ses collines et de ses étangs pittoresques. Mais le prix? pour les heureux temps d'alors il semblait quelque peu exhorbitant. Que penseraient nos pauvres gens tant de fois mis à contribution? Le Père Sauval hésitait en face de la dette, sans douter jamais de ses gens. Il acheta donc et tout fut payé, avec le seul regret, bien motivé, de n'avoir pas du coup pris tout le carré.

Sur ce terrain idéal devait surgir une église idéale, l'oeuvre et le chef-d'oeuvre de Ste Anne, de ses pasteurs, de ses généreux paroissiens, de son illustre architecte.

En cette occasion nous ne saurions oublier l'artiste de mérite qui nous a laissé un tel monument, l'honneur de notre paroisse.

A la mort de Monsieur Bourassa les journaux du Canada nous ont indiqué les grandes lignes de son oeuvre et ont été unanimes dans l'expression de leur regret. Sa vie a été toute consacrée à l'art et cet art n'a tendu qu'à un idéal élevé. Il l'a mis en tout temps au service de son pays et de sa race dont il a été l'un des représentants les plus distingués.

La petite chapelle de Nazareth, à Montréal, est le premier édifice religieux décoré en Canada d'après une idée suivie et conformément aux règles de la véritable décoration religieuse.

Ce travail lui fut offert sans aucune rémunération, au début d'une carrière qui ne lui rapportait encore à peu près rien d'ailleurs, et pour une maison de charité destinée à l'éducation des aveugles. Il y consacra deux années de labeur avec ce souci de bien faire qui a caractérisé tous ses travaux.

Le sanctuaire de N. D. de Lourdes dans la même ville, le premier érigé au Canada en l'honneur de l'Immaculée Conception, a été conçu dans le même esprit. C'est là qu'il nous est le mieux donné d'apprécier les talents variés de l'artiste qui était Monsieur Bourassa puisque le plan de l'édifice aussi bien que la décoration intérieure sont de lui.

Il n'existait à cette époque, dans le pays, aucune école d'art ni même d'artiste préparé à le seconder. Monsieur Bourassa réunit alors quelques jeunes gens à qui il enseigna le dessin, la peinture, le modelage, la sculpture afin que ce monument ne fut pas au dessous de son objet et put satisfaire les exigences de ceux qui lui en avaient confié l'exécution.

M. Bourassa avait aussi préparé pour la Cathédrale de St. Hyacinthe des plans que des étrangers compétents ont jugé dignes de figurer à côté de travaux du même genre que l'on voit en Europe "Nous aurions eu," ainsi que l'écrivait l'un d'eux, "un monument comme nous n'en possédons pas encore au Canada." Nous avons d'autant plus raison de regretter que ce beau travail n'ait pas été exécuté que les com-

positions murales illustraient des faits de la vie de St-Hyacinthe, l'une des gloires de l'Ordre dominicain.

Il nous revient particulièrement de faire ici mention de la dernière oeuvre architecturalt de M. Bourassa, notre église Ste-Anne de Fall River.

Il nous revient surtout de rendre hommage au sentiment qui a soutenu le noble artiste pendant toute la durée de cete entreprise.

La correspondance témoigne d'une façon touchante de ses intentions à notre égard. Lorsqu'il vint à Fall River, en 1893, il exprima sa sympathie pour ces compatriotes "bien dignes d'intérêt qui n'avaient pas cessé de vivre la vie de leur pays d'origine" et restaient unis dans "leurs sacrifices pour le maintien de leurs églises, de leurs écoles et de leurs institutions de bienfaisance." Lorsqu'il y revint en 1902, il revit dans la crypte de l'église dont il avait fait les plans "ces mêmes bons Canadiens, gardant si géné- "reusement la résolution de le demeurer de coeur et "d'âme." Il se dit satisfait d'avoir fait pour eux ce "travail et désireux de le bien compléter". Malgré les déboires de tâches antérieures et ceux qu'il pouavait encore redouter, Monsieur Bourassa accepta de diriger ces derniers travaux à un âge ou, ainsi qu'il l'écrivait, "l'on ne goûte plus de douceur ni de satisfaction que chez soi". Il avait alors 75 ans. Il y mit tout son dévouement tant que ses forces le soutinrent. Frappé, bientôt après son départ de Fall River, par la plus sensible des épreuves, il n'eut pas la satisfac-

tion d'assister à la bénédiction de notre église ni celle de pouvoir compléter son oeuvre telle qu'il l'avait composée dans tous ses détails.

Le laps de temps écoulé depuis l'élaboration des premiers projets en 1892 jusqu'à la reprise des travaux en 1902 occasionna à l'architecte, soucieux d'harmonie, de nombreuses modifications et même la reprise entière de plusieurs plans.

Peu de personnes savent la somme de travail qu'il lui en a coûté et les sacrifices qui en résultèrent pour lui. Il n'en a pas fait réclame.

Nous ne pouvons plus aujourd'hui, témoigner notre reconnaissance à ce compatriote éminent.

Nous lui devons, au moins, de conserver à son oeuvre le caratère religieux et architectural qu'il a pu lui donner, en évitant toutes ces additions postiches et ces altérations qui gâtent trop souvent et d'une façon irrémédiable les oeuvres de ceux qui avaient su les créer.

La tâche d'un architecte est souvent ingrate. Il lui faut consentir, le cas est fréquent, aux plus pénibles compromis entre son idéal d'artiste et les exigences tout à fait prosaïques d'un entrepreneur sans pitié ou d'un curé gêné dans ses finances. Le fruit, mille fois cher, des longues études, des veilles laborieuses, des heures délicieuses passées à la recherche du plus beau : tout doit tomber entre les rudes mains

des gens pratiques, habitués à manipuler des choses moins éthérées, préoccupés de calculs tout matériels et positifs. Ce fut le cas de M. Bourassa, à Ste-Anne comme ailleurs.

Il avait puisé aux sources les plus pures de l'art chrétien, il avait un idéal très élevé, beaucoup de logique et de suite dans ses projets; au moment de tout réaliser se présentait à résoudre le problême ardu de concilier les exigences de l'art et les ressources précaires d'une paroisse pauvre. Une paroisse comme la nôtre, où le nombre fait la force, avec aussi le coeur très large des peu fortunés; où la hâte d'ouvrir un local assez spacieux oblige à des expédients plutôt incertains: bazars, concerts, séances....

Monsieur Bourassa comprit la situation: il avait l'âme généreuse, aussi élevée que son coeur était délicat. Il se remit au travail, renoua le fil rompu de ses recherches, sacrifia généreusement des inspirations qui lui avaient coûté beaucoup de travail et d'étude, son oeuvre dut-elle en souffrir; à ce point il a aimé "les braves gens" pour qui il travaillait, l'expression est de lui. L'oeuvre est donc bien sienne, si elle n'est pas tout ce qu'il avait rêvé. Elle reste suivie, harmonieuse, toute d'un même plan et d'un seul jet; il n'abhorrait rien tant qu'un banal salmigondis de motifs et décorations quelconques. comme par exemple: notre maître-autel; il n'est pas de lui, on le sait.

Cette même délicate pensée de répondre aux sa-

crifices de la paroisse par son travail et son abnégation l'a soutenu en de pénibles circonstances; il s'est plié à des exigences parfois mesquines, pas toujours esthétiques ni inspirées par des motifs suffisamment élevés. L'ornementation en a souffert; on sait quel goût et quel soin M. Bourassa y mettait. De très réelles beautés ont été sacrifiées pour permettre une installation électrique suivant la mode fastueuse d'alors. Notre église n'y a certes rien gagné ni dans son aspect artistique ni pour l'économie de l'éclairage.

Néanmoins tout fut accepté avec une parfaite dignité et le plus noble désintéressement.

L'âme de l'artiste parle en son oeuvre; elle s'exprime par la douce et limpide lumière qui attire le regard en haut; elle inspire une piété recueillie et confiante; elle charme par l'ornementation délicate sans jamais distraire par la moindre suggestion profane. Bien peu d'églises modernes ont réalisé une pensée aussi haute et aussi pure, sous l'impulsion d'un talent aussi cultivé et aussi complet.

Cette pensée se résume dans la parole du Maître: "Ma maison, c'est une maison de prière." La prière est l'élévation de l'esprit et du coeur de l'homme au-dessus des ombres de la terre; l'ascension vers la lumière sereine de l'éternité. Voyez ici combien peu de lumière nous vient des fenêtres latérales; encore sont-elles élevées et plutôt étroites. Mais quelle profusion de clarté tombe doucement d'en haut, fondue en nuances délicates! Quelle gloire lorsque le so-

leil matinal éclate au faîte de l'abside: car l'orientation de l'église est parfaitement liturgique. Le jour qui nait s'annonce tout brillant et la lumière s'allume du côté de l'autel à l'heure du sacrifice: ainsi doit commencer la journée du chrétien; la foi l'illumine et l'espérance l'élève dans le rayonnement de l'amour éternel, au moment où le Christ voilé s'offre par le saint Mystère.

Quand le soir vient, l'autel resplendit à la lumière dorée du soleil couchant; cette lumière tombe des vitraux de la façade et meurt lentement, invitant l'âme au repos après les fatigues du jour. La porte du tabernacle un instant embrasée semble laisser entendre: "Toujours je vis pour toi; toujours je veille pour toi."

Lorsqu'on entre ici, apporter ses douleurs, ses misères ou ses péchés, déjà on se sent loin du monde. De ce monde des sens, l'âme endolorie reçoit tout juste assez de lumière pour constater les tristes réalités de l'existence. Volontiers alors elle s'élève vers la paisible lumière; elle prie et la paix descend et la clarté se fait, et le coeur désemparé s'affermit à l'espoir des joies plus douces et plus sûres de l'éternité.

Le centre de l'église c'est l'autel; comme le centre du culte c'est le sacrifice. L'autel s'élève sur un haut marchepied; c'est un calvaire où la Victime sainte s'offre aux yeux de tous et demeure accessible à tous. Vers elle s'en vont toutes les pensées, toutes les prières exprimées dans le temple, tout le culte,

Vers elle converge aussi toute la décoration. Audessus, là-haut, un peu trop haut même, la bonne Sainte Anne attire les regards et rappelle à tous sa mission, qui est de porter au Ciel les supplications entendues d'en bas. Quand l'encens du sacrifice monte vers le Très-Haut, elle est là pour y joindre sa maternelle intercession en faveur de sa famille bien-aimée, celle qui lui dressa ici un trône pour qu'elle y restât à jamais gardienne de ses intérêts.

Tout autour de l'église, il y a la multitude des Saints: audessus du peuple qui prie dans l'ombre d'ici-bas et plus près de la lumineuse clarté des vitraux, puisqu'ils sont dans la pleine lumière de la gloire. C'est une pieuse et antique tradition qui met sous les yeux de la foule une image du ciel et l'église en effet est la porte du ciel.

Les apôtres, témoins du sacrifice et prêcheurs du testament d'amour viennent les premiers et les plus près de l'autel. Ils se sont adjoints les prêcheurs des derniers temps, dont la robe blanche recouverte du manteau noir de la pénitence a porté aux extrémités du monde le nom, la connaissance et l'amour du Vrai Dieu. Voilà trente ans et plus, les fils de Dominique l'apôtre abordaient ici, revêtus de ses livrées et de son esprit évangélique.

Ils sont ici chez eux, aux côtés des apôtres de l'enseignement chrétien et de la charité miséricordieuse: Jean Baptiste de la Salle et Vincent de Paul; aux côtés de Sainte Cécile, la patronne des harmonies



Mr ELIE ANTAYA

Mr CLEMENT COTE

DEUX FONDATEURS DE LA PAROISSE.

religieuses et de la sainte liturgie; de Jeanne d'Arc, victime des politiciens et protectrice des nationalités opprimées.

Plus haut encore, graves et recueillis dans leurs niches, les Anges se tiennent debout: ils écoutent, ils veillent, ils prient; suivant les solennités, ils chantent ou ils pleurent, dirait-on. Ils ont certainement une douceur et une piété toute céleste.

L'artiste a sculpté, tout près du grand jour dans les hauteurs, une admirable frise dont le symbolisme délicieux représente, au milieu de fleurs et de fruits, des enfants et des oiseaux: c'est l'âme au sein de l'abondance et des délices: l'abondance de la grâce ici-bas, la surabondance des délices là-haut. Si le poutrage de la voute est de couleur plus sombre c'est afin de mieux faire ressortir les teintes claires des vitraux. La céleste lumière perce à grand'peine nos brouillards; l'âme est en exil et prisonnière, mais elle attend, surtout lorsque la tristesse l'amène ici, le lever glorieux du soleil sans déclin au-delà des ombres où elle souffre.

N'est-ce pas là tout un poème, très simple et très suivi, comme en savaient raconter les anciens maîtres: ceux qui ont élevé, aux vieux pays, les si beaux catéchismes des vieilles cathédrales pour l'instruction du peuple.

Autour de l'autel où se célèbre l'office solennel, la messe de paroisse, visitez les pieuses chapelles; on

les fit si douces et si recueillies pour mieux faire pénétrer dans les coeurs les grandes dévotions de l'Eglise. L'âme y vient chercher des moyens plus sûrs de se rapprocher du trône de Dieu.

Le Saint Rosaire y tient la place d'honneur comme il convient à une église dominicaine; comme il convient à la plus salutaire et la plus populaire des dévotions. Le Sacré-Coeur invite à venir méditer la charité sans borne de l'Homme-Dieu. La Sainte Famille enseigne les vertus du foyer Chrétien. Les deux Tiers-Ordres s'efforcent de ramener les peuples à la vie évangélique par la pénitence et la pauvreté.

Si vous voulez mieux comprendre encore lisez ce qui suit:

"NOTRE CHAPELLE DU ROSAIRE"

"Tota pulchra es Maria, et macula non est in te."

Etes-vous venus déjà, visiter notre chapelle du Rosaire? Vous êtes-vous agenouillés dans ce sanctuaire intime qui me donne, à moi, l'impression d'une "*chambre de Maman*"... chambre très douce, très calme, close à tous les bruits extérieurs et où l'on est si bien!... C'est en effet, la chambre de notre Mère... et c'est là qu'il fait bon venir se reposer, se confier, pleurer même parfois; mais n'est-ce pas que si près de l'autel, pleurer devient très doux?

Pour arriver à l'autel du Rosaire, il faut traverser la grande nef, monter les degrés qui mènent au

sanctuaire, et là, juste à l'opposé du maître autel, le mur se creuse en une espèce de grotte où l'on croit bien réellement voir un coin du ciel.

C'est une chapelle toute petite, et si pieuse! L'autel est tout doré; le tabernacle, si mignon, si délicat, qu'il nous passe en tête l'idée d'y aller frapper en demandant: "Jésus, es-tu là"?

Ce que l'on remarque surtout ici, c'est le groupe du Rosaire... Elle nous apparaît grande, imposante, la Vierge, tenant en ses bras son enfantelet, le Bon Jésus. Dans ce groupe, deux visions sont reproduites. D'abord, celle de Saint Dominique qui, agenouillé aux pieds de Marie, reçoit avec respect et amour, un chapelet, gage précieux de tendresse maternelle, arme puissante qui l'aidera à combattre les héritiques, qui lui donnera la victoire dans sa lutte terrible contre les Albigeois.

Toute la figure de notre saint est illuminée d'un ineffable rayon de joie et de reconnaissance. Ce rosaire, il transmetta à ses enfants, et par eux, à tous les peuples; il s'en fera l'apôtre, il prêchera le culte de la Vierge, et sa voix retentira par l'univers entier Saint Dominique sera la lumière qui éclairera le monde. Ses fils et ses successeurs vivront à jamais. N'est-ce pas là ce que nous dit l'image du chien portant en sa gueule une torche ardente, réflétant sa lumière sur le globe terrestre. C'est ainsi qu'on représente S. Dominique. Longtemps j'avais ignoré la signification de ce symbole, et ce n'est pas sans intérêt

que j'en ai reçu l'explication. Avant la naissance de ce grand saint, de cet enfant de prédilection sa mère, la bienheureuse Jeanne d'Aza eut un songe dans lequel elle vit son fils sortir de son sein sous la forme d'un chien tenant en sa gueule un flambeau ardent, prenant sa course à travers le monde, l'illuminant tout entier.

De l'autre côté, c'est la vision de Sainte Catherine de Sienne, échangeant son coeur contre celui de Jésus. Sainte Catherine souffrait de ne pouvoir aimer Dieu autant qu'elle l'eût désiré, tout bas elle s'en plaignait et ces plaintes, où il y avait tant d'amertume et de regret touchèrent le Maître. Il se montra à elle, lui enleva son pauvre coeur impuissant et mit à sa place, son divin Coeur à Lui. De quel feu d'amour, de quelle sublime ardeur il brûla dans la poitrine de Sainte Catherine de Sienne.

Le groupe du Rosaire s'élève et semble planer dans un ciel d'azur, tout constellé d'étoiles. Ici et là, des têtes d'angelots apparaissent dans une attitude d'adoration et de prière. D'autres, aux pans des hautes murailles, balancent des encensoirs. Une grande inscription, toute à la gloire de la Vierge immaculée entoure la chapelle. "Tota pulchra es, Maria, et macula non est in te."— "Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a pas de tache en vous." De gros bouquets de roses aux couleurs des différents mystères, sont parsemés ici et là, et forment une décoration très jolie et très délicate.

La façade de cette chapelle est ornée de tableaux en relief des quinze mystères du Rosaire. Pendant que le regard se pose sur ces images, l'imagination retrace l'histoire de la vie du Sauveur, et les coeurs sont émus au souvenir des mystères de joie, de souffrance et de gloire, qu'à chaque page on y retrouve.

Oh! j'aime à venir m'agenouiller dans cette chapelle où l'on est si près du tabernacle, si près de Marie. En m'y retrouvant c'est tout un passé lointain et très cher que j'évoque et que je revis. Là-bas, à notre couvent, notre chapelle ressemblait à celle-ci. C'était surtout cette même impression de douceur, de calme, de quiétude, de paix qui nous enveloppe toute... Suis-je triste, rêveuse, préoccupée, je viens m'agenouiller ici; j'y passe de longs moments sans un mot, les yeux fixés sur la Vierge qui sourit. Je ne sais pas murmurer une prière, je ne sais rien dire, mais, elle lit au fond des coeurs; elle comprend ma tristesse et ma désespérance, et, sous son regard, sous son sourire, sous sa main qui bénit et apaise, le calme se fait.

J'ai vu, aux pieds de la Reine du Rosaire, de pauvres femmes que les soucis accablent, sur qui la vie pèse, lourde, dure. Dans la grande nef il semble qu'elles soient trop près du public et trop loin de l'autel. Des regards indiscrets pourraient surprendre leurs larmes. Mais ici, Marie en est la seule confidente, et pendant que les lèvres suppliantes murmurent les "ave", qu'entre les doigts fébriles passent et

repassent les grains pieux du chapelet, dans le pauvre coeur inquiet, ulcéré, Marie, la Mère des affligés répand le baume de ses divines consolations.

Au dimanche de la communion mensuelle, après avoir reçu Jésus dans leur coeur, l'avoir remercié, et avoir récité les prières de la société, les prières rituelles, les Enfants de Marie défilent en rang, et vont s'agenouiller à la chapelle du Rosaire qu'elles appellent avec fierté "*Notre chapelle*". Ici, la prière n'a plus rien d'extérieur et "*d'officiel*" chacune se recueille, chacune dit à sa manière son "bonjour" à la Vierge. C'est la minute des confidences intimes. Là, tout bas, la petite enfant raconte ses chagrins, ses tristesses, ses faiblesses, ses défaillances; elle dit ses souffrances et ses luttes; elle découvre ses blessures, elle se fait confiante, toute petite près de la Mère aimée qui essuie les pleurs, qui panse de sa main délicate les "bobos" qui font mal, qui console, qui apaise, qui encourage, qui caresse si tendrement. Et, lorsqu'elle se relève, la jeune fille est plus forte. Avec un sourire, elle reprendra sa route, et en quittant la chapelle de Marie, elle jette vers elle un long regard de reconnaissance et d'amour.

Vous, qui ne savez pas comme il fait bon à notre chapelle, venez vous y agenouiller un instant, venez à ce petit coin intime goûter combien Marie est douce à ses petites enfants.

Une Enfant de Marie.

V—NOS ECOLES:

La principale préoccupation d'une paroisse catholique est d'assurer aux enfants l'éducation chrétienne; car l'éducation chrétienne est le rempart de la foi. Ici, l'école catholique a de plus la mission de sauvegarder la nationalité, les coutumes familiales, les vertus domestiques. Tout cela, quoiqu'on en ait dit, n'est pas indifférent pour sauvegarder la foi, surtout dans un pays protestant où la morale facile, le spectacle du luxe et de la richesse a sur les idées religieuses une action réellement dissolvante

"Dans les différentes contrées de l'Amérique, nous trouvons, des groupes de nationalités fort diverses, rapprochés et plus ou moins mêlés, mais restant étrangers et plus ou moins hostiles les uns aux autres.

Ainsi, aux Etats-Uuis, qui ont cependant bien la prétention d'être une nation, nous voyons en ce moment des Allemands, des Italiens,des Irlandais, des Japonais, des Hongrois, des Français, des Bulgares, des Serbes, des Russes, des Chinois, des nègres, des Hindous et des Indiens, qui s'agitent en sens divers; mais, au milieu de ce brouhaha, il est assez difficile de discerner où sont les Américains. La nation est en formation. Mais, jusqu'ici, l'uniformité de langage, imposée artificiellement par l'administration, ne semble point avoir produit l'unité nationale.

Cette faillite de l'administration, aux Etats-Unis comme ailleurs, démontre qu'elle est absolument im-

puissante à produire l'union nationale. Tout ce qu'elle peut faire en ce sens, c'est de hâter l'action du temps, en favorisant la bonne entente réciproque entre les différents éléments de la population, sans en tyranniser aucun et sans en favoriser un au détriment des autres. C'est ainsi que les nations se sont constituées.

Le grand facteur de cette formation a été, avant tout, le temps. Mais l'oeuvre de celui-ci a été beaucoup facilitée et considérablement hâtée par l'influence purificatrice et civilisatrice de la religion chrétienne qui enseignait aux vaincus à respecter l'autorité du vainqueur, une fois cette autorité établie, et qui enjoignait aux vainqueurs de ménager les droits des vaincus. Sans cette influence bienfaisante, les nations se seraient-t-elles jamais formées?

Quant au pouvoir civil et politique, il fut un obstacle qui retarda l'heure nationale, beaucoup plus qu'un facteur qui aida à l'accomplir. Tandis que les moines et les évêques tendaient à unir les différents groupes, en leur prêchant la charité, l'entente et le support mutuel, les princes temporels, par leur ambition et leur jalousie réciproque, tendaient presque toujours à entretenir les haines, les divisions et les rancunes.

En France et en Angleterre, il y a eu, sans doute, quelques sages gouvernants dont l'heureuse influence a beaucoup contribué à hâter la formation de l'unité nationale. Mais dans chaque pays, ils sont si peu



Une des premières Enf. de Marie
Mde X. CHARLAND



Mr **ALEXIS VAILLANT**
un de nos anciens.

nombreux qu'on pourrait facilement les compter sur les dix doigts. Et, si nous examinons attentivement l'oeuvre de ces grands conducteurs de peuples, nous constatons que les plus sages d'entre eux, loin de chercher à imposer de force leur autorité, se bornèrent à se rendre aux voeux et aux appels des populations qui demandaient à être protégées contre l'arbitraire des tyranneaux locaux.

Partout où l'autorité centrale se borna à protéger ainsi les populations, tout en respectant leurs us, coutumes et libertés locales, son influence fut heureuse, et, tout en étendant sa propre autorité, elle hâta la formation de l'unité nationale. Au contraire, partout où elle chercha à s'imposer de force, elle rencontra la plus sérieuse résistance; et, au lieu de hâter l'union, elle produisit une plus grande désunion.

Bien plus, l'unité nationale une fois faite, là où le pouvoir central devenu trop fort, et ne sachant pas borner ses propres ambitions, voulut imposer arbitrairement son autorité, au détriment des coutumes et des libertés locales, il produisit le trouble et la révolution.

C'est que l'instruction sans l'éducation se réduit à une pure opération de dressage. Or, pour que le dressage soit utile, il faut que l'animal, une fois dressé, soit maintenu en main par son dresseur; sans cela, il retourne à l'état sauvage; et, s'il lui prend fantaisie de se servir des trucs qu'on lui a enseignés, il s'en servira pour mal faire et sera beaucoup plus dangereux

que s'il était resté à son état sauvage naturel. Voilà pourquoi les Allemands, après avoir dressé leurs petits animaux, les embrigadent, pour le reste de leur vie, dans les solides rouages de l'administration allemande. Mais, dans les autres pays, le jeune homme, au sortir du dressage de l'école de l'Etat, se trouve livré à lui-même. Et, comme sa volonté n'a pas été formée par les délicates opérations d'une bonne éducation, il ne sait que faire; et s'il veut se servir de son instruction, il est fort à craindre que ce soit pour mal faire... De là, le grand nombre des déclassés, des inutiles et de révolutionnaires qui sortent des écoles de l'état, dans tous les pays.

Car, si l'état peut, à la rigueur, donner l'instruction, il lui est absolument impossible de donner l'éducation: ce n'est pas de sa compétence. Ses méthodes nécessairement rigides et sans souplesse, convenables pour diriger des adultes, ne peuvent que détruire ou fausser les ressorts des jeunes volontés qu'elles prétendraient former.

L'éducation doit être basée sur les principes de la religion et réglée par les lois de la morale. Or, inculquer ces principes et habituer à l'observance de ces lois, c'est l'oeuvre conjointe de la famille et de l'Eglise. Et voilà pourquoi ces deux doivent avoir la haute main sur l'école. L'Etat peut et doit aider et favoriser leur oeuvre; mais, sous peine de rendre inutile et nuisible tout le travail scolaire, il ne doit pas prendre la première place à l'école... à moins qu'à l'exemple

de la Prusse, il ne veuille faire de l'école une simple porte de caserne.

Dans les Etats-Unis, aujourd'hui plus que jamais, on accepte avec la plus grande faveur toutes les lubies des partisans de l'enseignement d'état: "Ouvrez une école, et vous fermez une prison." "Instruire le peuple c'est le moraliser," et d'autres de même acabit. Entre temps, le vieil esprit puritain, imbu de protestatisme rance, ne se décide pas facilement à admettre que l'enseignement soit basé sur la religion: la question du dogme est pour lui trop brûlante. Plus difficilement encore se décide-t-il à reconnaître l'immense service rendu au pays par les écoles paroissiales catholiques. Elles donnent à des millions d'enfants une excellente éducation, au prix des plus lourds sacrifices et en payant double taxe: inqualifiable injustice! Dans l'esprit des jeunes elle inculque les principes de la seule vraie civilisation: la connaissance de Dieu, à la place de l'indifférence à l'égard de tout dogme révélé: la pratique de ses lois, au lieu de la morale libre.

Le Canadien Français, venu gagner sa vie sur la libre terre des Etats-Unis, a profité de la liberté pour établir tout de suite ses écoles. Il estimait indispensable, tout d'abord, son église et sa paroisse, et pas de paroisse sans école. Dès qu'un professeur se présenta assez dévoué pour assumer la tâche ingrate et peu rétribuée, une classe s'ouvrit, modeste en prétentions, on peut le croire. Tout de même, elle accomplit son

rôle pieux et mérita le souvenir reconnaissant que lui ont gardé les ancêtres.

Ce fut d'abord, dans un logis appartenant à la Mechanic Company, un Monsieur Montcarmel et sa femme. Le nom semble français plutôt que canadien; vers cette époque on voit nombre d'émigrés venus de France exercer cette profession. Puis, au sous-sol de l'église du Petit Canada, une Dame Salvail, brave Soreloise, commença une classe à peu près régulière, sous la direction de Mr de Montaubricq. Mademoiselle Virginie Poitras a enseigné ensuite pendant plusieurs années, ou pour mieux dire, a consacré sa vie à peu près entière au service de l'enfance avec le dévouement d'une vraie religieuse. Madame Carissan vint ensuite aider à la besogne ou la continuer jusqu'au jour où M. Briscoe confia l'école, devenue plus importante, aux Soeurs de la Merci. Elles logèrent et firent la classe dans la maison de la Rue Grant bâtie pour elles en 1883.

Avec les Soeurs de la Merci, le programme scolaire devint à peu près exclusivement anglais; et cela semble avoir motivé la venue, après trois ou quatre années, des Soeurs de Sainte Croix, si répandues dans nos paroisses franco-américaines.

Qu'était ce programme au début? on l'imagine plutôt élémentaire: un peu de gammaire et de lecture anglaise et française, l'écriture et les éléments du calcul et, à la place d'honneur, le catéchisme. La fréquentation de l'école n'était soutenue par nulle légis-

lation coërcitive et pour avoir été laïque l'instruction n'a été aucunement obligatoire. Du reste il fallait, pour retourner au plus tôt sur sa terre au Canada, gagner le plus possible et entrer à la "facterie" aussitôt après la Première Communion. On comprend alors s'il y avait le temps de mettre beaucoup dans des têtes peu intéressées et pas toujours dociles. Heureusement il y avait l'école du soir et le journal français, "la gazette" lue attentivement le soir en famille: l'intéressante gazette où se discutaient passionnément les questions nationales: comme les troubles de la Flint, et autres questions aussi brûlantes.

Sait-on que Fall River était alors un réel foyer de science? Lisez le Guide Canadien Français de 1888.

"Il est bon de remarquer que sur la fréquentation moyenne d'environ 2,000 élèves dans les écoles du soir, au cours de l'hiver de 1888, plus de la moitié se composait de Canadiens. Et le 23 février une réunion publique eut lieu, sous les auspices du comité des écoles, dans les salles spacieuses de l'école supérieure (B. M. C. Durfee High School), où l'un des membres du bureau de l'éducation de l'Etat: M. Corrigan, le président de la commission scolaire: M. Leontine Lincoln. M. L'avocat Swift et M. H. A. Dubuque (ce dernier en français) félicitèrent les élèves au sujet de leur assiduité, de leur bonne conduite et de leurs progrès.

Nous aimerions mieux, sans doute, que cette instruction fut dans les deux langues. La langue an-

glaise est indispensable, et il vaut mieux avoir de l'instruction dans cette langue que de ne pas en avoir du tout. La plupart pourront, plus tard, étudier le français dans la famille, soit dans les journaux ou avec les jeunes élèves, comme cela s'est vu en maintes circonstances. Nous connaissons, en effet, plusieurs canadiens qui ont appris assez de français par eux-mêmes pour lire les livres et les journaux, après avoir commencé à apprendre l'anglais. Bien d'autres aussi, et c'est le plus grand nombre, ont appris à lire l'anglais sans le secours d'aucun instituteur. Bien plus encore : et le fait a été signalé par un journal canadien de cette ville. Il y avait un canadien français qui avait été élevé dass les Cantons de l'Est au milieu des anglais ; il avait oublié à peu près complètement le français. A peine pouvait-il comprendre sa langue maternelle. Il est venu la rapprendre à Fall River. On signale encore le cas d'un autre qui aurait perdu l'usage de la langue de ses ancêtres dans l'Etat de New York, où bien des nôtres ont subi le même inconvénient. Une fois arrivé à Fall River il est redevenu Canadien de coeur, de sentiment et de langue. Il a fait partie de plusieurs sociétés nationales. Et combien d'autres encore Fall River peut-il se vanter d'avoir ramené au giron de la nationalité et de la religion.

Noblesse oblige ; et Fall River étant le centre Canadien Français le plus nombreux des Etats-Unis, et appartenant à l'Etat de l'Union Américaine qui renferme le plus grand nombre de nos compatriotes,

n'est-il pas du devoir de cette colonie de donner l'exemple du progrès et du patriotisme?"

L'exemple a été donné. La foi religieuse et le patriotisme inspiraient le dévouement de ces premiers instituteurs qui enseignèrent aux fils des exilés la religion et la langue du pays natal. Mais c'est surtout sous les soins des Religieuses de Sainte Croix que nos écoles ont pris leur vrai caractère et sont devenues l'oeuvre paroissiale de toute première importance. En 1888, elles comptaient déjà trois cents élèves. Le Bureau des écoles de la Ville avait approuvé la méthode d'enseignement des Soeurs et les gradués recevaient les mêmes certificats que dans les écoles publiques.

Rien d'étonnant. Parmi les Communautés religieuses qui se sont consacrées au service de nos paroisses canardiennes, nulle n'a mieux mérité que celle de Sainte Croix. Elle a été la première, je pense, à accepter la charge des garçons, et ce n'était pas un léger fardeau; surtout c'était rendre un très précieux service.

Il est regrettable d'avoir à l'avouer, mais il est trop juste de s'en accuser; ces services ont été payés chez nous par un procédé, dont l'intention ne se discute pas, mais qui était certainement très dur et même assez dénué de justice. Il était naturel d'engager les Frères des Ecoles Chrétiennes, au moment où ils quittaient Notre-Dame de Lourdes, de confier nos

classes de filles aux Soeurs Dominicaines, alors prêtes à s'en charger. Mais un avertissement préalable eut dû être donné et plusieurs mois à l'avance. Au dernier moment, à l'heure où le personnel est placé pour la prochaine année le renvoi est signifié et cause naturellement un froissement et un malaise trop justifié. C'était une faute regrettable et vivement regrettée. Le Bon Dieu, juge des intentions et par ailleurs si parfaitement capable de réparer les erreurs des hommes, n'en fit pas trop porter la peine à nos oeuvres qui ont prospéré. La Communauté lésée a été certainement rémunérée par la Bonté céleste du lourd sacrifice que lui imposait l'imprévoyance, mais non la mauvaise volonté, d'une administration nécessairement faillible.

Les Religieuses de Saine Croix ont laissé dans la paroisse un excellent souvenir de leurs travaux éclairés et de leur dévouement. Elles ont formé des prêtres et des citoyens remarquables, comme aussi des femmes instruites, capables de nous rendre par la suite d'utiles services. En célébrant nos fêtes jubilaires, la paroisse n'a eu garde de l'oublier. De ferventes prières ont essayé de solder notre dette et réparer le déplorable incident.

COUVENT DE FALL-RIVER.

La fondatrice du Couvent de Ste-Anne de Fall-River fut Soeur Marie de Saint-Jérôme, Anne Murphy, née à Sainte-Scholastique, Canada, le 22 septembre 1841. Elle exerça la fonction de supé-



Mr et Mde F. X. POITRAS
fondateurs de la paroisse.



Mde NORBERT BERARD avec sa mère,
sa fille et sa petite-fille.

rieure à Fall-River de 1883 à 1885 et pendant plusieurs années consécutives dans les maisons de Grosvenordale, Conn., Alexandria, Comté de Glengary, Ont. Partout sa mémoire est bénie, les nombreux élèves qu'elle a formés à l'éducation chrétienne, pendant sa longue carrière d'institutrice lui ont voué une reconnaissance impérissable. Elle est décédée; à la Maison-Mère, à S.-Laurent, Montréal, le 26 avril 1906.

Parmi les autres soeurs qui ont vécu à Fall-River, nous mentionnons les suivantes qui, elles aussi, ont exercé des charges importantes dans la Congrégation et vivent pour la plupart.

1o Soeur Marie de S.-Thérèse, Mary McMahon, née à Brooklyn, N. Y., le 18 août 1842. De 1884 à 1908 elle a été supérieure d'abord à Saint-Gabriel, Montréal, Fall-River, Mass., Vergennes, Vt., Alexandria, Ont., St. Albans, Vt., Keesville, N.Y., Springfield, Mass., Manchester, N. H., Pensionnat S.-Basile, Montréal. De 1911 à 1917 elle fut supérieure provinciale de la province S.-Joseph aussi à Montréal. Depuis ce temps, elle est première assistante provinciale et directrice générale de la Musique, son séjour actuel est à la Maison-Mère.

2o Soeur Marie de S.-Anne, Eugénie Robitaille, née à Varennes, Canada, le 23 sept. 1841. Elle était au nombre des fondatrices et a exercé la charge de supérieure de 1894 à 1908 dans les missions suivantes: S.-Rose, Canada, Vergennes, Vt., Suncook,

N. H., Fitchburg, N. H., Redford, puis assistante provinciale jusqu'en 1914. Décédée le 15 février 1916. C'est une belle figure dont le dévouement à la cause de l'instruction fut toujours irréprochable.

3o Soeur Marie de S.-Christine, Gussie Kernan, née le 10 janvier 1889, à Williamsburgh, L. Ts. Troisième supérieure à Fall-River. De 1886 à 1919 elle a été supérieure à Vergennes, Vt., Sacré-Coeur de New Bedford, Mass., Alexandria, Adams, Mass., S.-Gabriel de Montréal, Renfrew, Ont., et à Springfield où elle exerce actuellement son zèle désintéressé.

4o Soeur Marie de S.-Claire, Angèle de Mérici Robert, née le 30 mai 1865, à S.-Liguori, Canada. Elle compte parmi les dévouées fondatrices du couvent de Fall River. De 1898 à 1915 elle exerça la supériorité dans les maisons de S.-Brigide, Montréal, de S.-Rose, Canada, de Suncook, N. H., de Keesville, N. Y., de Rochester, N. H., Attleboro, Mass. Actuellement comptable au pensionnat Notre-Dame des Anges, à Saint-Laurent.

5o Soeur Marie de S.-Maxime, née Dina Rosa Anna Dagenais, le 8 mai, 1861, à S.-Rose, Canada. De 1914 à 1919 nous la trouvons dans l'office de supérieure d'abord à Rochester, à Suncook, N. H. et à New Bedford.

6o Soeur Marie de St-Roch, née Elizabeth Duges, à S.-Liguori, le 22 août 1863. Elle fut aussi

fondatrice de la Maison de Fall-River. Pendant quelques années, elle a exercé la supériorité à Renfrew, Ont., où elle fut particulièrement appréciée. Terrassée bien jeune encore par la maladie, elle mourut à la Maison Mère le 15 avril 1891.

7o Soeur Marie de S.-Julie, Marie Anne Dagenais, née à S.-Rose, le 25 mars 1863. Nous la comptons parmi les vaillantes de la première heure à Fall-River. Son activité est inlassable. De 1914 à 1919 elle est supérieure à Grosvenordale et à S.-Pascal Baylon, Canada.

8o Soeur Marie de S.-Lucien, Anne Tourangeau, née à Varennes, Canada, le 25 juillet 1859. Elle fit partie des fondatrices et demeura plusieurs années à son poste. Elle fut par la suite supérieure des Maisons de Redford, N. Y., et de Magog. Ame ardente, d'une activité dévorante, elle portait les plus indolents à l'action ; elle sut gagner l'estime des élèves confiés à sa vigilance et à son zèle. Sa mort arriva le 14 mars 1903.

9o Soeur Marie de S.-Félicité, Marcelline Faille, née à S.-Philippe, Canada, le 31 janvier 1839. Dans l'office de Marthe, elle remplit sa mission sans faiblir jamais et sut jeter, au sein de la famille religieuse, une note très gaie. Actuellement très âgée sa vie est partagée entre la prière et les occupations paisibles, attendant le dernier appel de Dieu.

10 Soeur Marie de S.-Euthyme, fondatrice,

Philomène Chartrand, à S.-Rose, Canada ,le 8 juillet 1860. Nature enjouée très active et très pieuse, elle portait à Dieu toutes les petites âmes à elle confiées et savait développer leur jeune intelligence; ses élèves n'oublieront jamais ses pieux et doctes enseignements. Elle continue à exercer son zèle comme assistante de l'Académie S.-Alfred, à Ville S.-Laurent, Canada.

* * *

Lors du septième centenaire de l'ordre de St-Dominique, il s'est publié une intéressante esquisse du ministère si actif de nos Soeurs Dominicaines par tout l'immense territoire de l'Union américaine. Elles y tiennent incontestablemen la première place, dans l'enseignement, par le nombre et l'importance de leurs maisons. La paroisse Sainte Anne a vu naître une de ces Congrégations du Tiers Ordre Régulier de St-Dominique, vouée à l'enseignement: l'enseignement bilingue, si utile à nos paroisses Franco-Américains. Cet enseignement prendra une plus grande importance dans le pays, si la langue et l'influence de la France continue à se populariser comme il est arrivé depuis la guerre.

Il a paru utile de rééditer ici une relation, publiée il y a vingt ans, de cette fondation aujourd'hui prospère: elle a commencé à essaimer, et Cohoes est fier de sa naissante Communauté. Elle accomplit là l'excellent travail dont nous bénéficions ici: puisse cette heureuse action s'étendre plus loin encore!

En avril 1891, les RR. Pères Dominicains de Lewiston, désirant des religieuses pour leur paroisse, s'adressèrent par l'entremise du Rév. Père Spencer, alors Provincial aux Etats-Unis, à une communauté de Dominicaines de langue anglaise établies depuis peu à Kansas City, Mo. La proposition d'établir une maison à Lewiston fut acceptée. Dans les derniers jours de juin, deux des Soeurs se mirent en route pour New-York où le Rév. P. Mothon, alors supérieur de Lewiston, leur avait ménagé une entrevue avec la supérieure d'une communauté française, qui à ce moment était de passage en Amérique. Là, elles devaient s'entendre sur la fusion des deux nationalités et sur les moyens à prendre pour une fondation française à Lewiston. Le rendez-vous manqua. Nos Soeurs étant en route se rendirent à Lewiston, pour voir le Rév. P. Mothon lui-même. Mais, sans doute par suite de quelque malentendu, le R. P. Mothon était en France où déjà il avait demandé et obtenu les Dames de Sion.

Nos Soeurs reprirent donc la route de leur couvent, non sans s'arrêter quelque peu à Fall River, suivant le conseil des Pères de Lewiston. A quelque temps de là—c'était le 2 août, fête de la bienheureuse Jeanne d'Aza, les Pères de Fall River s'entretenaient de leur paroisse qui allait s'agrandissant et de la nécessité d'avoir de nouvelles écoles. On songeait à donner une nouvelle maison aux Soeurs de Ste-Croix, qui étaient déjà chargées de l'éducation des enfants, lorsqu'un des Pères soudainement inspiré s'écria:

Pourquoi n'aurions-nous pas des Soeurs Dominicaines? L'idée fut aussitôt acceptée. Le Rév. P. Esteva, supérieur, demande aussitôt les Soeurs de Kansas City pour l'ouverture des Classes en septembre. Le petit incident du 2 août lui faisait ajouter: S.- Dominique, notre Bienheureux Père, a voulu faire comme Notre-Seigneur: il laisse toujours commencer sa mère.—Les Soeurs, acceptant l'offre qui leur était faite, obtinrent les permissions nécessaires, et le 30 août, fête de Ste-Rose de Lima, trois d'entre elles: la Rév. Mère M. Bertrand, Soeur Mary-Anna et Soeur M. Catherine se mirent en route pour Fall River. Elles y arrivèrent le 4 septembre. Une maison avait été louée et préparée pour elles par les Pères. Cette maison est agréablement située; la vue donne sur la mer. Les nouvelles arrivées s'installèrent dans ce "couvent temporaire," puis se mirent courageusement à l'oeuvre. La tâche était ardue, car l'enfance avait manqué de bien des soins, du moins dans certaines localités.—Le Rév. Père Esteva avait fait bâtir depuis peu une chapelle dans la nouvelle paroisse de St-Dominique que desservaient les Dominicains. Le soubassement très vaste était divisé en grandes et belles classes. Ce fut là que les Soeurs commencèrent leur apostolat et réunirent, dès les premiers jours, environ trois cents enfants.

La paroisse entière avait accueilli avec joie les "Soeurs blanches." Pendant longtemps elles furent assiégées, pour bien dire, par une foule de personnes désireuses de faire leur connaissance. Les enfants

du voisinage, n'osant se présenter au parloir, trouvèrent pourtant le moyen de satisfaire leur curiosité. Un soir les Soeurs étaient à réciter l'office: tout-à-coup elles aperçoivent, par une des fenêtres de la chapelle, une multitude de petites têtes penchées pour les regarder, du haut d'un arbre.

Dans la paroisse Ste-Anne, dans une partie appelée King Philipp, une autre école était à se bâtir. Ce ne fut qu'en novembre que celle-ci fut prête à recevoir les enfants de cette localité. Les classes, toutefois, n'étaient pas encore pourvues de l'ameublement nécessaire: bancs, tables, tribunes, etc., puis les enfants, les garçons surtout, étant fort peu disciplinés, l'ordre dans les premiers temps fut très difficile à maintenir. Au retour de leurs classes, les Soeurs, au lieu de se reposer, comme elles en avaient si grand besoin, étaient obligées de préparer elles-mêmes leurs repas, de faire le ménage et de recevoir les visites.

Aux contrariétés de tous les instants venaient s'ajouter de graves inquiétudes. Les Soeurs, en venant, avaient apporté une espérance, la même qu'avaient au coeur ceux qui les avaient appelées: jeter sur cette terre de Fall River un nouveau noyau dominicain; ouvrir une maison canadienne que l'on appellerait maison-mère, c'était là l'idéal entrevu.

L'entreprise était belle, mais, comme toutes les oeuvres appelées à faire du bien, celle-ci eut à rencontrer au début de grandes difficultés.

Les Soeurs demandèrent à Monseigneur Harkins, évêque du diocèse de Providence, sous la juridiction duquel elles désiraient se placer, l'autorisation dont elles avaient besoin pour atteindre leur but. Monseigneur leur dit pour toute réponse qu'il avait résolu de ne jamais admettre sous sa juridiction une congrégation religieuse qui ne possèderait pas trois maisons... Comment devenir tout d'un coup propriétaires de trois maisons? L'obstacle était insurmontable. Allait-on pour cela renoncer à toute espérance, abandonner l'entreprise? Assurément non!

Pour les oeuvres, toujours si pénibles, des fondations, Dieu sait choisir les âmes; longtemps à l'avance il les prépare, puis un jour il les lance, dans cette arène, intrépides comme des lions; les obstacles mêmes semblent ranimer leur courage.

La Révde Mère M. Bertrand, sans être élue canoniquement prieur, en exerçait les fonctions. C'était une de ces âmes fortes que depuis de longues années Dieu façonnait dans l'épreuve. Ce qui n'est pas sans paraître un peu providentiel, c'est que, née dans l'Etat de New-York, elle fut envoyée au Canada pour faire ses études chez les Dames du Sacré-Coeur de Montréal. Plus d'une fois, dans le cours de sa vie, elle se demanda pourquoi elle avait appris le français, n'ayant jamais l'occasion de le parler. Elle le comprit lorsque, trente ans plus tard, elle fut appelée à fonder une maison canadienne à Fall River.

Un mois après l'arrivée des Soeurs, le R. P. Es-



FAMILLE CLEOPHAS BISSON

teva fut rappelé en France. Ce ne fut pas sans regret que les nouvelles venues le virent s'éloigner. Il fut remplacé dans la charge de Supérieur par le R. P. Sauval. Celui-ci témoigna aussitôt à la petite communauté un intérêt non moindre que son prédécesseur. Depuis ce jour le T. R. P. Sauval n'a cessé d'être pour les Dominicaines de Fall River plus que leur Supérieur: un Père tendre et dévoué.

Les Soeurs firent donc de nouvelles démarches auprès de Mgr l'évêque, démarches qui furent aussi infructueuses que les premières. On ne se rebuta pas. Les Pères Dominicains et leurs Soeurs semblaient ne faire qu'une ame tant ils étaient étroitemenf unis dans une meme sainte ambition. Les Révérends Pères Sauval et Cormerais furent ceux des Pères qui montrèrent un zèle et un dévouement infatigables. Les Pères et les Soeurs firent tour à tour et sans succès plus d'un nouveau voyage à l'évêché.

Trois Soeurs ne pouvaient évidemment suffire à l'enseignement des deux écoles fréquentées par un si grand nombre d'enfants. Plusieurs jeunes filles avaient donc été admises comme sous-maîtresses. Toutes désiraient se faire dominicaines.

Dans une nouvelle tentative auprès de Mgr l'évêque, les Soeurs lui firent part du pieux désir de ces jeunes personnes. Cette fois, elles revinrent, le coeur plus à la joie, car Monseigneur avait dit: "Puisque vous devez dépendre des Pères Dominicains, je n'exigerai pas pour vous trois maisons, deux suffi-

ront. Quant à ces jeunes filles, ajouta-t-il, vous ne sauriez vous assurer de leur vocation, si vous ne les admettez à vivre de la même vie que vous, si vous ne les soumettez à une règle."

N'était-ce pas tout simplement autoriser l'ouverture du Postulat? Mais ce Postulat, combien de temps durerait-il? Quand et comment obtiendrait-on la permission de donner l'habit à celles que le désiraient tant? Puis, les deux maisons?... Comment surmonter tant d'obstacles? Ce n'était pas sans une vague inquiétude qu'on se posait ces questions.

Malgré ces appréhensions pour l'avenir, ce fut bien joyeusement qu'on fit, le 1er janvier 1892, l'ouverture du Postulat. Les Pères s'étaient fait un devoir et un bonheur d'assister à la petite cérémonie qui s'ouvrit par le chant du Veni Creator. Après la bénédiction du St-Sacrement, les jeunes filles s'agenouillèrent à la porte de la chapelle, et reçurent des mains de la Revde Mère M. Bertrand le simple voile blanc de postulantes.

Selon une pieuse coutume établie dans l'Ordre, on fit ce même soir, dans le jeune noviciat, le tirage des "sentences." Celle qui échut à la Revde Mère M. Bertrand fut adoptée comme devise de la nouvelle communauté: "Le bien se fait sans bruit."

Le 20 mai de la même année, la jeune communauté était vivement éprouvée par la mort d'une des

trois fondatrices. Sr M. Catherine Buren succombait à une maladie de poitrine à l'âge de 24 ans.

Le 12 août 1892, deux Soeurs de Kansas City, Sr Philomène et Sr Gertrude vinrent rejoindre celles qui les avaient devancées. Quelques jours après, le T. R. P. Sauval présidait à l'élection d'une Prieure, d'une Sous-Prieure et d'une Maîtresse des Novices. Il présenta ensuite à Monseigneur Harkins la Règle des Soeurs du Tiers-Ordre cloîtré et enseignant établies en France, et celle de la Congrégation anglaise de Stone. Monseigneur choisit cette dernière pour notre communauté qu'il reçut en même temps sous sa juridiction, et nomma le T. R. P. Sauval son vicaire (sans plus faire mention de deux maisons.)

Après huit mois d'attente et de nouveaux obstacles surmontés, le 30 août, fête de Ste-Rose de Lima: cinq des huit jeunes filles qui avaient reçu le voile de postulante, furent admises à la prise-d'habit. Sa Grandeur Monseigneur Harkins présida lui-même la cérémonie. L'année suivante, à la même date, quatre seulement prononcèrent leurs voeux perpétuels.

La communauté, qui augmentait, se trouvant trop à l'étroit dans le petit "couvent temporaire" il fallut chercher un logement plus confortable. Dans les derniers jours de décembre 92, la communauté fut transportée à une petite distance, dans une maison plus grande qui offrait d'assez belles salles, entre autres un noviciat situé au troisième où il y avait

tout plein de lumière et de soleil. Mais au dehors l'oeil ne pouvait découvrir ni un arbre, ni un gazon, ni une fleur; de plus, le terrain était bas et marécageux. Aussi, dans les temps de fortes pluies, l'eau montait de plusieurs pieds dans le soubassement où nous avions dans les commencements cuisine, réfectoire, etc. La maison elle-même semblait alors flotter sur un petit lac. L'eau qui l'entourait de tous côtés en rendit plus d'une fois l'accès très difficile sinon impossible.

Le 4 avril 1894, les RR. Pères Sauval et Cormerais allaient à l'évêché soumettre à Monseigneur Harkins non seulement les plans de l'église de la paroisse Ste-Anne et de leur couvent, mais aussi le plan d'un couvent pour les Soeurs Dominicaines. L'inquiétude les accompagnait. S'il y avait beaucoup à espérer de la grande bonté de Mgr l'évêque, il y avait aussi beaucoup à craindre du mauvais état des affaires et du peu de ressources des Soeurs pour faire honneur à leur dette. Monseigneur attendait nos Pères. Il les accueillit avec la plus grande bonté, examina les plans et donna son approbation avec pleine liberté d'agir le plus tôt possible. Il s'intéressa, non seulement à l'oeuvre en général, mais à la petite communauté d'une manière toute spéciale.

Le 10 avril, un terrain avoisinant la nouvelle église, très agréablement situé, était déjà acheté et les travaux commencés. Le R. P. Sauval venait ce jour-là nous dire tout joyeux: "Je viens de voir donner le premier coup de pioche."

Dans les derniers jours de février 1895, les Soeurs prirent possession de leur nouveau couvent. La bénédiction en fut faite solennellement, le 7 mars, par Monseigneur Harkins lui-même. Le même jour, il présidait dans notre chapelle à une autre cérémonie de prise-d'habit.

Depuis, Sa Grandeur à toujours montré beaucoup d'intérêt à la jeune communauté, et lui a donné dans l'occasion des preuves de sa bienveillance.

Le Couvent des Dominicaines de Fall River comptera bientôt trente ans d'existence. La communauté ne se compose encore que de quatre-vingt-cinq membres, dont cinq Soeurs converses.

Les Soeurs ont pour mission l'éducation des enfants, Elles ont dans ce but une Académie, qui se développe assez rapidement, et les écoles paroissiales fréquentées par plus de huit cents élèves.

En 1894, le T. R. P. Boulanger, alors Provincial de France, visitait la communauté. Il parut satisfait de l'esprit qui y régnait et l'encouragea fortement à prendre de l'extension, citant ces paroles de St-Dominique : Il ne faut pas entasser le bon grain, mais le semer.

Ce bon grain a déjà produit d'excellents fruits, pour le temps et l'éternité car un trop grand nombre d'utiles sujets ont été ravis par la mort. Mais le grain s'il meurt rapporte davantage; et celles qui sont par-

ties ont attiré par leur sainte mort de nouvelles recrues. De celles qui sont mortes au champ d'honneur, c'est-à-dire au service de la paroisse, nous avons fait mémoire au jour de la Fête avec une affectueuse reconnaissance.

Il nous reste à parler d'une autre communauté dont le travail depuis 1895 a servi dans une très large mesure à la prospérité de la paroisse Ste-Anne. C'est à cette date que les Frères des Ecoles Chrétiennes sont arrivés dans nos écoles.

On connait l'importance de cet institut, une des gloires de l'Eglise parmi les plus brillantes. On connait l'humilité, l'abnégation, l'esprit de sacrifice du Cher Frère, sa vie toute de mortification et de labeur. La vie sensuelle des temps modernes, la discipline énervée de nos moeurs, l'éducation sans énergie ni ressort, demandaient ces vertus héroiquement embrassées et pratiquées afin d'opposer une digue efficace au débordement du mal. Nulle part comme aux Etats-Unis il était besoin de ces exemples et de cette action salutaire; aussi nulle part peut-être comme aux Etats-Unis l'Institut a prospéré.

Toute l'Amérique a profité de ses oeuvres. Nous avons recueilli ici les Frères chassés du Mexique par la révolution sinistre de ce malheureux pays. Entre les nations, américaines, le Canada français se vante de posséder une des provinces les plus prospères, où les Frères venus de France se sont abondamment re-

crutés. Hommes de science et de règle, religieux exemplaires ils ont donné à la Province de Québec des éducateurs de grand renom et des maisons souverainement utiles au maintien de la foi et de la langue héritage des aïeux.

Le cher Père Sauval a donc rendu un service éminent à la paroisse en la dotant d'une école de Frères. Sous leur direction nos jeunes gens ont grandement profité des bienfaits d'une forte discipline jointe à la persévérante application au travail. Pus tard en 1900 le cours commercial fût établi, grâce à l'initiative du Frère Philippe; et rien n'était plus opportun, lorsque nos hommes d'affaires réclamaient de ces auxiliaires compétents comme les Chers Frères savent les former. Plusieurs doivent une avantageuse situation au dévouement de leurs maîtres, et jamais n'auraient pu y parvenir sans notre Collège Commercial.

Espérons que plus tard, dans notre nouvelle école beaucoup plus spacieuse, il nous sera possible d'ajouter au cours commercial le programme de l'enseignement secondaire qu'on appelle ici le High School. Ce serait d'un réel avantage pour ceux de nos jeunes qui voudrait ensuite entreprendre un cours d'études classiques.

Voici les noms des chers frères qui ont eu la direction du collège Ste-Anne: Les Révérends Frères Norbert, Denis, Philippe, Pierre, Louis, Angel, et

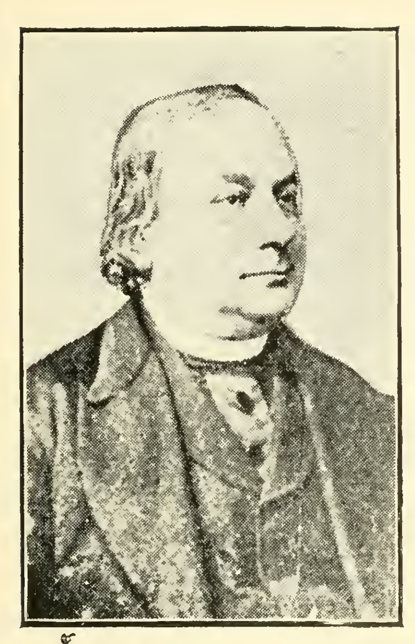
Joseph. Il nous fait plaisir de saluer le retour du R. F. Louis comme directeur.

VI.—NOS SOCIETES RELIGIEUSES:

L'église a reçu mission de sanctifier les âmes par les sacrements: c'est là son action principale. Elle lutte contre le péché au plus intime des âmes et de chacune en particulier.

Mais elle est aidée dans cette lutte par un autre ministère. Et ce ministère jaillit de l'exubérance de la vie intime du Christ dans les âmes, ce qui est le fruit du sacrement. Le ministère du prêtre est alors énergiquement aidé par le travail de tous et l'effort de chacun. Si ce travail n'a pas toute l'énergie de la force divine elle-même, qui opère en nous par la vertu du Christ attachée au signe sacré, elle n'en a pas moins une précieuse et riche influence. La vie intime et salutaire de la grâce se manifeste donc par la vie extérieure intense des associations et des Confréries pieuses.

Elles ont pour but de grouper les esprits dans la prière commune. "Quand vous serez deux ou trois réunis en mon Nom je serai au milieu de vous." Une nombreuse confrérie, quand elle a groupé toutes ces ferveurs particulières, les unifie d'abord, échauffe la tiédeur de quelque uns au contact de la piété des autres, compense les imperfections des commençants par la charité des parfaits, organise en vue des besoins les plus pressants la puissance des supplications.



Mr DE MONTAUBRICQ
1er Curé de Ste-Anne.



Mr le CHANOINE D'APT

Et d'apprendre ainsi au peuple chrétien la prière efficace est déjà un avantage fort appréciable. Elle groupe encore les âmes fidèles et leur donne l'instruction et la direction absolument nécessaire pour prendre l'essor vers une vie plus chrétienne et plus éclairée. Les différentes catégories d'une paroisse reçoivent ainsi l'aliment de la parole divine mieux approprié à la condition spéciale de chacun. Ainsi la prédication tombée pour tous de la chaire sacrée atteint d'une façon plus sûre les besoins des âmes.

Ainsi éclairé et soutenu, le chrétien reçoit une heureuse impulsion pour l'entrainer à la vie intérieure fervente et active. Il devient par là bien mieux armé pour la lutte afficace contre les désordres, ou simplement la lâcheté que l'on déplore aujourd'hui si tristement dans les paroisses réputées les plus chrétiennes.

D'ailleurs, on organise partout en ce siècle de lutte et de vie intense toutes sortes d'unions et de sociétés. La plupart d'entre elles ont été fondées hors de l'influence de l'église, sinon contre elle comme il arrive souvent. Beaucoup même se vantent d'être indépendantes du contrôle de ce que l'on appelle avec un certain mépris la Hiérarchie ecclésiastique. Pour combattre efficacement le travail sournois de ces organisations plutôt hostiles, l'église devait se plier à l'esprit des temps; ou, pour mieux dire, depuis des siècles elle avait compris la puissance de

toutes ces fraternités, dès qu'elles restaient sous la direction du pasteur des peuples. Et la première et la plus puissante de ces organisations a été le Tiers-Ordre: dénomination plus générale qu'on le croit et dont le rôle, autrefois surtout, a été immense dans la réforme des moeurs et le retour des âmes vers le véritable seprit chrétien.

L'ordre de la Pénitence de St.-Dominique n'était point au XIIIème siècle une spécialité des Prêcheurs, quelque chose qui leur fut propre, exclusif; il avait des racines dans le milieu qui l'entourait, son existence a des attaches communes avec ce milieu, des dépendances, des affinités qu'il faut connaître, si l'on veut se faire une idée exacte de son histoire primitive.

La société du XIIIème siècle, si profondément chrétienne, est marquée d'un signe très caractéristiqui, inconnu à peu près jusqu'à elle. Cette note toute spéciale est la piété laïque. A côté de la hiérarchie ecclésiastique, souvent contre elle, à tout le moins en dehors d'elle, se développe une ferveur évangélique, qui, gagnant de proche en proche, constitue rapidement, entre fidèles, des liens étroits de parenté spirituelle. On se communique les mêmes idées, les mêmes aspirations; on se rattache par quelques pratiques religieuses communes, et l'association se forme comme d'elle-même, animée de sentiments identiques, poursuivant un seul but.

Les causes de ce piétisme laïque, il faut l'avouer,

n'avaient rien d'honorable pour le clergé séculier. Si les fidèles se détachaient de l'Eglise officielle, c'est que, malheureusement, beaucoup de ses membres, et surtout des plus haut placés, avaient perdu le zèle de leur état.

S. François d'Assise arrive précisement à une époque où ce mouvement de piété était animé du zèle le plus ardent. Il est poussé lui aussi par cet esprit de pénitence qui, avivé par les désordres des clercs et le relâchement des moines, tend se à substituer aux uns et aux autres. La pénitence! C'est le premier cri du Pauvre d'Assise à ses compatriotes, ce qu'il veut pour lui, ce qu'il dit à tout venant. Vêtu d'une tunique grossière, une corde autour des reins, les pieds nus, François parcourt les rues d'Assise, les vallées de l'Ombrie; quoique laïque, il prêche. On se groupe autour de lui; on l'écoute; plusieurs en rient, d'autres sont émus, s'habillent comme lui, le suivent et prêchent avec lui. Mais, ni chez François, ni chez ses disciples rustiques, aucune animosité contre la hiérarchie ecclésiastique, aucune marque de mésestime. Loin de là, le Pauvre du Christ se soumet d'abord à son évêque; c'est à lui qu'il confie son projet de pénitence; c'est lui qui le revêt de ce sac misérable, symbole énergique de son dépouillement absolu. Et dans ses pieuses exhortations au peuple, François recommandait souvent le respect des prêtres. Il était en dehors de la hiérarchie sacerdotale, non contre elle. Comme il était plein de l'Esprit de Dieu, il avait pour l'Eglise, organe officiel et visible de cet Esprit. l'amour le plus

profond et la soumission la plus absolue. C'était, selon la liturgie, un homme catholique (vir catholicus).

Aussi la règle primitive qui régissait cette Fraternité complexe avait une souplesse capable de tout embrasser. Il suffit d'en parcourir les chapitres, très courts, du reste, pour s'en convaincre.

"Telle qu'elle était alors, dit le Père Mandonnet, elle était applicable à toutes les catégories de personnes, et l'accession à la Fraternité n'impliquait, en aucune manière, un groupement analogue à celui d'un couvent. Au contraire, les Frères demeurent plus ou moins dispersés par le monde, et la règle prévoit, comme le cas général, celui où les Frères sont en service, ou engagés pour travailler chez les étrangers. Elle ordonne en outre que chacun, après son admission dans la Fraternité, demeure dans l'exercice de son état et dans son office. La vie de Frère Aegidius, le troisième compagnon de François, nous met sous les yeux le tableau vivant de cette première forme de vie franciscaine; il est comme la traduction littérale de cette prescription de la règle. Ainsi, non seulement la règle primitive était applicable aux personnes vivant dans le monde, mais elle suppose encore que ceux qui l'embrasse restent communément dans leur condition sociale antérieure."

Pendant que S. François organisait en Italie sous l'impulsion du St-Siège ces fraternités de prières et de pénitence, S. Dominique fondait en Languedoc

l'Ordre des Frères Prêcheurs. Sa méthode est toute différente. Ce n'est pas une fraternité de l'Ordre de la Pénitence qu'il institue. Il greffe son Ordre sur celui plus ancien des chanoines réguliers. Cette fondation toute cléricale est une réaction contre le piétisme. Elle présentait aux âmes pieuses l'Evangile intégral: la hiérarchie sacerdotale, l'Esprit apostolique et la pauvreté. Les âmes droites éprises de la perfection évangélique et désireuse de la trouver dans l'union nécessaire avec l'église, pouvait donc, avec les Prêcheurs et sous leur direction, pratiquer elles-mêmes les lois évangéliques et les faire aimer autour d'elles. Tout en suivant le mouvement de réforme qui poussait les laïques à la pauvreté et à la pénitence, elles étaient sûres de marcher avec l'Eglise, puisque leurs guides faisaient partie de l'Eglise, du corps sacerdotal. C'était une grande sécurité.

Aussi, partout où s'établit un couvent de Prêcheurs, il eût autour de lui sa clientèle d'amis, de fidèles, de dirigés. On prenait les Frères comme directeurs de conscience; on suivait leurs offices religieux; on se pénétrait de leurs principes spirituels. De là, à les imiter dans le vêtement et la manière de vivre, il n'y avait qu'un pas. Et comme, à cette époque, le désir de l'association, de la confraternité, possédait toutes les classes de la société, on s'unissait de soi-même pour prier, faire pénitence, servir Dieu, comme on s'unissait en corporations de métiers. De sorte que les couvents de Prêcheurs eurent autour d'eux, même sans le vouloir, sans le rechercher, toute

une famille de frères et de soeurs, vivant comme eux. C'est la marche humaine, naturelle des choses, j'allais dire fatale. C'est aussi, à mon humble avis, l'origine du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Il s'est fondé de lui-même, par mode d'assimilation.

Est-ce à dire que le saint Patriarche et ses fils n'y ont contribué en aucune manière?

L'affirmer serait bien méconnaître tout à la fois leur sagesse et leur sens apostolique.

Aucun document ne dit que saint Dominique ait eu l'idée de former, à côté de sa famille religieuse du dedans, une autre famille, en dehors, dépendante de la première; qu'il en ait conçu le plan, organisé le fonctionnement. Le Tiers-Ordre n'est pas sorti de sa tête comme un projet longuement mûri avec toutes ses pratiques et toutes ses conséquences. La raison en est très simple, c'est que, en réalité, il n'y avait pas à le fonder. La Fraternité de Pénitence, ou, pour employer le terme juridique du temps, l'Ordre de la Pénitence existait, se développait, agissait dans l'Eglise, à l'époque où le saint Patriarche fondait, à Toulouse, le premier couvent de son Ordre En 1221, alors que les maisons dominicaines s'étaient considérablement multipliées, l'Ordre de la Pénitence avait une organisation complète.

Le Tiers-Ordre de S. Dominique est bien sorti de son esprit et de son coeur mais il tient sa règle de Maître Munio de Zamora septième Maître Gé-

néral de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Cette règle comprend 22 chapitres: Les quatre premiers traitent de l'entrée et de la persévérance dans la Pénitence dominicaine. Il exige d'abord des postulants un certificat de vie honnête, de réputation sans tache, de foi non suspecte. de plus, comme il s'agit de faire partie d'un Ordre consacré par son fondateur à la défense et à la propagation de la foi, les postulants doivent avoir au coeur ce zèle ardent qui animait le bienheureux patriarche saint Dominique. C'est la caractéristique de la Pénitence dominicaine. Là, comme dans le grand Ordre, le but est nettement précisé. Toutes les observances pénitentielles seront dirigées de ce côté apostolique. La Fraternité dominicaine n'est point simplement une manière plus facile de faire son salut, en se soumettant à certaines obligations d'oraisons et de mortifications; elle est tout d'abord un apostolat dans le monde, au foyer domestique.

Aussi doit-on, avant d'entrer dans la Fraternité, se libérer de tout ce qui pourrait être un obstacle à cette influence désirée. Il faut payer ses dettes et se réconcilier avec ses ennemis.

L'habit des Frères et des Soeurs était une tunique blanche et un manteau noir, avec capuce pour les Frères, le tout en étoffe modeste. On ne tolère qu'une ceinture en cuir. Pour être reçu, il fallait obtenir la majorité des voix des Frères déjà profès, et être accepté par le Directeur de la Fraternité. On

ne pouvait quitter le Tiers-Ordre si ce n'est pour entrer dans un Ordre ayant les voeux solennels. Car il faut bien comprendre qu'en devenant tertiaire de l'Ordre on devient religieux, on quitte le siècle, comme dit la règle. Ce n'est nullement une simple cérémonie pieuse, une inscription dévote sur un régistre de sacristie, mais bien une entrée réelle, juridique, dans l'Ordre des Prêcheurs. Un tertiaire n'est plus un séculier, c'est un religieux ayant sa règle à observer dans le monde.

Aujourd'hui comme alors, le but du Tiers-Ordre, celui de S. François et celui de S. Dominique est donc d'introduire la vie religieuse au sein du foyer domestique; fortifier, en les unissant, les âmes ferventes appelées à combattre au milieu du monde les combats du Seigneur; prémunir contre leur propre faiblesse et le danger de l'isolement, les âmes moins énergiques qui ont besoin de se sentir soutenues dans le chemin parfois pénible de la vie; attirer enfin sur les chrétiens de bonne volonté, une plus abondante effusion de l'esprit d'humilité et d'amour, en les initiant plus profondément aux joies mystérieuses et sévères du renoncement et de la pénitence; tels sont les résultats que St. Dominique et St. François s'étaient proposés en fondant le Tiers-Ordre, tel est le but vers lequel converge toute sa Règle.

Des deux Tiers-Ordres, celui de St. François est de beaucoup le plus nombreux en cette paroisse; c'est aussi le premier établi. La première cérémonie

PREMIERE EGLISE SAINTE ANNE, BATIE PAR MR DE MONTAUBRICQ.

de prise d'habit est du 23 février 1880, sous la présidence de Mr. Briscoe qui en fut le fondateur. Melle Scholastique L'hérault était parmi ces premiers tertiaires.

Ils se sont multipliés aujourd'hui au nombre de 750, répartis en deux fraternités: celle de l'Immaculée Conception, instituée pour les femmes et jeunes filles en 1904, et celle de St. Louis de France, pour les hommes et jeunes gens, instituée en 1908.

Le Tiers-Ordre de Saint Dominique est beaucoup plus récent. Il fut établi par le R. P. Paul Charland en 1905. Il est beaucoup moins nombreux aussi: 160 membres. Cela tient, pour une part, à sa règle notablement plus austère et qui ne fut point mitigée, comme l'a été celle du Tiers-Ordre de St. François par le Pape Léon XIII, en 1888.

Le tertiaire étant un véritable religieux dans le monde, il s'en suit qu'un Tiers-Ordre est dans une paroisse le foyer de la vraie et solide piété, de la communion fréquente, de la prière et de l'oraison, du plus entier dévouement aux oeuvres paroissiales. Tel est bien en effet le rôle de nos tertiaires dans la paroisse Ste. Anne. Parmi eux, tous lès pasteurs ont trouvé des vertus éprouvées et des modèles de vie chrétienne.

CONFRERIE DU ROSAIRE.

Après le Tiers-Ordre, la Confrérie du Très Saint Rosaire tient la première place dans une paroisse. Il

était naturel que les Dominicains, prenant charge de Ste. Anne, y établissent de suite une dévotion aussi salutaire aux âmes, et dont ils ont la garde depuis que Saint Dominique reçut des mains de la Très Sainte Vierge Marie, ce précieux gage de sa maternelle sollicitude.

Le 28 Avril 1888, avec l'autorisation du Révérendissime Père Général des Dominicains et la permission de sa Grandeur Monseigneur Harkins, le Révérend Père Estéva établit canoniquement la Confrérie du Rosaire. Depuis ce temps on peut affirmer que la totalité des paroissiens est inscrite aux régistres du Rosaire. Les occasions principales d'y faire entrer son nom sont les retraites annuelles et la première communion.

Les premiers dimanches de chaque mois étant consacrés à la dévotion du Saint Rosaire, les membres de cette confrérie choisissent de préférence ces jours pour s'approcher des sacrements: et dans l'après-midi, ils viennent nombreux assister à la procession solennelle après les Vêpres, et gagner les trois indulgences plénières de ce jour.

La prière du saint Rosaire ne suppose aucune disposition particulière ou préalable, mais elle s'adapte à toutes les dispositions, à tous les besoins, à tous les sentiments à toutes les peines. C'est un vaste cadre où se rangent toutes les espèces de prières: adoration, action de grâces, supplications, effusion d'amour, que l'âme peut désirer offrir à Dieu; elle

convient pour accompagner n'importe quel office divin, pour s'acquitter de ses dévotions à la sainte Messe, à une messe de mort, aux processions, aux enterrements. Nous habituant à méditer sur la vie de Notre-Seigneur, elle nous fait pratiquer le plus salutaire de tous les exercices de piété; elle répond parfaitement à la portée d'esprit de chacun, quel que soit son âge, son sexe, sa position, son degré de culture intellectuelle; elle est aussi intelligible pour l'esprit borné du plus humble des enfants du peuple, qu'elle est riche en sujet de salutaires et profondes méditations pour l'esprit cultivé.

Le Rosaire, il est vrai de l'affirmer, est par excellence la prière du peuple, c'est-à-dire de cette classe la plus nombreuse de notre société, qui est astreinte au travail des mains pour gagner son pain chaque jour; mais précisément ce peuple est ce que l'Eglise catholique a tout particulièrement à coeur. Et elle comprend aussi ses besoins, elle sait ce qu'il lui faut; elle sait combien il lui faut de courage, de force, de joie, de confiance, mais aussi de patience, de résignation, d'humilité, d'obéissance, et par suite combien de consolation, d'encouragement, de rafraîchissement, pour pouvoir continuer sans se plaindre son pénible voyage sur cette terre, et maintenir toujours les yeux fixes sur sa céleste patrie. C'est pour cela justement qu'elle fait de notre peuple, de ces humbles, de ces pauvres, de ces délaissés, l'objet de sa maternelle sollicitude, conformément aux paroles de l'Apôtre qui dit: "Ce ne sont pas les sages selon la chair,

ni les puissants, ni les nobles mais ce qui est insensé aux yeux du monde, que Dieu a choisi, pour confondre les sages." (Cor. I, 26.) Véritable Epouse du Christ, l'Eglise catholique répète sans cesse le cri d'amour de son divin Epoux: "Venez à moi vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez la paix de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau est léger." (Matth. XI, 28.) Mais elle ne se borne pas à répéter cette aimable invitation, elle soulage aussi réellement ceux qui sont chargés, elle les aide à porter le joug du Seigneur, elle verse le repos dans leurs coeurs, et elle fait tout cela, surtout en engageant ses enfants à se représenter vivement tous les jours de la vie de Jésus, et a rejeter pendant ce pieux exercice tous leurs soucis sur celui qui prend soin d'eux. (I Petr. v, 7.)

C'est ainsi que des milliers de fidèles, en se plongeant par la récitation du Rosaire, dans la vie de Notre-Seigneur, et en rejetant sur lui tous leurs soucis, ont trouvé dans cette pieuse élévation la consolation, le soulagement, le réconfort; et que des milliers d'autres les y trouvent encore tous les jours. Qui donc voudrait se refuser à un exercice sur lequel repose une telle bénédiction, et où celui qui prie, même le plus éclairé trouve dans la vie de son divin Maître un objet toujours nouveau et vraiment inépuisable de méditation et d'adoration. Personne ne s'y refuse dans notre fervente paroisse; et si le tra-

vail empêche de venir réciter le chapelet, le soir à l'église, très nombreuses sont les familles où il se dit en famille. Mieux encore, bien des âmes font leurs délices de tresser à la Divine Mère de la Grâce la Couronne entière des quinze mystères, au cours de la journée. Telle était la pieuse paroissienne dont nous citons ici une exquise méditation, écrite peu de jours avant sa mort. Sans nul doute, la Sainte Vierge aura accueilli, avec une spéciale tendresse, celle qui l'avait tant de fois saluée dans sa brève existence.

* * *

La leçon que je vais vous dire ici, m'a été apprise par une vieille femme, une chère vieille amie qui, après un long et douloureux pèlerinage sur la terre, n'attend et n'espère plus que le ciel. Tout le jour durant, elle égrène son chapelet, et je n'ai jamais vu si suave manière de prier et de méditer.

Un jour, je lui demandai de m'enseigner les méditations qu'elle faisait. "Oh, madame, je médite à ma manière, et peut-être la Sainte Vierge est-elle peu flattée de me voir comparer ma pauvre vie à la sienne, si grande, si sainte, si glorieuse. Mais, le Rosaire, n'est-ce pas toute l'histoire de la vie? La vie, avec ses joies, et elle en a de douces, avec ses douleurs avec ses rayons de gloire, et surtout, avec ses espoirs de gloire immortelle.

Oui, il est bien des joies intimes, il est de doux

moments dans cette vie que, plus souvent, nous sommes portés à voir mauvaise et sombre. La paix d'une bonne conscience, le sentiment d'avoir fait son devoir, la certitude d'avoir été bon, secourable, et par là, d'avoir fait plaisir au Bon Dieu, d'avoir été doux au prochain, autant de joies, autant d'instants où l'on a senti que la vie est bonne, et vaut la peine d'être vécue. Ici-bas, tout commence par la joie: Dieu bénit toutes les aurores, et sourit à tous les berceaux.

En voyant Marie, penchée sur le berceau de son fils, cela ne nous rappelle-t-il pas nos joies à nous, fiertés, tendresses, joies de jeunes mamans? Près de ces chers berceaux, n'avons-nous pas été heureuses, heureuses comme nous ne saurions dire? mais la douleur est précoce; à mesure que le bébé grandit, qu'il devient homme ou femme, grandissent aussi nos inquiétudes, nos anxiétés, nos angoisses, et ensuite, viennent les chagrins et les douleurs. Les mystères de cette première partie du rosaire ne sont pas seulement des mystères de joie; la circoncision, la perte de Jésus au Temple, voilà autant de glaives dans le coeur de sa mère. Ils précèdent les grandes douleurs, ces douleurs si atroces que nous nous demandons comment Marie n'est pas morte aux premiers pas de ce calvaire qu'elle a gravi tout entier.

C'est le martyre de l'Homme-Dieu et pas à pas, Marie l'a suivi sur la route douloureuse; elle a enduré toutes ses souffrances, tout son martyre, et quand "tout fut consommé", que le corps de son Jésus,

ce corps mutilé, sanglant fut déposé entre ses bras, oh! elle a eu raison de s'écrier; "Voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur!" Parfois, ne le redisons-nous pas après elle, ce cri d'angoisse, presque de désespérance, quand la douleur nous étreint et nous broie le coeur? Quelle mère n'a pas souffert pour ses enfants? Quelle femme n'a pas senti, à certaines heures, son âme triste, triste jusqu'à la mort?.... Avez-vous connu ce que c'est que de pleurer la mort d'un de ces êtres pour qui l'on eut voulu donner sa vie? avez-vous passé des heures auprès d'un berceau où agonisait tout votre amour?...Avez-vous su ce que c'était, que d'avoir à gémir sur les égarements, l'ingratitude de ces mêmes adorés?... c'est là le Calvaire de bien des pauvres femmes! La souffrance semble être ici-bas notre raison d'être, et l'homme n'a bien l'intuition du bonheur, que par la douleur. Cependant, aux cieux les plus sombres, il reste un petit coin lumineux, et nous avons, pour nous encourager, pour nous sourire, pour nous tendre la main, Marie qui, avant nous, a pleuré et souffert. Rappelons-nous que chaque matin à son réveil, elle retrouvait à son chevet, le premier crucifix. Oui, elle a souffert plus que nous; et plus que tous aussi, a souffert notre Dieu. Le Rosaire douloureux est là pour éclairer notre route ardue, et nous apprendre, quand Dieu nous brise et nous crucifie, à vouloir à aimer, à adorer.

Nous en venons aux mystères glorieux. Mais, est-il quelque gloire dans notre pauvre vie? Je n'ap-

pelle pas gloire les vains honneurs, les louanges, les grandeurs, les talents de ce monde. Non, nous sommes chrétiens, et notre seule gloire nous vient de nos vertus et de nos mérites. Si nous savons être bons, être utiles, faire notre vie grande, belle et sainte, c'est là notre titre de gloire. Une mère peut se glorifier d'avoir fait de ses enfants de vrais chrétiens, des hommes d'honneur et de principes. Ils seront notre couronne à nous; et aujourd'hui que notre pays nous demande nos fils, nous devons nous montrer aussi braves que nos braves.

Madame, j'ai trois fils à l'armée: le jour où ils sont venus me dire adieu, j'ai cru que mon vieux coeur allait se briser...cependant, quand je songe à eux, mes pauvres grands gars, c'est avec amour, orgueil et fierté.

Je n'ai plus que peu de temps à passer sur la terre, je cèderai bientôt place aux plus jeunes. Mon pèlerinage va se terminer, mais j'espère, oh j'espère m'en aller vers la gloire, vers le bonheur. Madame, quand je dis mon rosaire, je songe à toutes ces choses, et il me semble que le bon Dieu et la bonne Vierge doivent m'entendre et me comprendre."

La sublime manière de prier et de méditer, n'est-ce pas? et comme la Vierge doit sourire délicieusement à cette méditation naïve et sublime.

Noëllette.

Ce 21 mars 1918.



Mr LE CURE BRISCCE

CONGREGATION DES DAMES DE STE. ANNE

Les mères de famille dans une paroisse ont à remplir un ministère trop important pour n'être pas l'objet d'une sollicitude toute spéciale de la part du pasteur des âmes. Elles doivent trop souvent, à raison de l'époque et du millieu, suppléer dans l'éducation des enfants un mari trop peu soucieux de sa famille. Nul n'ignore, par ailleurs, quel besoin il y a de mettre dans le coeur de la génération qui pousse une dose exceptionnelle de piété, et d'une piété éclairée. C'est au foyer chrtien que l'enfant, et plus tard l'homme fait, doivent trouver un inépuisable trésor de foi, de confiance en Dieu, d'esprit surnaturel. Le coeur d'une mère et d'une épouse, fidèle imitatrice des vertus de Sainte Anne, est la réserve de ce trésor.

Quand Notre Seigneur voulut confier notre paroisse à sa sainte aiëule, il nous est permis de penser qu'il voulait aussi faire de cette paroisse une école de dignes et consciencieuses chrétiennes, honneur et modèle de leur foyer. Beaucoup n'ont fait que passer parmi nous et sont allées en des millieux très divers, et parfois assez dépourvus de secours religieux; la divine Providence leur avait préparé la faveur d'une excellente formation au sein de la fervente Société des Dames de Sainte Anne, de notre paroisse de Fall River.

Cette société a été fondée le deuxième dimanche d'octobre de l'année 1879 par M. Thomas Briscoe,

alors curé de la paroisse. Il en est resté directeur jusqu'au mois de novembre 1887.

Les officières fondatrices furent Mesdames Azilda Renaud, présidente; Clothilde Baignoche, trésorière: Adélaïde Turgeon secrétaire, qui sous la direction du curé de la paroisse, ou de son substitut, avaient charge des intérêts de la société.

La Congrégation de Ste. Anne est une réunion de dames chrétiennes qui veulent s'appliquer et entr'aider mutuellement à la pratique des vertus et des devoirs de leur état, sous la protection de Ste. Anne dont elles font profession d'être les imitatrices.

Elles trouvent dans leurs réunions les moyens de s'instruire de leurs devoirs, de mieux pratiquer la piété, de se rendre plus aptes à remplir leurs obligations de chrétiennes, de mères de famille, d'épouses dévouées. Dans l'église catholique, les oeuvres de charité sont regardées comme les fruits naturels de toute association pieuse. Les Dames de Ste. Anne s'efforcent donc de subvenir au besoins de celles des associées que l'on sait frappées de maladie ou d'une affliction quelconque. Aux secours d'ordre spirituel s'ajoutent s'il en est besoin les secours matériels.

Fières d'être placées sous le patronage de Ste. Anne, elles célèbrent avec solennité la Fête de la grande thaumaturge. Elles se font un devoir ce jour-là d'assister à la messe et de prendre part à la communion générale. Du reste la communion fré-

quente est en honneur dans la société. Aux trois processions solennelles de la paroisse: celle du Très Saint Sacrement, celle du Rosaire et celle de Ste. Anne, c'est un spectacle édifiant de voir défiler nos Dames de Ste. Anne au nombre parfois de plus d'un millier; Elles portent costume et voile noirs, l'insigne attaché à un ruban violet; et leur tenue empreinte de recueillement et de sincère piété impressionnent réellement et donnent l'idée que nos mères de famille sont dans la paroisse une élite de femmes chrétiennes dont elle est fière à bon droit.

Elles ne se recrutent pas sans un choix judicieux et la plupart d'entre elles ont été préparées à leur nouvelle condition dans la Congrégation des Enfants de Marie. Une conduite irréprochable est exigée des aspirants et sous l'influence salutaire de la société se sont formées d'humbles et admirables chrétiennes.

Sainte Anne a inspiré a ses filles le zèle de sa maison: le temple magnifique élevé à sa gloire par une dévouée paroisse de travailleurs. Il a fallu une somme énorme de sacrifices pour mener à bonne fin autant d'entreprises de nature diverse mais convergeant toutes vers la paroisse et ses oeuvres de charité et d'éducation. Au livre d'or de ces sacrifices les Dames de Ste. Anne ont inscrit quantité de belles actions.

Le premier fait dont fassent mention les annales de la société, est un don de $159.74, résultat d'une

soirée dramatique, donnée le 7 janvier 1886, pour contribuer aux frais encourus par l'achat d'un orgue. Vers novembre 1887, les RR.PP. Dominicains ayant été appelés à la desserte de cette paroisse, le R. P. Esteva, curé, donnait la direction de la société au R. P. Cormerais, et on profitait bientôt de cette occasion pour présenter au R. P. Curé la somme de $50 aux fins d'aider a l'acquisition d'une voiture et d'un cheval. Deux ou trois ans plus tard, le directeur spirituel était appelé ailleurs, emportant les regrets de tous. Le R. P. Esteva lui succéda, pour être remplacé à son tour par le R. P. Sauval, en 1891. Entre temps la congrégation fit encore don d'une magnifique chasuble aux armes dominicaines, et dont le prix d'achat fut de $126.00. Le banquet au mois de juillet 1891, valut à la caisse paroissiale la somme de $225.00, à laquelle se joignirent encore, le 13 février suivant $150.00 destinés à l'achat d'un chemin de croix. Quatre cents dollars réalisés à un banquet donné le 9 avril 1893, étaient appliqués à l'érection de la nouvelle église. Ici, nous trouvons que le 13 janvier 1895, le R. P. Directeur, autant en son nom qu'au nom des Dames de Ste. Anne remerciait chaleureusement, pour son long état de service et de dévouement Madame Hermine St. Amant, qui prenait un repos bien mérité, après avoir passé neuf années à tête de la société comme présidente.

Les banquets des années 1895-96-97 apportèrent à l'oeuvre paroissiale $200.00, $600.00 et $623.00.

Le 13 février 1898, la congrégation fêta dignement la fête patronale du R. P. Sauval, sous l'impulsion de sentiments de respect et reconnaissance pour le zèle infatigable dont il fit preuve envers la société et la paroisse. Quatre relïquaires accompagnaient l'adresse ainsi qu'un joli bouquet de fleurs naturelles. Et l'année suivante, à la même date, on lui offrait un breviaire en quatre volumes. Enfin, deux ans plus tard, en réponse au désir du dévoué directeur, la châsse requise pour la relique insigne de Ste. Anne lui fut présentée. Il ne devait pas, hélas, voir le retour, d'une nouvelle fête car il expira deux semaines avant l'arrivée de cette relique, apportée d'Apt.

A l'époque de la bénédiction de la pierre angulaire de l'église, la société fit don de $500.00 à l'oeuvre paroissiale, ainsi que d'une écharpe en 1903.

Les banquets donnés en 1903-04-06-07 et la fête champêtre de juillet 1908, ont réalisé respectivement les jolies sommes de $686.65, $600.00, $545.00, $393.00, et $675.00, auxquelles s'ajoute un don de $400.00 en 1905, puis $400. au bazar de 1916 et $355.50 à celui de 1917.

En un mot, les Dames de Ste. Anne ont contribué à l'oeuvre paroissiale par leurs soirées ou banquets, joints à l'économie qu'une sage administration sut pratiquer sur les faibles contributions mensuelles, une somme d'audela de $7,089.34, plus quatre reliquaires, un breviaire, une chasse et une écharpe,

ainsi qu'un don de $200.00 a l'hôpital, lors de sa fondation, pour l'entretien d'un lit. Enfin, environ 175 membres sont décédées, jouissant de la communion et des prières de chacune des survivantes, d'un service sur le corps, entrainant une dépense d'environ $4,375.00, d'un service annuel et d'une messe basse chaque mois.

Voilà une oeuvre utile et admirable, à la fois sous le rapport spirituel et temporel, et l'honneur en revient à toutes les Dames de Ste-Anne, mais surtout aux dames officières dont le dévouement reconnu a su mener à bonne fin des entreprises d'ailleurs toujours fort agréables à Dieu.

Furent Officières: Présidentes—Mesdames Azilda Renaud, Lucie Burnett, Philomène Corneau, Philomène Côté, Hermine St. Amant (1886-95) Alphonsine Côté (1895-1904) Philomène Doucet (1904-19) Madame Romuald Lévesque nommée en 1919.

Vices-Présidentes—Mesdames Eliza Leboeuf, Célina Asselin, Nathalie Viau, Célina Legendre, Anna Gervais, Alphonsine Côté, Virginie Moreau (1894-1904) Exilda Lachance, Diana Bellefeuille, Joseph Coulombe, Athanase Dussault, Jean Baptiste Bond (1910-1919).

Secrétaires—Mesdames Adélaide Turgeon (1879-1889) Anna Gervais, Alphonsine Côté, Adeline Nadeau, Sylvia Lamontagen, Rosanna Gingras, Amanda Remy (1902-15) Dame Victor Dionne de (1915 jusqu'à maintenant).

Trésorières— Mesdames Clothilde Baignoche (1879-88) Philomène Caron Philomène Côté, Anna Gervais, Hermine Thibault (1892-1901) Philomène Doucet, Bortholomée Bergeron.

Maîtresses de Cérémonies— Mesdames Omer Goulet, Ls. Deserres, Jean B. Leblanc, Pierre Fortier.

Conseillères— Mesdames Délina Taillon, Alex. Authot, Isidore Thibault, Ls. St. Jacques, Ludger Michaud, Romuald Lévesque, Joseph Paquet, Edouard Antaya, Pierre Servant, Elzéar Hémond, Victor Dionne, Gilbert Ledoux, André Gariépy, Robert Hazel, F. X. Blanchette, Athanase Dussault, Elie Dolbec et autres.

SOCIETE DES ENFANTS DE MARIE:—

Cette société a été fondée en mai 1876 par le Révérend Père de Montaubricq qui en fut le premier directeur. Les autres directeurs, depuis cette époque ont été successivement les Révérends Pères Thomas Briscoe, Esteva, Sauval, Côté, Grolleau, et autres Dominicains,

Les diverses présidentes de la société ont été: Mlles Scholastique L'Hérault, Maria Poitras, Joséphine Gagnon, Catherine Lavoie, Cécile Picard, Malviva Picard et Vitaline Bousquet.

Les noces d'argent de la société ont été fêtées en mai 1905. Sa Grandeur Monseigneur Stang, alors

évêque de Fall River, assista à ces belles fêtes ainsi que plusieurs prêtres de nationalités étrangères, qui signalèrent leur passage en gratifiant la société de nombreux et riches cadeaux. Pour sa part, Mgr Stang présenta une bourse de $50.00. Chaque soir, des attractions magnifiques et variées attirèrent une foule immense et le total atteignit la jolie somme de 1100 dollars.

Actuellement la société compte près de 600 membres et depuis sa fondation elle a perdu 50 environ.

Le conseil, ainsi que la société, a sa réunion mensuelle.

Le conseil est composé de 24 membres.

La société jouit des avantages suivants: Au décès d'une Enfant de Marie, une communion est faite pour elle par chacune des membres. Un an après la réception dans la société, tout membre qui meurt a droit à un service solennel; de même aussi, toute Enfant de Marie possède le privilège d'avoir un mariage solennel. Mais à noter que pour avoir droit à ces deux derniers privilèges, il faut être en règle avec la société au sujet de ses contributions. Trois mois de retard enlèvent tout privilège. Les contributions mensuelles sont de 10 cents, et à la mort de chaque membre, il faut payer une nouvelle contribution de 5 cents.

Enfin, la Société des Enfants de Marie possède, dans le soubassement du nouveau couvent des Pères



R. P. ESTEVA, Curé. R. P. BOURGEOIS, Provincial. R. P. HENRIOT. R. P. SAUVAL
R. P. GILLANT. R. P. CORMERAIS. R. P. LEFEBVRE. FRERE HYACINTHE.

Dominicains, dans la grande salle appelée "Salle du Chapitre", une superbe et riche bibliothèque de plus de 2500 volumes très intéressants, achetés à Paris et dus à la plume des meilleurs écrivains français. Romans, Hommes illustres, Vies des Saints, Histoire, Littérature, Poesie, Mystique; chacun de ces différents rayons est très garni et tout le monde: jeunes gens, hommes, dames et demoiselles, peut y trouver un volume de son choix. La bibliothèque est ouverte trois jours par semaine: le mardi et le jeudi soir, de 7h. 30 à 8h. 30 et le dimanche de 4 à 5 heures. L'abonnement est seulement de 5 cents par mois. Les centaines de lecteurs et lectrices qui y ont leur abonnement et qui viennent, de toutes les parties de la ville, chaque semaine ou tous les mois, changer leurs livres, montrent le bien immense que fait à Fall River cette bibliothèque.

BENEDICTION MATERNELLE.

J'allais quitter la chapelle du Rosaire, après y être venue prier un instant avant de reprendre ma besogne, quand, tout-à-coup l'orgue se mit à chanter. Les notes de la "Marche Nuptiale de Mendelsohn" s'égrenèrent, lentes et douces, et bientôt, une petite mariée toute blanche, recueillie sous ses longs voiles, s'avança à pas tremblants vers l'autel de Marie, s'y agenouilla, comme tant de fois déjà, et d'une voix émue, redit son acte de consécration, aujourd'hui son adieu à sa chère société.

Pendant qu'elle murmure sa prière tout son passé

de congréganiste se retrace à sa mémoire. Comme elle a été heureuse, la petite enfant, au jour où l'on mit à son cou le ruban et la médaille, chères livrées des Enfants de Marie! Oh, les joies pures et intimes du plus beau jour de sa vie de jeune fille... et, depuis, les bonheurs se sont multipliés, Marie a été prodigue de bénédictions, de faveurs, de tendresses. De toutes les joies de sa petite enfant, elle a été toujours, la première confidente... c'est à Elle que fut murmuré le premier "merci". Puis, quand sont venues les grandes tristesses, quand l'orage a grondé, c'est encore à sa Mère, que l'enfant est venue dire ses ennuis, ses épreuves, demander courage et consolation; et toujours, en se relevant, elle a senti que Marie resterait là pour l'aider, la soutenir, et la consoler.

A mesure que continue sa prière, la jeune fille songe encore. Elle songe aux promesses faites à Marie en retour de sa protection et de sa tendresse. Elle devait être, la petite Congréganiste, un modèle de vie chrétienne, modèle de piété, de modestie, de toutes les vertus; elle devait tant aimer Marie, lui être si fidèle!... A-t-elle bien rempli tous ses engagements? Malgré tant d'efforts et de luttes, il y eut encore des défaillances et des infidélités, et aujourd'hui, elle demande de nouveau pardon à Marie, elle la supplie de lui rester indulgente et bonne. Devant l'avenir incertain qui s'ouvre devant elle, devant tant de nouveaux devoirs, elle s'arrête, effrayée et tremblante... L'avenir? que lui réserve-t-il? Hier encore, elle était

la fillette libre, joyeuse, insouciante de l'avenir; et tout à l'heure, elle sera une femme, une épouse, ce sera la vie, avec tout ce qu'elle a de devoirs et d'obligations; vie de dévouement, d'abnégation, de sacrifices. Saura-t-elle être à la hauteur de sa tâche? rester l'épouse vraiment fidèle? Saura-t-elle être pour cet homme dont elle va devenir la compagne de toute la vie, une amie douce et dévouée, l'amie de toutes les heures, et de tous les instants?..., et, plus tard, quand viendront d'autres devoirs plus lourds, peut-être, ne faiblira-t-elle pas?

Suppliante, elle lève les yeux vers Marie, et l'on devine ardente, la prière qu'elle lui adresse: "Oh! gardez-moi, soutenez-moi! Je veux rester votre enfant, toujours, toujours"—et pendant qu'on lui enlève sa livrée, elle reste là encore, regardant Marie qui, à cet instant, semble se pencher, douce et maternelle, vers cette enfant qu'elle aime, et d'un grand geste doux comme une caresse, l'attirer vers elle, et la bénir. Oh! désormais, elle sera forte, la petite Enfant de Marie. Dans cette tendresse, sa Mère lui a murmuré qu'elle sera là, près d'elle, avec elle toujours pour la soutenir et l'aimer.

Elle se relève... Un dernier regard vers ce petit coin où, comme par le passé, elle reviendra prier, un sourire de reconnaissance et d'amour à la Vierge, et d'un pas assuré maintenant, elle s'avance vers l'autel où elle va prononcer les serments qui la lieront à jamais. Elle est calme, sereine, forte; forte de cette divine caresse, de cette bénédiction maternelle.

CEREMONIE NUPTIALE

Marie a béni sa petite enfant, le cortège à quitté l'autel du Rosaire. Voici maintenant l'heure où les serments indissolubles vont unir à jamais le jeune homme et la jeune fille. Pendant que l'orgue chante encore, ou très doucement, ou avec des accords triomphals et retentissants la marche de Mendelssohn, ils sont venus tous deux s'agenouiller au pied des autels Le prêtre s'avance vers eux, et, commence la cérémonie nuptiale, "Monsieur... prenez-vous Mademoiselle...pour épouse...etc'.. et vice versa'.. un "oui" clair, distinct, tremblé parfois répond, et ce seul mot a suffi pour faire du jeune homme et de la jeune fille, l'époux et l'épouse. Les mains se lient, les têtes se courbent sous les bénédictions que donne le prêtre, l'anneau d'or est passé au doigt de l'épousée.. et, c'est tout, le mariage est accompli,—ces deux êtres sont unis pour toute la vie. Ils iront désormais dans la même route partageant les joies et les douleurs, les bénédictions et les épreuves, la bonne et la mauvaise fortune, ne faisant plus qu'un coeur et qu'une âme. Ils reviennent à leur prie-Dieu, et vous les voyez tous deux, le front caché dans leurs mains, prier avec ferveur pendant que se célèbre pour eux le saint Sacrifice. La première action de leur vie d'époux est une prière, c'est l'audition de la messe. C'est pour eux que l'auguste sacrifice est offert; pour eux que le Bon Dieu descendra sur l'autel, et, ensemble ils prieront, ils adoreront, ils s'inclineront sous

la bénédiction que, au nom de Dieu et de l'Eglise le prêtre va leur donner.

Le sens de cette prière bénissante est touchant et sublime:

"Seigneur, laissez-vous fléchir par nos prières, car ces deux personnes dont le Ciel vient de ratifier l'union, ne pourront jamais, sans votre grâce, mener à bonne fin la tâche qu'elles viennent d'assumer. Faites que leur joug soit un joug d'amour et de paix, et qu'elles puissent répondre aux desseins que vous avez eus en les attachant l'un à l'autre. Faites qu'ils voient tous deux les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération"...etc.

Et maintenant, c'est appuyés l'un et l'autre qu'ils reprennent leur route. Ils sont unis; ensemble ils ont prié, et le sourire aux lèvres, de la joie plein le coeur et plein les yeux, toujours recueillis cependant, ils s'en vont vers leurs parents, vers leurs amis, vers la vie qui leur apparait bonne et douce et qui le sera en effet, si tous deux se souviennent des serments d'amour et de fidèlité échangés aujourd'hui... et plus tard, amis, le souvenir de ce premier jour de votre union sera le rayon qui illuminera votre route sombre. Vous vous rappelerez votre première prière d'union; vous vous rappellerez la bénédiction que vous a donnée l'Eglise au nom de Dieu et tout cela sera pour vous la confiance et l'espoir, le sourire et la joie, le coruage et la résignation.

La confrèrie du Saint Nom de Dieu, fondée dans cette paroisse le 17 septembre 1888, a été érigée canoniquement le 15 janvier 1892, par un décret de monseigneur Harkins, évéque de Providence.

Le but général de cette société est de réunir, sous la direction immédiate de l'autorité religieuse, les hommes mariés qui désirent mener une vie vraiment chrétienne, de sauvegarder leurs intérêts spirituels et mieux assurer leur salut, par des règlements spéciaux et des instructions adaptés à leur état. Le but spécial de la confrèrie est de former une ligue sainte contre les blasphèmateurs et d'honorer d'une manière toute particulière le saint nom de Dieu.

De 55 à 60 ans, l'aspirant doit payer un droit d'entrée de cinq dollars. Nul n'est admis après 60 ans, accomplis. La réunion générale a lieu le troisième dimanche du mois, aussitôt après les vêpres. Ce jour-là, les membres assistent en corps aux vêpres et suivent la procession du Saint Sacrement. Les membres doivent faire une communion générale quatre fois l'année. Ils se prêtent assistance fraternelle et s'interdisent le blasphème et font tout leur possible pour l'empêcher autour d'eux.

La société du Saint Nom de Dieu offre à ses membres, pendant leur vie et après leur mort, les avantages de la prière en commun, du bon exemple mutuel, des instructions, de la force pour le bien que procure toute association religieuse et même des secours matériels dans les cas d'extrême pauvreté. La société as-

siste en corps à la sépulture de chaque membre et fait chanter un service de cinquante dollars, un service anniversaire et célébrer dix messes basses, si le défunt était membre depuis deux ans. Enfin, au mois de novembre, un service solennel est chanté pour tous les membres défunts.

Les contributions ne sont que d'un dollar pour l'entrée et 25 centins par mois et, même souvent, elles sont remises pour des raisons particulières.

Au mois de Janvier 1917 on adopte un nouveau règlement: les nouveaux membres qui seront reçus dans la Ligue n'auront à payer que 10 cts par mois de cotisation et n'auront droit qu'à un service solennel à leur mort; les anciens membres restent libres de garder le 1er règlement avec ses privilèges et ses obligations.

Depuis quelques mois les membres de la Ligue du S. Nom de Dieu chantent en choeur à leur messe de communion le 3ième dimanche du mois.

Directeur Spirituel: Rev. Père Antonin Lauzon; les officiers actuels: J. P. Beaulieu, Président; Vice-Président, Henri Tremblay; Secrétaire, François Paillé; Conseillers: Henri Dubois, J. B. Lévesque, Edmond Mathieu, Louis Paquin, Joseph Surprenant, Roch Lebeau, John Doyle, Patrice Perron, Alfred Courville, Horace Lajoie, Zéphirin Lapierre, Thomas Lévesque.

* * *

L'Association Saint-Dominique est, autant que cet idéal peut être atteint, une "famille religieuse," composée des meilleurs jeunes gens de cette paroisse, et dirigée par le curé ou un prêtre désigné par lui.

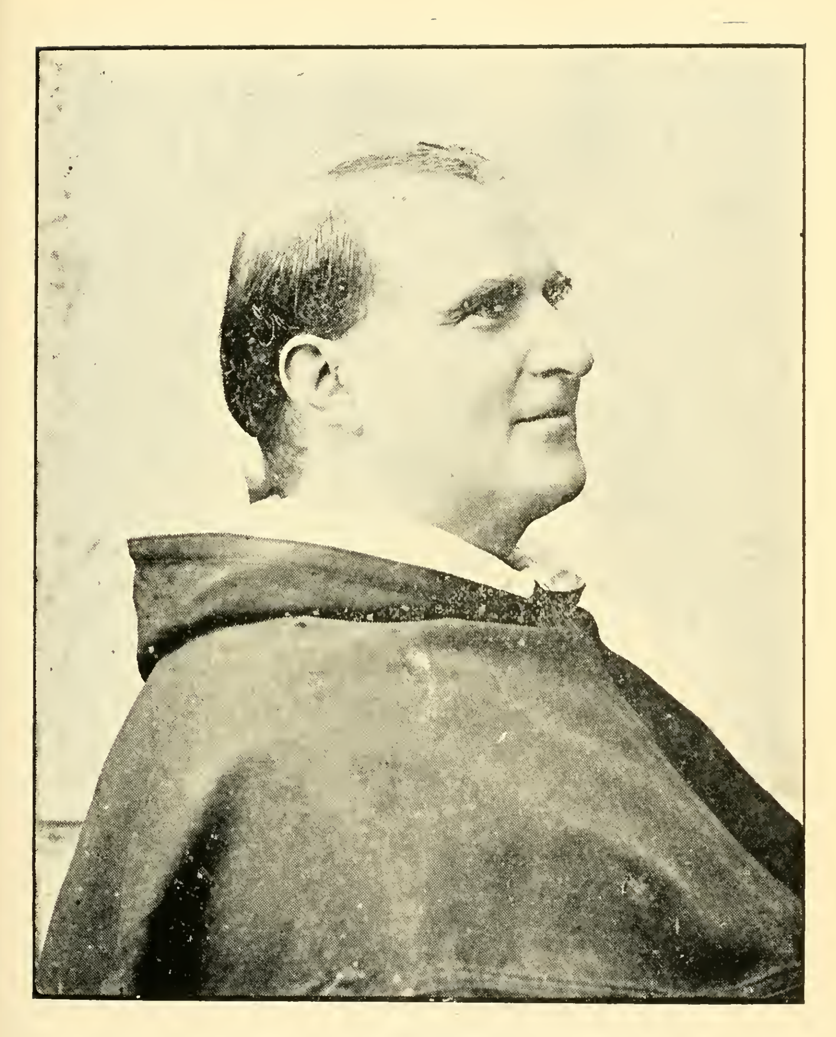
Elle est appelée: Association Saint-Dominique, parce que, fondée le 1er décembre 1901, par les enfants de ce grand patriarche, elle le considère à bon droit comme son illustre patron.

Le but principale de cette société est de maintenir ses membres dans la pratique d'une vie vraiment chrétienne et d'en faire des apôtres auprès des autres jeunes gens; son but secondaire est de les arracher aux nombreux dangers de la rue, en leur offrant, dans des salles spacieuses, des amusements honnêtes et de bonnes compagnies.

L'Association Saint-Dominique se compose de jeunes gens de la paroisse Ste-Anne.

Pour être admis membre de la société, un jeune homme doit: 1. Etre catholique romain et n'appartenir à aucune société condamnée par l'église; 2. Jouir actuellement d'une bonne réputation d'honnêteté et de travail; 3. Pratiquer ses devoirs religieux d'une manière édifiante; 4. Etre âgé de 14 ans.

Les membres honoraires sont choisis parmi les anciens membres actifs qui, pour des raisons acceptées par le Conseil, ne peuvent assister régulièrement aux séances.



R. P. ESTEVA
1er Curé dominicain



Etre membre d'honneur est un titre donné aux personnes qui ont rendu des services insignes à la société, et que rien d'ailleurs n'empêche d'en faire partie.

L'Association Saint-Dominique étant, de sa nature, comme on l'a dit plus haut, une "famille religieuse," offre à ses membres des avantages de deux sortes, à savoir: des secours religieux et des amusements honnêtes. Ce sont la prière en commun, le bon exemple mutuel, les avis et les instructions du Père Directeur, les assemblées mensuelles et les communions générales.

A la mort de l'un des membres, les jeunes gens se font un devoir d'aller en grand nombre veiller et prier auprès de leur frère défunt. La société assiste en corps à l'enterrement, et fait célébrer dans le plus bref délai un service de $50.00. De plus, chaque année, pendant le mois de novembre, la société fait chanter un service de $50.00 pour ses membres décédés. Outre ces avantages spirituels, la société offre à ses membres des salles spacieuses ouvertes tous les jours, où les jeunes gens trouvent, avec une bonne et joyeuse compagnie, des jeux nombreux et variés, des distractions saines et honnêtes, nécessaires après le dur travail quotidien.

L'un des prêtres de la paroisse est placé par le curé à la tête de la société comme son représentant pour la diriger. Cette oeuvre est donc essentiellement paroissiale, et les élections des officiers, aussi bien

que toutes les autres mesures financières ou morales adoptées par les membres, n'ont de valeur que par son approbation. Il a un droit absolu de veto, et rien ne peut se faire sans son autorisation.

Un appartement de plusieurs pièces est mis actuellement à la disposition des membres de l'association Saint-Dominique. Il se compose d'un salon, d'une salle de billard, d'un gymnase et d'un fumoir et est ouvert tous les jours de 6 heures à 10½ heures p. m. Les membres ont aussi à leur disposition une salle de bain.

Chaque membre de la société paie 25 cents de cotisation par mois.

Les membres font la communion mensuelle le 2ième dimanche du mois. Ils tiennent leur assemblée générale le mardi qui suit le 2ième dimanche du mois. Les deux grandes fêtes de l'Association sont la fête ou solennité de Saint-Dominique et la fête du Saint Rosaire.

L'association comprend aussi une garde d'honneur qui l'accompagne dans les occasions spéciales et où elle a toujours figuré avec distinction, ayant remporté deux premiers prix dans des concours tenus l'un ici et l'autre à New Bedford. Ses officiers sont: Alphonse Levesque, Major; Pierre Gauvin, Capitaine; Jean Simard, Lieutenant.

Les gardes sont au nombre de 35.

La société possède enfin, un cercle dramatique, le Cercle Botrel et un Orchestre, le Septuor Gounod.

Les officiers de la société sont : Le R. P. Bernard Doucet, directeur ; Alphonse Bellefeuille, président ; Arthur Marois, 1er vice-president ; Philippe Leclair, 2ième vice-president ; Leo Bouchard, secrétaire ; Wilfrid Talbot, trésorier ; Elzéar Morin, porte-drapeau ; René Bouchard et Wilfrid Poulin, maîtres de cérémonies ; Ernest Dumont, commissaire ordonnateur ; Gérard Dutil, curateur ; Edouard Moquin, bibliothécaire ; Frédéric Valois, visiteur des malades.

* * *

La Confrérie du Très Saint Sacrement a été établie dans la paroisse Ste Anne par Mr Briscoe. Elle compte aujourd'hui un peu plus de 500 membres. Les confrères ont leur assemblée le troisième dimanche du mois, aussitôt après les vêpres et la procession du Saint Sacrement que l'on fait ce jour-là.

Le but de la société est de promouvoir, parmi les fidèles des deux sexes, la dévotion envers Notre Seigneur dans la Sainte Eucharistie, comme aussi la communion fréquente. Elle se propose également de réparer les outrages et l'indifférence des pécheurs envers la Bonté infinie qui s'est donnée à nous en nourriture et comme gage de la vie éternelle ; la procession solennelle de chaque mois est établie à cet effet.

La confrérie se propose aussi d'assurer des prières spéciales à ses membres défunts ; ce qui est d'une

grande importance dans une population ouvrière où bien des pauvres meurent sans toujours laisser d'économies suffisantes pour un service funèbre ou des messes. Au décès de chacun de ses membres la confrérie fait célébrer un service de première classe. On peut entrer dans la société jusqu'à cinquante ans, sans avoir à payer autre chose que les contributions de 10 cents par mois. Après cet âge on demande un droit d'entrée à ceux qui désirent participer à ces avantages spéciaux.

La société de la Bienheureuse Imelda a été organisée durant l'année 1906 par le R. P. Moreau; elle était, en même temps, affiliée à la Confrérie-Mère dont le siège est à Prouille, au monastère des Dominicaines, fondé par Saint Dominique lui-même. Depuis les décrets sur la communion des petits enfants, cette confrérie a été hautement louée et encouragée par sa Sainteté Pie X; elle a pour but d'assurer la persévérance après la première communion. Tous les enfants peuvent être inscrits et jouir des bénéfices spirituels qui y sont attachés; mais de fait les jeunes filles seules font partie de la société organisée et prennent part aux exercices et processions. Elles sont admises dès la première communion et passent ensuite, à l'âge requis, dans la Société des Enfants de Marie. On compte aujourd'hui plus de 300 Imeldistes.

La paroisse possède encore deux sociétés pour les plus jeunes de ses enfants: Celle des Anges Gardiens pour les petites filles, érigée en 1896 par le Père Sau-

val; et celle du Saint Enfant Jésus pour les petits garçons, fondée en 1915. On y admet les enfants dès l'entrée à l'école, vers cinq ou six ans; ils y restent jusqu'à dix ans. Ils accompagnent les processions; les anges gardiens celle du Très Saint Sacrement; les petits garçons celle du Saint Nom de Jésus. Rien de plus gracieux et de plus touchant que la bonne tenue et le costume de ces petits, tout fiers de prendre déjà leur part des solennités paroissiales. Et c'est aussi d'une excellente influence pour leur apprendre à aimer l'église et la paroisse.

Une paroisse canadienne française n'existe pas sans un choeur de chant. Qui ne se rappelle, lorsqu'il évoque ses souvenirs d'enfance, quelque vieux serviteur d'église, voué depuis l'adolescence au métier parfois assez ingrat de chantre, dont la voix un peu fêlée témoignait d'une grande bonne volonté, sinon toujours d'un talent remarquable! La messe de paroisse, ce fut toujours en nos campagnes l'évènement de la semaine; quelle fête pour les jeunes de venir à la grand'messe quand on les jugeait assez sages pour s'y tenir convenablement. C'était là le premier contact de leur esprit avec l'art de la musique; et c'était délicieux d'entendre l'orgue et les chantres.

A l'aurore de la paroisse, fort indécise encore, nous l'avons vu, quand Mr l'abbé Verdier célébrait la messe dans une salle de l'école St Mary, M. Philippe Brault se chargeait du chant, aidé de quelques voix et sans orgue. Cependant l'un des nôtres, M. Alexis

Vaillant, touchait l'orgue de St Mary vers cette époque. Il venait des Cantons de l'Est, on ne sait pourtant où il avait reçu son éducation musicale qui n'était pas médiocre.

Sous M. de Montaubricq, le choeur de chant s'organise déjà régulièrement. La célébration de nos offices avait, les jours de fêtes, un caractère suffisamment artistique, et même religieux, c'est-à-dire que le plain chant y tenait la place d'honneur. Le choeur comptait une vingtaine de voix mixtes; cela donne à entendre que, de fois à autres, on a dû exécuter autre chose que la Messe Royale ou la Bordelaise: une messe en partie dans le goût peu liturgique du temps. M. Joseph Boucher était l'organiste et le maître de choeur.

Plus tard M. Briscoe confia à une irlandaise, Madame Louisa Conolly, l'orgue et la direction du choeur; deux dames lui succédèrent, Madame Graveline et Madame Charland. Le progrès se faisait lentement, à mesure que l'éducation se développait dans nos écoles, car les religieuses de Sainte Croix ne manquaient pas de transmettre à leurs élèves la culture musicale reçue dans leurs maisons de formation. L'immigration nous amena aussi de véritables talents, qui avaient eu la chance de recevoir une instruction soignée. Telle Madame Arline Trottier-Perron, dont on se rappelle le jeu souple et facile, le goût cultivé et le dévouement inlassable. A cette époque, sous la direction du Père Gaffre, la musique religieuse prit un

caractère à la fois religieux et artistique qui fit grand honneur à notre choeur de chant. Les Pères Lefebvre et Gonthier continuèrent ces tralitions, ce dernier en l'accentuant vers le plain chant renouvelé de Solesme.

Lorsque la paroisse prit possession du sous-sol de l'église, M. Henri L. Thuot prit la direction du choeur de chant et resta plus de treize ans à ce poste de dévouement.

M. Philie lui succéda en cumulant les deux charges d'organiste et de directeur. M. Bernard le remplace depuis deux ans.

* * *

Des registres de la Société des Enfants de Marie nous copions ces souvenirs consignés avec soin après chaque réunion. Ces menus faits divers ne sont pas tous de même importance, mais ils sont la vie de notre fervente congrégation de jeunes filles. Plusieurs aimeront sans doute retrouver ici les plus mémorables de ces évènements.

6 mai 1888. Nous fêtons notre directeur, le Révérend Père Sauval. Il y a d'abord lecture d'une adresse, puis un joli bouquet et un fauteuil orné d'un tapis travaillé avec goût sont offerts au nom de la congrégation par les officières.

3 juin. Installation des Officières: Présidente, Joséphine Gagnon; Vice-Présidente, Maria Poitras;

Assistante, Lumina Beaupré; Secrétaire, Maria Moreau; Trésorière, Florida Côté.

12 août. Le Conseil rappelle qu'il est permis de danser aux noces ou dans une autre réunion de famille. Mais toute Enfant de Marie qui aime son devoir devra en demander la permission au Directeur ou à la Présidente. Il est strictement défendu d'aller danser dans une salle publique ou de paraître dans un lieu où l'on danse lors même qu'on ne danserait pas soi-même; il est également défendu de profiter d'une fête de famille pour se rendre dans une salle publique où tout le monde est admis à danser, pour y faire la veillée.

Pendant l'année 1888, quatre Enfants de Marie sont entrées en religion: trois chez les Soeurs de la Présentation à St Hyacinthe, une chez les Soeurs de Sillery. Deux autres entrent à l'Hôtel-Dieu de Montréal en janvier 1889.

28 février. Séance donnée par la Société; le produit net, $107.00, est employé à acheter une statue de la Sainte Vierge et le brancard pour la porter à la procession du premier dimanche du mois. Elle est bénite et inaugurée le 3 mars suivant.

5 mai. Election de Maria Poitras, présidente; Lumina Beaupré, vice-présidente; Lumina Ross, assistante.

Pendant l'année 1889, une de nos Enfants de Ma-



Mr FRS LEBEAU — Mr JOS. FOURNIER

Les deux premiers Syndics.



rie est entrée chez les Dominicaines de Québec et quatre sont parties pour le Couvent de la Présentation de St Hyacinthe. En 1890, une autre entre aussi à Québec chez les Dominicaines, et sept dans des communautés dont le nom n'est pas indiqué. C'est certainement beaucoup et témoigne de l'excellente éducation de nos familles alors, comme aussi de la piété et de la ferveur des jeunes filles de la Congrégation. On peut remarquer aussi en parcourant les registres du Conseil, avec quelle sévérité on suspendait ou excluait celles qui se permettaient de fréquenter les danses aux salles publiques ou prenaient part aux pièces de théâtre avec rôles mixtes.

Octobre 1891. Cadeau de $50 à l'occasion du départ du R. P. Estéva.

1891. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Maria Poitras; Vice-Présidente, Mlle Lumina Beaupré; Assistante, Mlle Catherine Lavoie; Secrétaire, Mlle Angélina Trottier; Pro.-Secrétaire, Mlle Marie Gagné; Trésorière, Mlle Florilda Côté; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Elise Bégnoche, Julie Catineau, Ernestine Rochefort, Clarinthe Fournier.

1894. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Maria Poitras; Vice-Présidente, Mlle Joséphine Gagnon; Assistante, Mlle Catherine Lavoie; Secrétaire. Mlle Marie Gagné; Pro.-Secrétaire, Mlle Géraldine Bard; Trésorière, Mlle Florilda Côté; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Victorine Vincent, Philomène Lachance, Laure Parent, Délia Goyette.

1895. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Catherine Lavoie; Vice-Présidente, Mlle Amanda Charette; Assistante, Mlle Anna Quimper; Secrétaire, Mlle Marie Gagné; Pro.-Secrétaire, Mlle Délia Goyette; Trésorière, Mlle Florilda Côté; Maîtresses de Cérémonies, Mlle Victorine Vincent, Mlles Philomène Lachance, Laure Parent, M. Bélanger.

De 1892 à 1895 six de nos Enfants de Marie sont entrées chez les Dominicaines de Fall River.

1896. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Catherine Lavoie; Vice-Présidente, Mlle Anna Quimper; Assistante, Mlle Amanda Charette; Trésorière, Mlle Florilda Côté; Secrétaine, Mlle Marie Gagné; Pro.-Secrétaire, Mlle Délia Goyette; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Victorine Vincent, Philomène Lachance, Laure Parent, Amanda Robidoux, A. Belliveau.

1897. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Cécile Picard; Vice-Présidente, Mlle Philomène Lachance; Assistante, Mlle Anna Quimper; Trésorière, Mlle Florilda Côté; Secrétaire, Mlle Marie Gagné; Pro.-Secrétaire, Mlle Délia Goyette; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Victorine Vincent, Laure Parent, Amanda Robidoux, Anna Lafleur.

1898. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Cécile Picard, Vice-Présidente, Mlle Philomène Lachance; Assistante, Mlle Anna Quimper; Trésorière, Mlle Florilda Côté; Secrétaire, Mlle Marie Gagné;

Pro.-Secrétaire, Mlle Délia Goyette; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Victorine Vincent, Laure Parent, Amanda Robidoux.

Pendant ces deux années, 1897 et 1898, une de nos congréganistes est entrée à Sillery chez les religieuses de Jésus-Marie; deux autres sont allées à Québec chez nos Soeurs Dominicaines, et deux autres entrent à notre Couvent des Dominicaines à Fall River.

1899. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Cécile Picard; Vice-Présidente, Mlle Georgianna Lord; Assistante, Mlle Anna Quimper; Trésorière, Mlle Florilda Côté; Secrétaire, Mlle Marie Gagné; Pro.-Secrétaire, Mlle Délia Goyette; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Victorine Vincent, Laure Parent, Rose Anne Lavoie, Malvina Picard.

1901. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Cécile Picard; Vice-Présidente, Mlle Anna Quimper; Assistante, Mlle Georgianna Lord; Trésorière, Mlle Marie Bergeron; Secrétaire, Mlle Vitaline Bousquet; Pro.-Secrétaire, Mlle Délia Goyette; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Léontine Gauvin, Laure Parent, Rose Anna Lavoie, Malvina Picard.

1902. Election des Enfants de Marie: Présidente, Mlle Malvina Picard; 1ère Vice-Présidente, Mlle Délia Goyette; 2ème Vice-Présidente, Mlle Augustine Perron; Trésorière, Mlle Arzélia Girard; Secrétaire, Mlle Vitaline Bousquet; Pro.-Secrétaire, Mlle Aurore Reeves; Maîtresses de Cérémonies, Mlles

Amanda Gauvin, Rose Thibault, Léontine Bois, Léopoldine Bélanger, Marie Ross.

1904. Dons à l'occasion des Noces d'Argent des Enfants de Marie: Monseigneur Stang, $50; Rev. M. Hughes, $10; Rev. M. Basinki, $4; Rev. M. Neighbor, $1; Rév. M. Vézina, $5; Rév. M. Mesquita, $10; Rév. M. Cook, $10; Rév. M. Cahill, $5; Rév. M. Fogarty, $10; Rév. P. Mothon, $15; Rév. Père Grolleau, $25.

Deux vocations pendant cette année 1902, l'une pour nos Dominicaines de Fall River; l'autre pour l'Hôtel-Dieu de Montréal.

1904. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Malvina Picard; 1ère Vice-Présidente, Mlle Délia Goyette; 2ème Vice-Présidente, Mlle Augustine Perron; Secrétaire, Mlle Vitaline Bousquet; Assistante, Mlle Gratia Paquette; Trésorière, Mlle Alma Moreau; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Délima Côté, Marie Ross, Mlle Marie Gagnon, Marie Santerre.

1904. Don de $25 pour les pauvres.

1905. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Malvina Picard; 1ère Assistante, Mlle Vitaline Bousquet; 2ème Assistante, Mlle Délia Goyette; Secrétaire, Mlle Vitaline Bousquet; Assistante, Mlle Aurore Reeves; Trésorière, Mlle Délima Côté; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Marie Ross, Marie Santerre, Octavie Ledoux, Emilia Lachance.

1906. Mlle Anna Canuel est entrée chez les Soeurs Dominicaines de Trois-Rivières.

1906. Mlle Alma Moreau est entrée chez les Dominicaines de Fall River.

1906. Résultat des Elections: Presidente-Secrétaire, Mlle Vitaline Bousquet; 1ère Vice-Présidente, Mlle Malvina Picard; 2ème Vice-Présidente, Mlle Délima Côté; Trésorière, Mlle Délia Goyette; Secrétaire, Mlle Aurore Reeves; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Marie Ross, Emilia Lachance, Rose Perron, Léontine Simon.

Le registre de 1905 note deux entrées en religion sans indiquer dans quel monastère; en 1906 deux départs pour les Franciscaines de Marie à Québec et deux pour les Dominicaines, l'une ici, l'autre aux Trois-Rivières.

1907. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Vitaline Bousquet; 1ère Vice-Présidente, Mlle Malvina Picard; 2ème Vice-Présidente, Mlle Délima Côté; Trésorière, Mlle Délia Goyette; Secrétaire, Mlle Eliza Arpin; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Rose Perron, Bernadette Côté, Marie Louise Côté, Joséphine Rivard.

1908. Résultat des Elections: Présidente-Secrétaire, Mlle Vitaline Bousquet; Vice-Présidente, Mlle Malvina Picard; 2ème Vice-Présidente, Mlle Délima Côté; Trésorière, Mlle Délia Goyette; Assistante-Secrétaire, Mlle Laura Cyr; Maîtresses de Céré-

monies, Mlles Maria Raymond, Albertine Arpin, Emilia Lachance, Marie Boucher.

1909. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Vitaline Bousquet; 1ère Vice-Présidente, Mlle Maria St-Denis; 2ème Vice-Présidente, Mlle Emilia Lachance; Trésorière, Mlle Ursule Rousseau; Secrétaire, Mlle Laura Cyr; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Albertine Arpin, Léonie Couillard, Léa Authot, Adélia Simon.

De 1907 à 1909 de nombreuses vocations: Trois pour nos Dominicaines de Fall River, une pour celles de Québec, deux pour les Petites Soeurs des Pauvres de Pawtucket, trois pour les Soeurs de St Joseph de Fall River, une pour les Soeurs Dominicaines de la Présentation à notre Hôpital Ste Anne, et une pour les Soeurs du St Rosaire de Rimouski.

1910. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Vitaline Bousquet; 1ère Vice-Présidente, Mlle Joséphine Rivard; 2ème Vice-Présidente, Mlle Marie Boisvert; Trésorière, Mlle Anna Moreau; Secrétaire, Mlle Rose Anne Rioux; Maîtresses de Cérémonies, Mlle Ernestine Bérubé, Arzélie Guimond, Adèle Fiola, Délia Turcotte.

1910. Mlle Léontine Gauvin est entrée chez les Dominicaines de Trois-Rivières au mois d'avril.

1911. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Vitaline Bousquet; 1ère Vice-Présidente, Mlle José-

phine Rivard; 2ème Vice-Présidente, Mlle Maria St-Denis; Trésorière, Mlle Anna Moreau; Secrétaire, Mlle Rose Anne Rioux; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Albertine Arpin, Arthémise Legendre, Lumina Bérubé, Exilda Guimont.

1912. Résultant des Elections: Présidente, Mlle Rosa Anna Rioux; 1ère Vice-Présidente, Mlle Maria St-Denis; 2ème Vice-Présidente, Mlle Joséphine Rivard; Trésorière, Mlle Anna Moreau; Secrétaire, Mlle Adrienne Vézina; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Ernestine Bérubé, Gratia Paquette, Léa Autote, Anna Landry.

1913. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Anna Moreau; 1ère Vice-Présidente, Mlle Maria St-Denis; 2ème Vice-Présidente, Mlle Joséphine Rivard; Trésorière, Mlle Adèle Gagnon.

De 1910 à 1913, nous notons une Dominicaine à Trois-Rivières, cinq Dominicaines à Fall River, une religieuse de Jésus-Marie à Sillery, une petite Soeur des Pauvres à Roxbury.

1913. Secrétaire, Mlle Adrienne Vézina; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Gratia Paquette, Olive Moreau, Lina Poirier, Alma Poirier.

1914. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Moreau; 1ère Vice-Présidente, Mlle Maria St-Denis; 2ème Vice-Présidente, Mlle Joséphine Rivard; Trésorière, Mlle Marie Anne Blanchette; Secrétaire, Mlle

Maria Dutil; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Gratia Paquette, Olive Moreau, Lina Poirier, Alma Poirier.

1915. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Anna Moreau; 1ère Vice-Présidente, Mlle Lina Poirier; 2ème Vice-Présidente, Mlle Maria St-Denis; Secrétaire, Mlle Maria Dutil; Trésorière, Mlle Elise Bérubé; Chroniqueuse Ml,e Vitaline Bousquet; Maîtresses de Cérémonies, Mlle Marie Anne Michaud, Ida St-Denis, Albina Raimbeault, Alma Poirier.

1917. Mlle Léone Bienvenue est entrée chez les Soeurs de la Présentation de Marie de St Hyacinthe.

1917. Résultat des Elections: Présidente, Mlle Maria Dutil; 1ère Vice-Présidente, Mlle Rose Nadeau; 2ème Vice-Présidente, Mlle Augustine Bilodeau; Secrétaire, Mlle Bernadette Côté; Trésorière, Mlle Bertre Lafrance; Chroniqueuse, Mlle Vitaline Bousquet; Maîtresses de Cérémonies, Mlles Mary Ross, Rose de Lima Côté, Marie Bélanger, Yvonne Mandeville.

Notons enfin pour ces quatre dernières années, l'entrée de onze de nos congréganistes chez les Dominicaines de Fall River, quatre chez les Soeurs de Sillery, trois à l'Hôpital Ste Anne, une à la Providence de Montréal et une à la Présentation de S. Hyacinthe.

On voit quelle heureuse influence eut sur la vie morale de nos jeunes filles notre florissante Congrégation des Enfants de Marie. Elle a donné à l'Eglise et à ses oeuvres de charité beaucoup de généreuses



R. P. SAUVAL
2ième Curé dominicain

vocations; elles n'ont pu toutes persévérer, on doit le dire. La vie de travail dans une atmosphère confinée, l'humide et trop changeant climat de Fall River éprouvant durement les santés. La ferveur chrétienne n'a pas manqué et c'est un grand honneur pour notre paroisse d'avoir produit autant d'âmes dévouées; on peut y voir aussi l'influence de directeurs éclairés et toujours intéressés au développement de l'esprit religieux de la congrégation.

Au Père Sauval succéda comme directeur le Père Côté, puis les Pères Grolleau, Thériault, Perrotin, Marchildon et Marchand.

Si l'on veut connaître où la paroisse Ste Anne puise sa vie intérieure, il faut lire les pages suivantes écrites par une de ses Enfants de Marie; c'est là tout un chapitre de notre histoire.

SAINT DOMINIQUE ET LE ROSAIRE.

C'était la fête de notre Mère, fête très douce et très belle, qu'à notre paroisse on fit grandiose. Blottie dans un tout petit coin de la grande nef, j'admirais, j'écoutais en priant "dans mon coeur." Ma prière, toute d'admiration et d'amour, aura-t-elle tout de même touché le coeur de Marie? . . . Oh! mais ne comprend-elle pas tous les languages?

* * *

Dans le temple, la foule se pressait, pieuse. Bientôt, sous les doigts de l'artiste que nous connais-

sons bien, l'orgue chanta, et si doucement! . . . . puis, les voix s'élevèrent, vibrantes. Quel merveilleux concert à la gloire de Marie! Du reste, tout dans cette fête disait bien cette gloire. L'autel avait ses plus éblouissantes parures; tous les dévouements s'étaient réunis pour faire très grand le triomphe extérieur de la Reine du ciel; le soleil même s'était mis de la partie, et brillait radieux. Après l'office divin, je voulus aller m'agenouiller un instant, à la chapelle du Rosaire . . .

On l'avait transformée, et de notre oratoire, déjà si joli, on avait fait un vrai parterre. Des arbustes, dispersés ici et là, à l'entrée de la grotte, formaient une chaine verdoyante, et ce n'était que fleurs et lumières. Les grappes mousseuses des wistérias, les clochettes des grands lys, les touffes de verdure, formaient la décoration la plus délicate qu'il puisse être, et, dans toutes ces fleurs, dans tout ce feuillage, c'était un éblouissement de lumière.

Je m'agenouillai bien près de l'autel, et levant les yeux vers Marie, la regardant longuement, je lui redis, encore et encore, la prière qu'elle aime, et qu'elle-même nous a enseignée.

Pendant que mes lèvres murmuraient les "ave," en mon esprit vagabond se retraça toute l'histoire du Rosaire.

* * *

Saint Dominique reçoit des mains de la Vierge,

un chapelet. Ce sera là, l'arme dans les combats, le salut, la victoire. Depuis de longs jours, le saint apôtre, désespérant de pouvoir enrayer l'hérésie terrible qui menaçait la chrétienté entière, a prié, supplié Marie de venir à son aide. Les Albigeois sont terribles et puissants. Leur vie sainte et mortifiée au dehors cache, à l'intérieure, les pires débauches. Ils s'attaquent surtout à la Vierge, dont ils nient la maternité divine, et Dominique, qui n'a de plus chère ambition que de défendre l'honneur de sa Mère, combat, prêche, mais surtout prie et implore. Voici qu'un jour, Marie vient vers lui, et lui tendant un rosaire, elle lui indique la manière de le réciter, ajoutant: "Cette prière nous est chère, à mon Fils et à moi. Elle te sera le plus puissant moyen de dissiper les hérésies, d'éteindre les vices, de propager la vertu, d'implorer la miséricorde divine, d'obtenir secours et protection. Je veux que tous ceux qui entreront dans ton Ordre, soient les promoteurs de cette manière de prier. C'est un don que je te lègue, à toi et à tes fils" . . .

La victoire était assurée . . . Pendant que les armées se ruent au champ de bataille pour le triomphe de la vérité contre l'erreur, Saint Dominique redit les "Ave" . . . . et Marie sourit et exauce . . .

De ce jour, ce grand Saint se fit l'apôtre du Rosaire. Il le prêcha aux foules, ses fils eurent la mission de le répandre dans l'univers entier, et il devint cher à tous les vrai chrétiens. "Le Rosaire, dit Léon XIII, c'est le mot d'ordre, le signe de ralliement ac-

cepté depuis des siècles, de tous les catholiques fervents; il est le présage d'une éclatante victoire."

Le Rosaire, c'est la prière qui fortifie, qui encourage, qui console. Laissez-moi ici vous raconter un fait qui m'a beaucoup émue. C'est l'action héroïque d'une mère chrétienne, qui, alors que pour la troisième fois, la Providence appesantissait son bras sur son foyer, que, pour la troisième fois, l'incendie dévorait l'établissement qui devait être tout le bien et l'avenir de ses enfants, pendant que les habitants du village, consternés, jetaient les hauts cris, elle, la mère, très calme, soumise et résignée, réunissait ses petits enfants au jardin, et leur faisait réciter le chapelet. Suave exemple de confiance et de foi chrétienne . . . Saurons-nous l'imiter dans nos épreuves et nos souffrances? Cependant, que pourrions-nous craindre sous l'égide et la protection de Marie?—Nous n'aurons qu'à jeter un cri vers elle, et elle accourra. Un mot de prière, un "Ave," ce sera le secours.

* * *

Pour qui aime bien véritablement Marie, le chapelet est un compagnon de toutes les heures, de tous les instants de la vie. La Mère le suspend au berceau de son enfant, et chaque soir, elle vient bercer le sommeil de son petit ange, à la mélodie des "Ave."

Au jour solennel et béni de la première communion, le petit chapelet blanc sera le témoin des colloques émus et des larmes très douces. Au jour du

mariage, il sera encore le meilleur confident des serments sacrés et des heures heureuses. A mesure qu'avance la vie, le chapelet reste toujours l'ami très bon qui encourage, qui soutient et fortifie. C'est la prière qui à la fois chante, glorifie et implore; celle que l'on murmure dans un sourire, ou crie dans un sanglot . . : et, quand viendra l'heure du dernier combat, du suprême sacrifice, entre les doigts raidis par les spasmes de l'agonie, reposeront encore les grains d'un chapelet. Ce sera le secours et l'espoir du dernier moment, et quand entrera dans l'éternité, cet enfant qui aura aimé et glorifié Marie, oh! comme elle ouvrira bien grands ses bras maternels pour les recevoir! . . .

* * *

Ici, il nous est très doux d'évoquer la vision qu'eût un jour Saint Dominique. Pendant qu'il priait, Notre Seigneur lui apparut avec sa Mère, entouré d'un grand nombre de religieux de différents Ordres. Des fils de Saint Dominique, aucun cependant, et lui qui avait fondé cet ordre avec tant d'amour, qui s'y dévouait si entièrement, en éprouva une grande douleur. Jésus daigna lui-même le consoler, puis, lui désigna sa Mère. Celle-ci alors, ouvrant les larges plis de son manteau, lui montra ses fils, qu'elle protégeait et gardait. Ne nous dit-elle pas "confiance et espoir" cette vision? A tous ses fidèles enfants, Marie orffe sa protection; tous auront leur petite place, bien près de son

trône et même, je suis sûre qu'elle voudra les abriter tous son manteau couleur d'azur et d'infini.

NOELLETTE.

Fall River, ce 25 octobre 1917.

LA PROCESSION DU ROSAIRE.

J'assistais, un de ces soirs derniers, à l'office du Salve Regina, qui chaque soir, réunit tous les Religieux Dominicains, aux pieds de la Vierge. Il faisait sombre dans la nef presque déserte . . . ici et là quelques femmes priaient, ou simplement, comme moi, admiraient cet acte si grand dans sa simplicité. Les religieux défilaient, deux à deux, recuillis, récitant l'office d'une même voix grave, chantant les gloires de Marie. Leur prière et leur louange seules troublaient le silence de cette heure . . . au dehors, chacun s'en allait, qui au travail, qui aux affaires, qui aux amusements, qui aux plaisirs, et Marie semblait sourire très tendrement à cette louange de ses fils qui la priaient et l'honoraient, pendant que tant d'autres l'oubliaient; et, de les voir, m'a rappelé une autre procession, plus solennelle sans être plus émouvante. C'est le défilé de cette longue théorie d'Enfants de Marie, qui, recueillies sous leurs voiles blancs, suivent la bannière aux dimanches de la procession du Rosaire. Quel plus grand hommage ces jeunes filles pourraient-elles rendre à leur Reine, que ce triomphe public? Une procession, c'est bien en effet le plus grand des triomphes. La statue, la bannière, ou les reliques du saint ou de la sainte que l'on veut honorer et implorer, sont por-

tées en grand honneur; à petits pas, au chant d'hymnes glorieux, ou de prières de supplication, on passe par les rues de nos villes, ou les allées de nos églises, et tous les fronts s'inclinent avec respect. Aux jours de la procession du Rosaire, croyez-vous que la Vierge ne répand pas avec profusion, ses bénédictions et ses faveurs, sur les enfants qui suivent son cortège, et prennent part à sa gloire?

* * *

Dans l'histoire de l'Eglise, nous rencontrons partout le récit de grandes processions destinées à glorifier Dieu, à l'implorer, à conjurer ses colères. Voulait-on demander grâce au Dieu outragé, punissant et frappant? Les foules se mettaient en marche, des prières publiques étaient commandées, les processions commençaient . . . et Dieu pardonnait. Depuis, au cours des siècles, cette grande et pieuse coutume s'est perpétuée, et aujourd'hui encore, les processions sont al plus sublime manière d'implorer, de prier, d'honorer et de glorifier. Chaque premier dimanche du mois, en notre paroisse, comme, du reste, un dimancre par mois dans toutes les paroisses de notre ville, la procession du Rosaire réunit sous la bannière de Marie, toutes ses enfants fidèles.

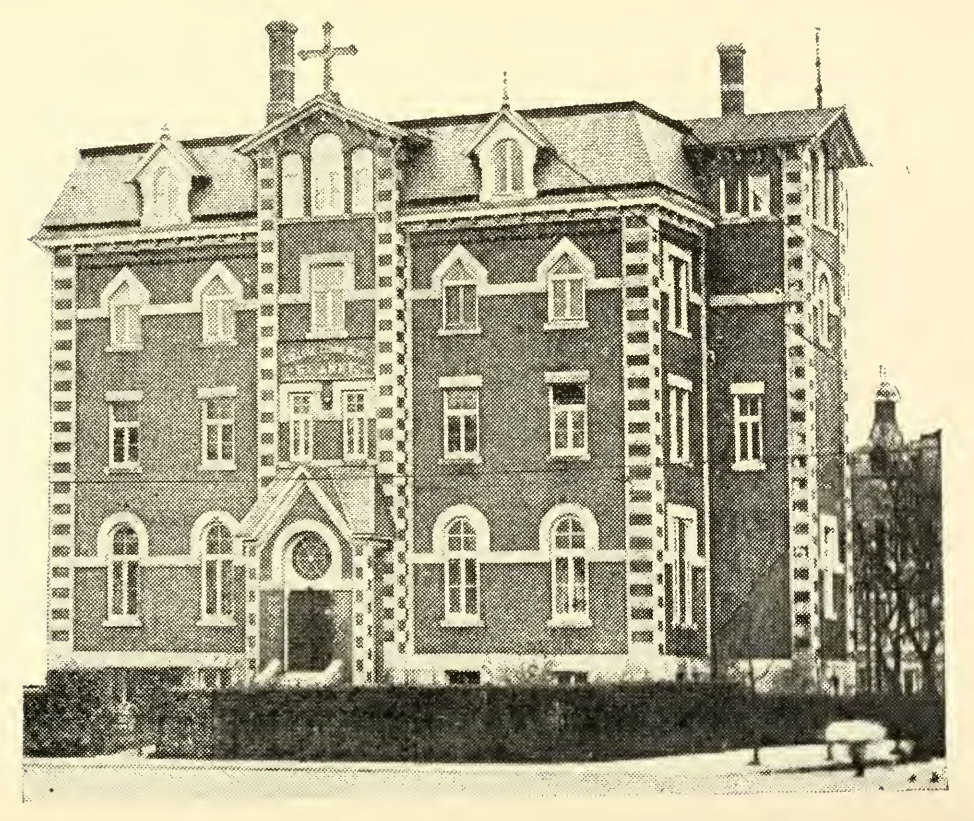
LES OEUVRES SOCIALES.

On attend d'une vie religieuse intense qu'elle s'extériorise en oeuvres de charité. Le premier commandement c'est d'aimer Dieu, de tout son esprit pour

le connaître, de tout son coeur pour l'aimer et le servir, de toute son âme et de toutes ses forces pour user et dépenser sa vie aux travaux exigés par son service. Le second commandement est semblable au premier et de tous nos travaux nous devons prélever large part pour le service du prochain.

La paroisse pourvoit tout d'abord aux besoins spirituels de l'âme en lui donnant un temple et toute la solennité du culte divin, la maison de la prière où régénérée par la grâce du sacrement elle prend librement et aisément son essor vers le ciel. Elle pourvoit ensuite aux innombrables misères de l'homme; de sorte que la poussière modèle trouve en elle-même, de quoi les soulager toutes par le développement de ses ressources et l'épanouissement de sa charité.

Après avoir élevé son temple la paroisse Ste Anne a bâti tout auprès l'hôpital; l'un complète l'autre, et d'autant mieux qu'il n'existait auparavant aucune maison catholique où le pauvre malade put avoir à sa portée, avec les soins corporels les plus attentifs et les mieux entendus, la plénitude des secours spirituels. Le Père Grolleau a mûri et executé cette généreuse pensée qui déjà hantait le coeur si compatissant du Père Sauval. Mais nous sommes aussi grandement redevables aux pieuses Filles de la Mère Poussepin qui, depuis seize ans, font prospérer chaque année davantage l'oeuvre de charité acceptée avec tant de zèle.



Ancien presbytère devenu le Collège Commercial Sainte Anne

Par un rescrit en date du 9 avril 1897, la S. Congrégation des Evêques et Réguliers a reconnu authentiquement les origines dominicaines de la Présentation de Tours; en conséquence, elle autorise ses membres à porter désormais le nom de "Soeurs de Charité dominicaines de la Présentation de la Sainte Vierge."

Ces Soeurs ont été créées, en effet, sous la direction d'un Religieux de Saint Dominique, le P. Mespolié, du couvent de Paris, et leur Mère Fondatrice était tertiaire, ainsi que ses compagnes. Si elle ne put maintenir son oeuvre sous la Règle du Tiers-Ordre, comme elle l'eût vivement désiré, elle s'étudia à conserver du moins tout ce qui en fait la physionomie: l'esprit de charité, de pénitence et d'oraison, la pratique, dans une large mesure, des exercices réguliers empruntés à la vie monastique, et même les livrées extérieures, aux couleurs dominicaiens, qui forment l'habit distinctif de ses filles.

Mais ce qui relève son mérite et lui assure en même temps le tribut de notre reconanissance, c'est que par la fondation de son institut, Marie Poussepin ajoutait, comme on l'a si bien dit, à la couronne de la grande famille de saint Dominique un fleuron qui lui manquait jusqu'alors: la Soeur de Charité proprement dite. L'Ordre des Frères Prêcheurs n'avait donc plus rien à enlever à la splendide création de Saint Vincent de Paul; la Fille de Charité dominicaine avait vu le jour. Depuis deux siècles, elle est à l'oeuvre. Héritière des traditions de l'Ordre et toute remplie de son

esprit apostolique, elle marche à sa suite, toujours prête à mettre au service des Prêcheurs cette sainte complicité de la bienfaisance et toutes les ressources que les industries de la charité peuvent fournir à l'apostolat.

Pour tous ces motifs, nous nous faisons un vrai bonheur de placer à côté de Saint Dominique, dans nos Annales, la noble femme qui a accompli pour l'honneur et le bien de son Ordre de si grandes choses.

Marie Poussepin naquit à Dourdan, au diocèse de Versailles, le 14 octobre 1653.

Ne pouvant aller au cloître, elle fit en sorte que le cloître vint vers elle, et le Tiers-Ordre de Saint Dominique fut comme la cité de refuge de cette âme créée pour la religion. Il était alors des plus florissants dans les villes de la Beauce. Les Frères Prêcheurs du Couvent de Chartres se rendaient fréquemment dans les contrées où s'étaient établies des fraternités; ils réunissaient les Tertiaires et admettaient à l'épreuve du noviciat les fidèles avides de s'enrôler sous la bannière du saint patriarche. Dourdan recevait de temps en temps la visite de ces religieux, qui tenaient dans l'église de Saint Pierre les réunions de la fraternité. Marie n'y manquait pas. C'est en suivant avec une rigoureuse fidélité toutts els prescriptions de la règle dû Tiers-Ordre, qu'elle essayait de satisfaire et de contenir, tout à la fois, ses saintes aspirations vers la vie religieuse proprement dite. La direction

spirituelle des Pères achevait de mûrir la vertu dans cette âme, et d'y développer les aptitudes qui la rendaient propre aux vues que la Providence avait sur elle.

Dans le courant de l'année 1684, Marie Poussepin quitta Dourdan pour aller à Angerville jeter les bases, ou plus exactement, tenter le premier essai de son oeuvre bénie: l'éducation des petites filles du peuple et le soulagement des malades pauvres.

La charité seule fut la raison véritable de son choix. Dourdan était pourvu: les Filles de "Monsieur Vincent" soignaient ses malades; les Soeurs de l'instruction chrétienne élevaient ses enfants; et comme, à cette époque, dans toute la région, Angerville était la plus malheureuse des localités, c'est Angerville qui aura les préférences de la noble chrétienne et les prémices de sa sublime mission.

Marie s'y rendit donc, en compagnie d'une pieuse institutrice, qu'elle emmenait de Dourdan pour commencer l'établissement des petites écoles. Avec l'assentissement et sous les auspices du vénérable curé, elle entreprit son oeuvre dans une maison appartenant à la fabrique paroissiale de l'église. Ce local, pauvre et incommode, dont les étroites ouvertures donnaient sur le cimetière, fut le Bethléem de la Présentation. L'hospice y était adjacent. La sainte fille y organisa le service des pauvres voyageurs malades, et en fit aussitôt, dans ce pays de passage et d'auber-

ges, l'hôtellerie du bon Dieu. Elle inaugura ainsi du même coup, sur ce coin de terre qui devait tout d'abord lui être si ingrat, les deux grands services que se partagent aujourd'hui dans les deux mondes les Filles de la Présentation : la direction des écoles, le soin des pauvres et des malades.

Le père spirituel que le Seigneur avait donné à Marie Poussepin était le Révérend Père François Mespolié.

Digne fils de Saint Dominique, il excellait dans la direction des âmes, et la science surnaturelle qu'il joignait à un grand fonds de connaissances acquises donnait à ses conseils une rectitude, une autorité et une force de persuasion singulières. Le vénérable Père prit Mère Poussepin au début de ses labeurs, et, pendant un demi-siècle, la suivit dans toutes ses voies avec l'autorité d'un maître et l'amour sacré d'un père. On peut dire qu'il devint l'âme de tous ses conseils, et, après elle, le fondateur de son oeuvre bénie. Il n'y eût que la mort qui priva la vénérable fondatrice et ses filles d'une direction aussi précieuse. Et la mort elle-même sut attendre le moment où le concours du vaillant religieux devenait beaucoup moins nécessaire à la Congrégation.

Marie Poussepin n'eût pas de peine à décider sa vertueuse compagne à l'accompagner à Sainville. Elles partirent donc ensemble, emmenant avec elles deux jeunes orphelines dont elles s'étaient chargées.

Elles s'installèrent provisoirement dans une ancienne maladrerie, sise à une certaine distance de Sainville, auprès d'une chapelle de Saint Maur, lieu de pèlerinage pour la contrée. M. Debilly, curé de Sainville, comprenant les difficultés de cet éloignement de l'église paroissiale, engagea les pieuses institutrices à se rapprocher du village proprement dit, et, l'année suivante, 1696, Marie Poussepin, munie de l'autorisation de Mgr Godet des Marais, évêque de Chartres, établissait à Sainville même ses petites écoles, son orphelinat et ses modestes ateliers de bas de soie. Aussitôt commencèrent auprès de la sainte femme les premiers essais de groupement, et se dessina le mouvement chaque jour plus précis d'une communauté en formation. Avec les élèves arrivèrent les jeunes recrues de l'oeuvre, les novices, les pensionnaires. Le temps des délaissements était passé. C'était maintenant l'heure de la bénédiction, du développement, du progrès. Tout cela s'effectua comme par enchantement dans le court espace d'une année. Le 16 septembre 1696, la fondatrice fit l'acquisition d'un immeuble, situé auprès de la porte d'Orléans, qui forma plus tard la partie la plus considérable de la maison, et y installa toutes ses oeuvres : dispensaire, école, ouvroir, pensionnat et noviciat.

Tertiaire de Saint Dominique, Marie Poussepin avait constamment puisé dans la règle du Tiers-Ordre les principes directeurs de sa propre perfection et de celle de ses Filles. Soutenue dans toutes ses épreuves par le Père Mespolié et les autres Frères Prêcheurs,

qui ne marchandaient à sa maison ni les travaux de leur ministère, ni les efforts de leur généreux dévouement, vêtue des livrées de l'Ordre apostolique, malgré quelques différences dans la forme du costume, la pieuse femme entendait bien demeurer ce qu'elle avait été jusque-là. Elle voulait garder pour ses filles ce nom populaire de Jacobines sous lequel on les désignait communément, et conserver, comme un trésor de grand prix, ces titres de première origine, aussi glorieux pour le passé que riches de promesses pour l'avenir. Toutes ses filles étaient dans les mêmes sentiments. Fleur dominicaine, la petite communauté de Sainville aspirait à ne se point détacher de la vieille souche qui l'avait vue naître et sur laquelle, à peine éclose, elle répandait quelque parfum.

De son côté, l'évêque de Chartres se montrait soucieux de sauvegarder ses droits, se basant en particulier sur la discipline consacrée par le Concile de Trente, il ne pouvait accepter qu'une congrégation nouvelle, née sur son territoire, échappât en fait à sa juridiction et reçut, pour l'ensemble de ses actes, une direction étrangère à la sienne.

Nous ne pouvons, dans une simple notice, nous étendre sur ce sujet, ni suivre la Fondatrice dans les longs et pénibles démêlés qu'elle eût à subir. Elle finit cependant par obtenir de Louis XV les Lettres Patentes, mais il lui fallut renoncer à un nom qui lui était si cher, pour prendre celui de "Soeurs de la Charité de Sainville" sous lequel sa communauté était lé-

galement reconnue. Restait à assurer l'existence canonique de l'Institut par l'approbation des Règles. En 1727, Marie Poussepin avait eu la douleur de perdre le Père Mespolié, qui avait inoculé à l'oeuvre la plus pure sève dominicaine unie au plus parfait esprit religieux.

La Fondatrice lutta encore dix ans pour défendre les points qui lui tenaient particulièrement au coeur; puis il fallut en venir à une solution, son âge avancé ne permettant plus aucun retard.

Elle dut correspondre douloureusement, quoique sincèrement, aux vues de l'adorable Providence, telles que les lui indiquait et signifiait l'autorité de son évêque. Disons-le toutefois, l'obéissance ne détruit pas la gratitude, et les saintes attaches du coeur subsistent à côté des brisements de la volonté. Jamais la sainte femme ne s'affranchit de la reconnaissance qu'elle devait à l'illustre religieux qui avait été son guide et son appui; jamais non plus, la Présentation ne s'affranchira des liens qui l'attachent à l'Ordre de Saint Dominique.

Les Soeurs de la Présentation se consacrent à toutes les oeuvres de dévouement et de sacrifice, sous les formes diverses que l'âge moderne a reçues des temps anciens, ou créées lui-même avec un zèle et un génie qui l'honoreront devant la postérité. Hôpitaux, maisons de convalescence ou de santé, salles de chirurgie, asiles de vieillards ou d'aliénés, dépôts de mendicité, orphelinats, léproseries, refuges et maisons de

préservation, maisons de famille pour les jeunes employées et les servantes, patronages, oeuvres de l'usine et du commerce, dispensaires, visite des pauvres et des malades à domicile, crêches, asiles pour l'enfance, petites écoles, enseignement supérieur pour les jeunes filles, pensionnats, enseignement professionnel, ouvroirs, missions étrangères avec tous les services spéciaux et toutes les abnégations que ce ministère comporte; il n'est pas une de ces oeuvres que la Congrégation n'embrasse avec amour, ne pousse avec le zèle ardent qui la caractérise, ne desserve avec fruit.

Répandus en France dans vingt-neuf diocèses, en Italie, en Espagne, dans l'Amérique du Sud, l'Amérique du Nord et jusque dans la vieille Mésopotamie, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ses établissements se multiplient chaque année et donnent occasion aux filles de la vénérée Mère Poussepin de rendre grâces au Seigneur.

Rien de plus saintement rempli que leurs journées! Quand s'est écoulée la première année du noviciat, à l'ombre de la Maison-Mère, quand la cérémonie de la prise d'habit a revêtu la fiancée du Christ des blanches livrées de la Présentation, elle part joyeuse pour sa nouvelle mission. Alors commence cet harmonieux ensemble d'oeuvres et de prières qui sanctifiera sa vie.

Chaque matin, elle puise force et lumière dans l'oraison, l'assistance à la sainte messe, la sainte



R. P. JOSEPH TERRIEN,
Un ouvrier de la première heure.

communion. A différentes heures du jour, la récitation de l'Office, du Saint Rosaire, la lecture spirituelle, la visite au Saint Sacrement refraîchissent son âme et alimentent sa charité.

Elle est pauvre: nourriture, vêtement, ameublement, lui rappellent sans cesse le premier de ses voeux, tandis que l'obéissance règle toutes ses démarches et que la chasteté, sous la garde de la mortification, fait son bonheur.

* * *

Le Père Grolleau en s'adressant aux Soeurs de la Preséntation désirait faire profiter la paroisse des travaux de cette communauté renommée, tout en lui ouvrant un champ nouveau d'expansion. La revue de la Province Dominicaine de France relatait de façon intéressante les travaux entrepris à côté de nos missionnaires de Mésopotamie par ces admirables soeurs de charité, leur vie de sacrifice et d'abnégation en ces pays lointains, et combien différents pour les commodités de la vie et de la civilisation européenne. Ayant su s'adapter si généreusement à une existence assurément pénible pour y seconder fructueusement notre apostolat, il était facile de se convaincre qu'ici dans un milieu bien autrement favorable leur établissement ne tarderait à prospérer tout en produisant de précieux résultats.

Cette attente n'a pas été déçue; on s'en rendra compte par les extraits suivants des rapports annuels.

* * *

L'Hôpital Ste Anne a été établi en 1906.

Situé à l'angle sud-est des rues "South Main" et "Middle" et diagonalement opposé au "South Park," il se trouve au centre d'une section très populeuse de la ville jusqu'alors dépourvue d'Hôpital ou de Station de secours.

Le besoin d'une institution de ce genre dans cette région de la ville a été plusieurs fois démontré, non seulement à cause des avantages que ce voisinage offre aux parents et amis des malades qui désirent être près d'eux, mais encore comme point d'arrêt en cas d'accidents ayant lieu au sud de la ville et réclamant des soins immédiats.

Un chirurgien interne pour le traitement de ces cas est employé à l'hôpital depuis déjà trois ans.

Le Noviciat, érigé le 13 octobre 1906, a actuellement donné à l'Hôpital 14 professes et 7 novices.

Que cette oeuvre soit venue à son heure, en ce coin d'Amérique,—qu'elle ait répondu à un besoin réel, que son fondateur ait vu juste, en en proclamant la nécessité, au sein de notre ville catholique, — c'est ce que les faits se sont chargés de démontrer amplement.

Comme on le verra plus loin, plus de cinq cents malades ont été hospitalisés, dans nos salles communes et nos chambres privées, au cours de l'année 1907,

proportion tout à fait satisfaisante, — nous le disons en bénissant Dieu. Le rapport de 1906 n'en accusait que 212. Et, nous ne voyons pas pourquoi le nombre n'en serait pas plus considérable encore, l'an prochain, ni pourquoi notre institution ne continuerait pas, à tous les points de vue, d'obéir à la loi du progrès normal.

Il est de notre devoir, dans ce retour sur les évènements qui ont marqué, pour nous, l'année écoulée, de donner d'abord un souvenir ému aux amis éminents que nous avons perdus.

La mort de Mgr. Stang, en endeuillant tout le diocèse de Fall River, devait avoir un contre-coup spécialement douloureux pour notre hôpital, qu'il avait béni, qu'il avait voulu doter d'une chambre magnifique, à son nom. Et l'un de ses derniers actes publics, avant de partir pour cette lointaine ville de l'ouest, où il allait trouver la mort, n'a-t-il pas été de fonder un lit pour les pauvres, dans une de nos salles? — Nous nous rappelons qu'en nous faisant ce don, — si peu de jours avant sa fin prématurée, — il nous exprimait le voeu de pouvoir le renouveler chaque année.

Hélas! c'était là la bonne oeuvre suprême que Dieu attendait pour faire entrer son serviteur dans sa joie infinie.

Si nous ne pouvons nous empêcher de déplorer la perte de ce bienfaiteur insigne, ni de verser, sur sa tombe encore fraîche, l'hommage de notre gratitude —

qu'il soit permis de dire que son successeur a bien hérité, non seulement de son esprit et de ses hautes vertus, mais encore de sa sympathie à notre endroit. Nous avons les meilleures raisons de croire, en effet, que le nouvel Evêque de Fall River verra prospérer notre oeuvre avec fierté, et qu'il sera prêt à lui donner, en toute occasion, des preuves de son bon vouloir.

Ce n'est pas, non plus, sans un vif regret, que nous avons vu disparaître le Docteur P. A. A. Collet, M. D., premier président de notre personnel des médecins et chirurgiens. Nous comptions en lui un ami très sûr, un sage conseiller. Son concours nous fut éminemment utile, dans cette période difficile de la fondation. Le poids de son âge, sa longue expérience des hommes et des choses, son esprit conciliant, lui avaient assuré, en ce milieu, une influence qu'il voulut bien mettre entièrement à notre service, et qui nous fut d'une aide singulière, dans l'organisation de notre oeuvre.

Que cet ami sincère recueille donc, par delà la tombe, la récompense de sa bonne et durable action! Il a, en effet, créé des traditions de loyauté, d'honnêteté dans le dévouement, dont son successeur immédiat, M. le Docteur J. A. Barré, M. D., ne pouvait mieux faire que de s'inspirer, — et qui, en se perpétuant ainsi d'un président à l'autre, et en se transmettant à travers tous les rangs du corps professionnel, attaché à notre hôpital, jetteront sur celui-ci un lustre appréciable.

Aux chirurgiens distingués que nous possédions déjà, MM. les Drs. Barré et Wilbur, avons-nous adjoint, en janvier dernier, le jeune et éminent Dr. Truesdale.

Celui-ci nous arrivait, précédé d'une réputation de science et d'habileté expérimentale, bien propre à provoquer notre confiance. Nous l'avons vu à l'oeuvre. Les étonnants succès qu'il a obtenus, dans ses diverses opérations, ont justifié nos prévisions heureuses en sa faveur. Et, plus que jamais, sommes-nous heureux du choix que nous avons fait de sa personne.

Nos trois chirurgiens en chef, — également capables et dévoués, — ont rempli leur fonction avec une exactitude et une maîtrise, auxquelles il nous plaît de rendre un complet hommage.

Et le personnel de nos médecins et spécialistes voudra bien accepter aussi tous nos remerciements.

L'Association de nos Dames de Charité a réalisé toutes les espérances que nous avions mises en elle. Ce rapport expose, dans le détail, les dons, en argent et en nature, que nous lui devons. Et certes, la liste en est belle. Le bon esprit qui règne parmi ses membres, l'entente parfaite de leur rôle charitable et de leur devoir de co-opératrices, leur sympathie, réelle et profonde, pour notre jeune institution, nous permettent d'espérer qu'elles feront des merveilles, plus grandes encore, dans l'avenir. Et, devant l'oeuvre

accomplie déjà, nous ne pouvons que féliciter cette association de n'avoir gardé, de l'ancienne, que le principe essentiel, pour le revêtir d'une forme nouvelle, plus compréhensive de nos besoins pratiques, mieux adaptée à notre idéal.

Le "Staff" est désormais organisé d'une manière permanente. Les Soeurs, comprenant toute la responsabilité qu'entraîne le soin des malades, sont heureuses d'être secondées par des médecins et des chirurgiens honorés de l'estime publique.

A ceux-ci nous exprimons notre gratitude pour le travail de l'année.

L'Hôpital est ouvert à tout praticien régulier de la ville qui désire s'occuper de ses malades, et la salle d'opération est accordée aux chirurgiens résidant et non résidant, ayant une habileté généralement reconnue.

Le nombre de malades qui ont été soignés pendant l'année et les bons résultats obtenus ont été une source de réelle satisfaction pour les soeurs en charge.

Un nombre relativement restreint de malades a été admis dans des lits non payants, l'Hôpital dépendant entièrement de ses ressources pour la subsistance; mais, avec la bonne volonté de la part de notre "Staff" à faire telle oeuvre de charité que nous lui demanderons, il est à espérer que dans un temps plus ou moins éloigné, nous pourrons avoir plusieurs lits non payants à offrir aux malades.

Le revenu d'un don de $5000 pourvoit à un lit gratuit.

Nous renouvelons ici, l'expression de notre gratitude à tous nos bienfaiteurs et à ceux qui ont témoigné de l'intérêt à notre oeuvre.

CONFERENCE ST VINCENT DE PAUL

L'exercice judicieux de la charité dans une paroisse est un sérieux problème. "Vous aurez toujours des pauvres parmi vous." Il y a le pauvre honteux digne de la plus délicate compassion; il y a le pauvre sans vergogne, qui accepte sa pauvreté comme une profession, en tire le meilleur parti possible et nourrit sa paresse de la charité publique. Le discernement de la vraie misère exige donc beaucoup de discrétion et de fermeté, souvent aussi le coup d'oeil d'un policier. Par ailleurs, le curé ne peut refuser une aumône sans se faire taxer d'avarice et dureté, deux qualités fort préjudiciables à son ministère.

La Conférence pare à ce grave inconvénient et donne à l'apostolat laïque l'occasion d'exercer une charité très fructueuse et très méritoire. Est-il besoin de dire toute son utilité dans un centre ouvrier comme le nôtre où il arrive sans cesse de ces malheureux qui ont passé la plus grande part de leur existence à changer de pays, de métiers et de misères. Un laïque prudent et avisé, à raison de sa position, de ses affaires ou de son commerce est bien mieux à portée que le prêtre de reconna tre le vrai du faux pauvre.

Telle est la pensée qui a inspiré la fondation dans la paroisse d'une Conférence de St Vincent de Paul, en l'année 1910.

Monseigneur Harkins, évêque de Providence, avait déjà tenté d'établir une conférence générale pour toutes les paroisses canadiennes françaises de Fall River. Le succès ne répondit nullement à son attente; peut-être même n'était-ce qu'un projet étudié et reconnu non pratique. Plus tard les paroisses de langue anglaise organisèrent la Conférence S.-Antoine vers l'année 1898 et étendirent à toute la ville son champ d'action. Cette fondation a été certainement prospère et parvint à soulager beaucoup de malheureux pendant les grèves désastreuses qui attristèrent la population de notre cité ouvrière. Pendant l'année 1909 la Conférence distribue des secours pour une somme de trois mille piastres environ.

C'est en 1910 que la paroisse Ste Anne organisa l'oeuvre admirable et depuis longtemps désirée de la S.-Vincent de Paul. La première assemblée se tint le 11 février au presbytère de Ste Anne, sous la présidence du R. P. Dion, curé. Le R. P. Marchildon prit la charge de directeur spirituel. Les membres fondateurs étaient peu nombreux, cinq seulement: le Dr. Frs. de B. Bergeron, Napoléon Gendreau, Joseph Beaulieu, Arthur Lamarre et Moïse J. Désautels. Il était difficile de procéder à une élection régulière, on nomma président et secrétaire M. Désautels; vice-président et trésorier, M. J. P. Beaulieu.



R. P. BERNARD PERCOT
un de spremiers vicaires.

La première collecte rapporta la somme de $15.12 et le Père Curé bénit l'oeuvre naissante en lui souhaitant prospérité et longue vie.

La St. Vincent de Paul a fait un bien considérable dans la paroisse; ne serait-ce que celui d'épargner à quelques uns le refuge peu envié de la Maison des Pauvres. Elle a permis à d'autres de passer une crise de chômage ou la maladie, puis de reprendre avec courage le travail et de se refaire une meilleure situation. Le zèle ainsi mis en oeuvre par l'exercice de la charité a créé l'ouvroir pour les pauvres. Nos mères de famille, pourtant déjà assez chargées de préoccupations, ont pensé faire leur part. Une fois la semaine elles viennent coudre ensemble et il sort des merveilles de cette industrieuse charité. Les vieilles hardes de rebut transformées feront les beaux dimanches de maints pauvres vieux ou permettront au petit vagabond de la rue de laisser l'école du diable pour celle du bon Dieu.

Après le départ de M. Désautels la Société s'étant réunie fit l'élection régulière de nouveaux officiers:

Prsident, Philias St-Denis; Vice-Président, J. P. Beaulieu; Secrétaire, Georges Tremblay; Trésorier, Napoléon Beauparlant.

Les Directeurs Spirituels ont été successivement après le P. Marchildon, le R. P. Doucet, le R. P. Dion.

Les Officiers actuels sont: Président, Ludger Mi-

chaud; Vice-Président, Marcelin Labrie; Secrétaire, Henri Tremblay; Assistant-Secrétaire, Joseph Leclair; Trésorier, Georges Tremblay; Directeur Spirituel, R. P. Antonin C. Lauzon.

Autres membres: J. P. Beaulieu, Edmond Mathieu, Henri Dubois, J. B. Gagnon, F. X. Gagnon.

Dames Auxiliatrices pour la couture sont au nombre de 15.

UNE SEANCE DE COUTURE.

J'étais nu, vous m'avez vêtu..."

J'étais arrivée un peu songeuse, un peu préoccupée, un peu triste même à notre Ouvroir; mais bientôt, la gaieté communicative de mes compagnes, l'atmosphère très douce de notre salle de couture, l'impression d'être utile à de pauvres êtres souffrants, firent s'envoler tous les papillons sombres.

Dès lors, j'ai voulu faire connaître à tous cette oeuvre si belle, qui fait si grand bien, tant aux bienfaiteurs qu'aux protégés.

* * *

Chaque mercredi après-midi les Dames Auxiliatrices de la Saint Vincent de Paul se dirigent vers le Couvent des Dominicains dont une des grandes salles sert d'ouvroir. Elles traversent le "jardin des Pères," toujours joli, bien entretenu, bien cultivé, et la vue seule de cette verdure semble faite pour donner des

idées riantes. La salle de couture cependant est sévère. Un grand Christ y domine, et sous le regard du Dieu souffrant, on travaille mieux. On travaille mieux aussi sous la protection de Saint Vincent de Paul dont une image est là.

Le Révérend Père Directeur ouvre la séance par une prière, et bientôt, chacune s'installe à sa besogne. Les ciseaux courent dans les pièces d'étoffe, l'aiguille se cache, reparaît, disparaît entre les doigts agiles, les machines ronflent, les voix se font joyeuses, les rires fusent; c'est un joli mélange de propos enjoués, de bons mots, de conversations sérieuses, de causeries aimables et intéressantes.

Les causettes, cependant, n'interrompent pas le travail. Les doigts restent agiles. J'ai vu des dames faire, dans leurs trois heures de couture, deux gentilles robes de fillettes, bien taillées, bien cousues, bien coquettes. Une autre fera six culottes pour les garçonnets.... et, comme ils seront gentils nos petits pauvres sous ces vêtements que pour eux nous confectionnons avec tant d'ardeur et de plaisir, j'allais dire, "avec tant d'amour."

* * *

Mais, un silence se fait... Dans l'entrée vient d'apparaître, craintive et timide, une pauvre femme que deux bébés pâles, en loques, parfois barbouillés, mais gentils tout de même, tirent par ses jupes. Elle jette un regard vers ce groupe d'heureuses, et de favorisées qui donnent pour elle leurs temps, leur labeur,

leur coeur. Ce regard, il n'a rien de l'âpre jalousie que, d'ordinaire, provoque la rencontre du bien-être et de l'aisance avec la pauvreté et la misère. Ici, l'heureuse et la déshéritée se comprennent, se donnent la main, s'aiment. Que se passe-t-il en ce moment dans le coeur de ces deux femmes en face l'une de l'autre? Celle-ci appartient à l'une des familles les plus distinguées, les plus favorisées. Elle remercie Dieu qui l'a comblée, et elle a pour sa soeur malheureuse, une douce pitié, une sympathie bienfaisante, une bonté protectrice. Elle, la pauvrette, sent son coeur se serrer à la pensée d'avoir à réclamer de la charité d'autrui, le vêtement qui couvrira les membres frêles de ses petits tendrement aimés, le morceau de pain qui leur gardera la vie, le bois qui leur donnera du feu aux jours de froid et de givre. Mais ici, la charité qui donne est si douce, si bonne, si pleine de pitié généreuse! Des larmes jaillissent de ses yeux. Larmes de reconnaissance, larmes où il n'est rien d'amèr.

* * *

De la salle de couture, les clients viennent attendre dans un grand couloir, le moment de passer à leur tour au "magasin." L'avez-vous visité, le magasin de la Saint Vincent de Paul? Il n'a rien des grands étalages de nos marchands d'en ville. La charité est plus modeste, mais non moins bien fournie. Aux hauts crochets, aux patères sont suspendus les vêtements chauds, les pièces les plus lourdes. Il y a là des manteaux, des pèlerines, des habits, enfin ce dont on aura besoin aux jours froids. Tous ces vêtements destinés à

nos pauvres ont tous été traités à la formaline et désinfectés avec soin.

Sur les rayons, on voit de grosses pièces d'étoffe, des rouleaux de fil, tout le matériel requis à la confection du linge. Une armoire renferme ce qui est terminé et prêt à la distribution. Un à un, les clients se présentent; on demande leur nom, leur adresse, on l'inscrit au cahier, et...c'est tout. Ils n'ont pas d'interrogatoire à subir, pas de questions gênantes et indiscrètes... L'inquisition, si besoin en est, n'est faite que par le Père Directeur. On fait ensuite la distribution des vêtements nécessaires; chacun reçoit, qui une culotte, qui une robe, un jupon, un manteau, une blouse, un chapeau, et tout ce petit monde est maintenant pimpant, joyeux et se remet en route pour le "Home," les yeux clairs, le sourire aux lèvres, de la joie, de la reconnaissance plein le coeur.

* * *

Oh! comme elles sont heureuses et émues ces vaillantes ouvrières lorsque le Père Directeur, tenant par la main l'un de ces petits, flambant-neuf des pieds à la tête, vient les faire jouir de la joie de leurs protégés. C'est une récompense pour elles de constater le bien qu'elles pensent faire. Elles ont mis leur gloire dans ces travaux les plus minimes et les plus grossiers pour soulager les pauvres. Vous verrez ces dames qui ont des aides, des servantes à la maison, ou qui font faire au dehors les gros travaux du ménage, n'hésiter cependant, ici, devant aucun lavage, repassage, aucune

corvée enfin. Elles le font pour leurs pauvres, elles le font pour Dieu qui toujours leur apparaît dans la personne de ces malheureux. C'est un Dieu souffrant et déshérité, ce Dieu qui récompense, qui bénit, qui compte là-haut toutes les charités, toutes les aumônes, surtout celle de votre temps, de vore labeur, du meilleur de votre coeur.

* * *

La Société des Dames Auxiliatrices, c'est bien le complément nécessaire à la Saint Vincent de Paul. Eux, les hommes, peuvent visiter les pauvres, les secourir, leur donner nourriture et vêtement. . .mais travailler ainsi pour eux?. . .non, et il me semble qu'ici vous devez être un peu jaloux de nous, Messieurs. . . . nous sommes plus heureuses que vous!

D'autres que les membres de la Saint Vincent de Paul, et les Dames Auxiliatrices, ont aussi contribué au soulagement des pauvres de notre paroisse. Les étoffes, matériaux, fil, etc., ont été acquis à l'aide de tous les dévouements réunis; séances, collectes, dons, etc. Vous aurez donc eu votre part de mérites, chers Amis généreux et dévoués qui nous avez aidées à travailler pour ces infortunés. Il ne l'oubliera pas, le grand Maître qui a dit: "Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait." Il aura tout compté. . .et Il vous garde si douce et si belle récompense.

NOELLETTE.

(La Semaine Paroissiale).

CERCLES LACORDAIRE ET JEANNE D'ARC

Au moment où le Cercle Lacordaire et le Cercle B. Jeanne d'Arc arrivent à la fin de leur neuvième année d'existence, il n'est pas hors de propos de jeter un rapide regard sur l'oeuvre accomplie et, sans entrer dans beaucoup de détails chronologiques, de rappeler les principes qui ont présidé à la fondation de cette oeuvre modeste, mais utile. Les ouvriers de la première heure auront sans doute quelque plaisir à se rappeler ces souvenirs et les nouveaux pourront trouver là une occasion de mieux complendre l'esprit de la Société et de mieux s'en pénétrer.

Disons d'abord d'un mot qu'aucun désir de combattre et de rompre des lances n'a été pour quoi que ce soit dans la fondation des cercles. A Fall River, comme dans beaucoup d'autres endroits, l'idée de fonder une association antialcoolique à base d'abstinence totale est née de la conviction intime et profonde de l'insuffisance de la tempérance ordinaire dans bien des cas, soit pour préserver de ce que tout le monde appelle l'excès ou l'abus, soit pour aider à relever ceux qui ont été les plus malheureuses victimes des boissons alcooliques. Ce n'est que plus tard et petit à petit que d'autres considérants, y compris et surtout l'étude de l'alcool au point de vue scientifique et médical, sont venus nous faire aimer davantage encore l'abstinence totale et la trouver bonne, excellente, même pour ceux qui l'ont toujours pratiquée et n'ont jamais approchée leurs lèvres d'un verre de n'importe quelle boisson alcoolique.

Il y avait environ six ans que la fondation d'une société de préservation et de relèvement se préparait lorsque fut donné à Fall River, le 5 février 1911, le Cercle Lacordaire, No. 1, association amicale antialcoolique. Les vingt-six ou vingt-sept fondateurs, comme les nombreux confrères qui sont venus depuis se joindre à eux, se proposaient en s'unissant en société, non seulement de se préserver eux-mêmes plus sûrement du fléau de l'alcoolisme, mais de s'aider mutuellement à combattre autour d'eux ce fléau, d'abord et toujours par l'exemple, puis, à l'occasion, par la parole, par des lectures, (livres, brochures, tracts, journaux), par des conférences et d'autres moyens encore, si c'est possible.

Se préserver soi-même plus sûrement, c'est déjà quelque chose, puisque le mal dont il s'agit de se préserver ainsi s'attaque si souvent et tout à la fois au corps et à l'âme, à la dignité de la vie, à l'accomplissement des devoirs d'état et des devoirs religieux, au bien-être physique et moral des personnes et des familles, puisque l'intempérance à laquelle conduit souvent l'usage des boissons alcooliques, tout en ayant sa place spéciale parmi les sept péchés capitaux, favorise singulièrement l'éclosion et le développement de beaucoup d'autres vices, dégradant parfois l'homme jusqu'à le priver de son intelligence et de sa liberté, et accumulant autour de lui tant de misères et de ruines de toutes sortes.

Mais les membres du Cercle Lacordaire mus par un sentiment de charité, de fraternité chrétienne, veu-



R. P. BELLEMARE
1er desservant de S. Jean Bte de Maplewood

lent en outre s'aider mutuellement à combattre autour d'eux l'alcoolisme. Il faut évidemment le combattre, puisque c'est à notre époque un fléau terrible, puisque de l'aveu de tout le monde, les boissons alcooliques font énormement de mal. Or sur qui faut-il compter pour combattre ce mal et enrayer ce fléau? Faudrait-il donc compter précisément sur les bons ivrognes, sur les tristes ivrognesses ou tout au moins sur ceux qui sont simplement des alcooliques? Poser la question c'est la résoudre, et il serait superflu de formuler la réponse. Si les gens sobres se cantonnaient tous dans la confrérie des bras croisés laissant aux bons ivrognes l'honneur de combattre l'alcoolisme et aux alcooliques le soin de ramener les ivrognes à la sobriété, il serait bien à craindre que l'alcool ne continuât indéfiniment ses ravages si fréquents dans les santés, dans les consciences et dans les bourses, ravages que personne ou presque personne n'ignore, sauf peut-être ceux qui ferment les yeux pour ne point voir, ravages dont beaucoup se plaignent douloureusement, y compris souvent les pauvres victimes de l'alcoolisme.

Pour combattre l'alcoolisme, il faut d'abord et surtout des gens sobres. Voilà pourquoi on accueille également bien dans le Cercle Lacordaire, en même temps que des gens redevenus sobres, des gens qui sont toujours restés sobres. Les uns et les autres sont également dignes d'estime, une fois membres de la société.

Voilà pourquoi aussi à côté du Cercle Lacordaire, sous le nom de Cercle Ste Jeanne d'Arc, une autre as-

sociation amicale antialcoolique a été fondée à Fall River également, le 12 février 1911, composée de dames et de demoiselles parfaitement sobres dont un bon nombre même n'ont jamais usé de boissons, mais qui veulent néanmoins s'aider mutuellement à combattre l'alcoolisme. Leur entrée dans la Société ne peut que leur faire honneur, car c'est une preuve d'intelligence et de générosité. Aussi, lors de l'assemblée générale du 13 août 1911, Monseigneur Feehan, Président d'Honneur des Cercles Lacordaire et des Cercles B. Jeanne d'Arc du diocèse, a-t-il vivement félicité et même remercié les dames d'avoir si bien compris leur devoir en face du danger de l'alcoolisme. Loin de s'étonner de les voir dans une société antialcoolique, il leur dit positivement que c'est précisément à la femme, non pas à elle seule, mais à elle surtout qu'il appartient de combattre l'alcoolisme et de former sur ce point le sentiment populaire, l'opinion publique, une saine mentalité publique.

Voilà, sans équivoque et nettement défini, le but des Cercles Lacordaire et Ste Jeanne d'Arc.

Quelle est maintenant leur nature ou que n'est-elle pas?

Les Cercles Lacordaire et Ste Jeanne d'Arc ne sont pas des confréries religieuses proprement dites, mais ce sont des associations catholiques. C'est dire que pour en faire partie, il faut être déjà ou redevenir catholique pratiquant. C'est dire aussi que les sociétaires doivent soutenir leur bonne volonté et leur zèle

par la prière et par l'accomplissement de leurs autres devoirs religieux, et qu'ils doivent prier les uns pour les autres et pour les défunts de la société.

Sans être, d'autre part, une société de secours mutuels, au sens ordinaire du mot, le Cercle Lacordaire avait l'espérance et il a aujourd'hui la conviction de pouvoir contribuer au bien-être physique et moral de chacun de ses membres et de leurs familles autant que n'importe quelle société de secours mutuels. De cette conviction faite d'expérience, on a déjà eu d'innombrables témoignages non équivoques, non seulement dans la paroisse Ste Anne et les différentes paroisses canadiennes de Fall River, mais dans toutes les villes ou localités où se sont établis des cercles.

Si les bonnes Dames du Cercle B. Jeanne d'Arc ne sont pas de celles qui faisaient des dépenses de boissons et par conséquent ne réalisent pas directement des économies par le fait de leur entrée dans le cercle, elles aident à atteindre ce but en encourageant ce mouvement, en combattant l'alcoolisme. D'ailleurs, quelques-unes n'ont pas eu à attendre longtemps avant d'en retirer aussi des bénéfices ; voici comment : Par le fait de leur entrée, ou du moins à la suite de leur entrée dans le Cercle Ste Jeanne d'Arc, plusieurs de ces personnes ont eu le bonheur de voir quelqu'un ou quelques-uns des leurs diminuer ou même supprimer complètement les dépenses de boissons, jouir d'une santé meilleure, réaliser des économies considérables et vivre eux-mêmes plus heureux de toutes façons. Voilà,

semble-t-il, qui est clair comme résultat; ce n'est pas affaire de sentiment ou d'opinion.

Pour être admis dans les Cercles Lacordaire ou Ste Jeanne d'Arc, la principale condition est d'avoir préalablement pris en présence d'un prêtre l'engagement de s'abstenir complètement et toujours de toutes boissons alcooliques ou alcoolisées et des divers mélanges où entrent ces sortes de boissons, exception pouvant être faite seulement pour les potions prescrites par un docteur et pour les autres remèdes véritables où l'alcool peut être parfois indirectement nécessaire à ttîre de dissolvant ou d'antiseptique.

Tout en reconnaissant la nécessité de cette exception, nous ne saurions trop tenir le lecteur en garde contre tant de prétendus remèdes qui n'ont de remèdes que le nom et qui contiennent beaucoup plus d'alcool que de substances médécinales.

L'engagement dont il vient d'être question n'est accompagné ni de voeu, ni de serment, mais il mérite bien, comme engagement d'honneur, qu'on ait à coeur d'y rester fidèle.

Pris d'abord individuellement en présence d'un prêtre, cet engagement est pris publiquement dans les termes indiqués par les Constitutions le jour de l'admission dans la Société, puis il se renouvelle ou plus exactement il se confirme publiquement de la même façon, d'abord dans un an, ensuite trois ans et enfin cinq ans après l'admission dans la Société, c'est-à-dire à

mesure que l'on devient agrégé du premier, puis du deuxième et enfin du troisième degré.

Il n'y a qu'un Cercle Lacordaire, comme il n'y a qu'un Cercle Ste Jeanne d'Arc.

Les sections formées dans différentes villes suivent toutes le même règlement et ne se distinguent que par le numéro d'ordre.

Cette idée de s'engager à s'abstenir complètement et toujours de toutes boissons alcooliques est diversement appréciée. Combien de fois même n'a-t-elle pas été "comme un signe de contradiction!"

Cette idée cependant pour elle la faveur de l'appui d'un grand nombre de savants qui ont fait durant ces dernières années d'attentives et patientes études sur l'alcool et ses effets à travers l'organisme humain.

Sur cette question, l'opinion, ou mieux la conviction d'un grand nombre de médecins d'aujourd'hui, et non des moindres, a une toute autre valeur scientifique que celle des buvetiers, des amis de la traite ou même des médecins de 1830; aussi leurs conclusions ont-elles déjà été adoptées par au moins six-cent-soixante-dix-sept médecins de la Province de Québec et par plusieurs de nos meilleurs médecins de la Nouvelle-Angleterre.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ces sonvictions scientifiques au sujet de l'usage qu'on appelle modéré, l'abstinence totale a bien toujours au moins pour elle,

l'incontestable avantage de préserver plus sûrement des dangess trop réels de cet usage dit modéré. Qui donc en effet a jamais dommencé à boire afin de se rendre malade, afin d'en perdre la tête momentanément ou pour toujours? Quel père de famille a jamais commencé à boire afin de priver sa femme et ses enfants d'un honnête confortable, voire même de vêtements, de chasssures, de pain? Et cependant, combien en sont arrivés là plus ou moins vite, parfois même très vite, après avoir commencé par l'usage modéré! S'il y en a tant d'autres qui sont tombés sur ce chemin si glissant, qui donc pourrait se flatter de ne pas y tomber un jour, et n'est-il pas plus prudent, plus sage de ne jamais s'y aventurer?

A l'adresse de ceux qui voudront comprendre, pourquoi n'ajouterions-nous pas que cette abstinence totale étant strictement obligatoire sous peine de rechute, de déchéance immédiate ou presque immédiate pour la plupart de ceux qui ont déjà été les victimes des boissons alcooliques, il est bon et il faut que d'autres restetn toujours sobres, les encouragent par elur exemple à marcher allègrement et sans humiliation dans cette voie de l'abstinence totale, la seule où il leur soit possible désormais de conserver leur santé, leur intelligence, leur dignité! Pas trop de zèle, si vous voulez; mais un peu de zèle tout de même, ce n'est pas contraire à la charité chrétienne.

Comme les Dames du Cercle B. Jeanne d'Arc, beaucoup d'hommes, heureusement, comprennent ces

idées-là, et la preuve qu'ils les comprennent, c'est qu'ils les mettent en pratique. Qu'il y ait ça et là, parmi tant d'engagements, quelques défections, ce n'est pas surprenant, c'est plutôt du contraire qu'il y aurait lieu de s'étonner, mais du moins la grande majorité persévère, et dans cette majorité se distingue une élite qui déploie un zèle actif et intelligent au service de cette cause.

A côté d'hommes restés toujours sobres, d'autres, que le penchant pour les boissons alcooliques avait plus ou moins longtemps tyrannisés, sont aussi aujourd'hui de fervents apôtres de l'abstinence totale, multipliant les entretiens, les démarches et les voyages, sans compter avec la fatigue, et payent de grand coeur, avec une partie de l'argent économisé sur les boissons, le noble plaisir d'aider quelques amis à reconquérir, en même temps que la sobriété, l'estime, le bien-être, le bonheur.

Quelques-uns de ceux-là se sont révélés conférenciers à la parole convaincue, ardente et persuasive. D'autres, par d'inoubliables bons mots, jetés comme en passant, ont réduit au silence certains avocats ou défenseurs des boissons. D'autres, invités d'une façon si pressante à accepter la traite qu'il était difficile d'y échapper tout à fait, ont tourné la difficulté en finissant par déclarer que pour faire plaisir, ils accepteraient tout de même, non pas un verre de boisson, mais un ou deux bons cigares, s'il y en avait. Invité à en prendre quelques-uns, s'ils lui convenaient, un

membre du Cercle de Woonsocket choisissait tout simplement quatre cigares de vingt-cinq centins, donnant au payeur de traite une leçon un peu chère dont il se souviendra sans doute. Nous souhaitons qu'elle lui profite.

Fondé le 5 février 1911 par 25 ou 26 fidèles qui avaient pris leur engagement quelques mois ou même quelques années auparavant le Cercle Lacordaire compte actuellement environ trois mille cinq cents membres; répartis pour la plupart dans les 42 Cercles établis dans les localités que nous mentionnons ci-après: Fall River, Manville, Central-Falls, Woonsocket, Dodgeville, Warren, Oakland-Mapleville, New-Bedford, Lawrence, South-Fitchburg, Manchester, N. H., Albion, Arctic, Providence, Taunton, Northbridge, Manchaug, Natick et St-Ours-sur-Richelieu. (Canada), Fisherville, Somersworth, Pawtucket, Haverhill, East-Broughton (Canada), North Grosvernordale, St-Georges-de-Beauce (Canada), Danielson, Wauregan et Aldenville, mais dont plusieurs sont dispersés dans un grand nombre d'autres localités des Etats-Unis et aussi au Canada.

De plus, à côté ou à la suite des membres du Cercle, et en nombre presque égal, il y a encore d'autres adeptes de l'abstinence totale qui ont pris leur engagement de la même façon et qui persévèrent, mais que différentes raisons plus ou moins plausibles empêche de se faire agréger complètement à l'un ou l'autre des Cercles locaux.



R. P. COTE
3ième Curé dominicain

Des économies réalisées par ceux des membres qsi buvaient autrefois s'élèvent actuellement à près de six ou sept mille piastres par semaine. Voilà, certes, un bénéfice appréciable, mais ce n'est cependant que l'un des bénéfices du Cercle; il y en d'autres, non moins importats pour le bien-être matériel qu'il n'est pas possible de calculer, ni d'apprécier d'une façon mathématique.

Quant aux Daes d uCercle Ste Jeanne d'Arc, elles sont au nombre de dis-huit cents, réparties pour la plupart dans les 31 cercles que possèdent Fall River, Manville, Central Falls, Woonsocket, Manchester, Warren,. Oakland-Mapleville, New Bedford, Lawernce, Fitchburg et South Fitchburg, Arctic, Providence, Taunton, Northbridge, Natick, Fisherville, Haverhill, North Grosvernordale, Danielson et Wauregan. Il y a encore dans quelques autres localités quelques Dames Jeanne d'Arc qui se rattachet directement au Bureau Général.

Quoique l'opposition n'ait pas manqué, les membres des Cercles Lacordaire et Ste Jeanne d'Arc peuvent être contents de l'oeuvre accomplie en moins de neuf ans.

D'abord ils sont en bonne compagnie et ils sont heureux et bien légitimement fiers de la haute approbation et du précieux encouragement qu'ils ont reçus d'hommes éminents, tant des Etats-Unis que du Canada.

Puis, le succès, jusqu'à présent, est venu couronner leurs efforts et même il a dépensé leurs espérances de jadis. Ils ont vu arriver à eux des adhérents, venant de toutes les professions, de toutes les conditions sociales. Les uns, parmi eux, avaient payé tribut à l'alcool; d'autres en étaient restés indemnes, mais avaient enfin compris que pour combattre le fléau de l'alcoolisme il faut d'abord et surtout des gens restés toujours sobres, ou depuis longtemps déjà redevenus sobres.

Chaque assemblée marque un pas en avant dans la voie du progrès, chaque assemblée constitue comme un tribunal ou s'instruit le procès contre l'alcool, et c'est avec la plus grande attention et le plus vif intérêt que toute l'assistance écoute chaque fois durant plusieurs heures les avocats de la poursuite.

Ce procès, nous en avons la conviction, continuera à être plaidé avec vigueur par des hommes compétents et désintéressés; l'opinion publique se montrera de plus attentive aux débats, les préjugés en faveur de l'alcool feront place à une connaissance plus exacte de ce malheureux liquide et de ses effets, et un jour viendra enfin où la cause sera définitivement gagnée en faveur de l'abstinence totale, qui est et qui sera toujours le meilleur moyen pour se préserver soi-même sûrement, comme aussi pour arracher à la tyrannie et au piège de l'alcool ceux qui ont eu le malheur de s'y laisser prendre.

Dans ce procès à plaider et à gagner, les Cercles Lacordaire et B. Jeanne d'Arc ont encore incontestablement un beau rôle à remplir, mais ils ne le rempliront avec succès qu'à la condition de poursuivre leur but spécial de charité, de relèvement et de préservation, avec zèle et désintéressement, sans ambition personnelle pour aucun des membres, et sans se laisser jamais guider par aucune des influences opposées ou tout au moins étrangères à leur but et à leur esprit.

LA SEMAINE PAROISSIALE.

L'histoire de Fall River publiée en 1888 trace une esquisse trop brève mais intéressante du journalisme canadien dans notre ville. On nous reproche parfois, et non sans à propos, de n'être pas assez intellectuels; mais pourtant le Canadien s'intéresse vivement à la vie publique, à l'arène politique, aux questions passionnantes et vivement débattues. C'est dire qu'il aime le journal, pas seulement pour le fait-divers et le feuilleton, aussi pour voir discuter quelque brûlante question.

Elles n'ont pas manqué ici: les troubles de la Flint et les revendications nationales qu'ils occasionnèrent ont donné l'essor à un journalisme intéressant. Ceux qui l'ont créé ont-ils toujours possédé et la science et la formation exigées à l'heure actuelle d'un écrivain catholique avant tout? Voilà une épineuse question; la résoudre ou la discuter n'est pas de notre ressort. On peut affirmer cependant qu'il leur manqua à ces vo-

lontaires de la presse, et la faute en était aux circonstances, la ferme et sage direction d'une autorité religieuse. L'homme le mieux intentionné peut errer aisément, surtout en des temps troublés, et la presse est bien l'arme la plus redoutable de notre temps.

La plus utile aussi. La parole émeut davantage mais son influence est éphémère. L'écrit reste et l'on peut relire cent fois si l'on veut la page exquise qui nous a émus. Le prédicateur instruit, touche et convaint ceux qui veulent bien l'écouter ou ceux qui ne dorment pas. Si l'on veut se donner la peine de lire et de méditer la page sérieuse et attrayante qui veut éclairer l'esprit ou réveiller la conscience, on aura écouté le plus efficace des sermons. L'écrivain mort depuis des siècles prêche et convertit des générations sans nombre.

Cette pensée féconde inspirait au Père Dion en 1911 de doter sa paroisse d'un bulletin paroissial. Féconde pensée! elle a été accueillie par un brillant succès; elle a fini par créer une sainte émulation ou une pieuse jalousie et ces sentiments moins louables à coup sûr que son inspiration première l'ont forcée à étendre son champs d'action, à verser ensuite dans d'orageuses polémiques où l'oeuvre excellente qu'elle voulait poursuivre a été quelque peu compromise.

L'histoire de notre Semaine tient toute dans les quelques documents que nous allons transcrire. Les évènements ont passé, il est facile de juger les intentions d'autrefois maintenant que les préventions se

sont tues. La sincérité du ton impose respect et le bien accompli, malgré l'imperfection de toute oeuvre humaine, est là pour dire que Dieu voulait l'oeuvre entreprise et qu'il l'a réellement bénie.

Le Premier Numéro publiait le programme suivant :

Nous vous offrons avec joie et confiance chers Paroissiens de Ste-Anne, ce modeste bulletin, qui a pour titre : "LA SEMAINE PAROISSIALE." Il est créé tout exprès pour vous, et il sera distribué gratuitement, chaque samedi, dans toutes vos familles.

Le but que nous proposons en le publiant, est de fournir aux fidèles confiés à nos soins, un guide pour leur vie paroissiale et catholique. Il aura pour mission de vous porter chaque semaine nos directions, nos conseils, nos pensées et nos désirs.

Les prônes du dimanche, avec les annonces, les recommandations, les exhortations qui y sont faites, ne sont pas toujours entendus de tous, parce que beaucoup d'entre vous, pour des raisons diverses, sont empêchés d'y assister; les prédications mêmes qui se font à l'église, et l'enseignement religieux qui s'y donne, n'atteignent pas également toutes les âmes; et il reste toujours, en dehors de ce que l'on peut régulièrement vous communiquer par ces voies, un grand nombre de points importants, sur lesquels il serait utile, et souvent même très nécessaire, que vous fussiez exactement renseignés et plus parfaitement éclairés.

Nous voulons donc que La Semaine Paroissiale mette les prêtres chargés de l'administration de cette paroisse Ste. Anne en communication régulière et périodique avec les paroissiens, qu'elle serve d'organe pour faire parvenir à tous, autant que possible, les directions et les enseignements qu'il est de notre charge de vous donner; pour prolonger et affermir dans toutes les âmes qui composent cette paroisse l'influence surnaturelle de notre ministère. Nous désirons enfin qu'elle nous soit un nouveau moyen de réaliser plus complètement et plus parfaitement cette devise des saints: "Faictes que sur toutes choses Dieu soyt le mieulx aymé."

La Semaine Paroissiale fournira à ses lecteurs, chaque samedi, le calendrier de la semaine suivante et la liste des offices ordinaires; le programme complet, avec horaire exact, des offices et cérémonies, des instructions, catéchismes, réunions des sociétés paroissiales et catholiques, administration des sacrements. Le bulletin insèrera les naissances, les mariages et les décès, les recommandations de malades ou d'intentions particulières aux prières des paroissiens, les intentions de messe. Enfin, dans une Chronique paroissiale, il notera avec soin les faits principaux de notre vie quotidienne; il donnera des informations suivies et précises sur les oeuvres paroissiales, d'éducation, de charité et de zèle, et tiendra les fidèles au courant de tout ce qui peut et doit les intéresser comme membres d'une même famille spirituelle, d'une même organisation religieuse. Toute son ambition

sera donc de vous faire connaître davantage votre paroisse, de vous intéresser à tout ce qui la touche, de vous faire aimer de plus en plus ce qui en est la vie, aussi bien au point de vue matériel qu'au point de vue spirituel. Et parce que vous le conservez avec soin, vous aurez ainsi chez vous une histoire très intéressante et fidèle de votre paroisse.

Tout en donnant la plus large place aux intérêts et aux évènements paroissiaux, dans ce bulletin, il n'est cependant pas de notre dessein de nous y borner exclusivement. Nous ne saurions oublier, tous ensemble, prêtres et fidèles, que, si la paroisse est l'organisme naturel de notre activité chrétienne, elle n'est que l'image d'une famille plus grande, plus étendue, qu'audessus d'elle il y a le diocèse et l'Eglise universelle. Et, en conséquence, la Semaine, tout en étant Paroissiale, veut aussi être éminemment catholique, dans le sens le plus étendu du mot, et tenir sous les yeux de ses lecteurs tout ce qui est de nature à exciter l'intérêt, la sympathie des fidèles, comme mémbre de l'Eglise, tout ce qui peut les instruire, les éclairer, les fortifier, les édifier, les consoler.

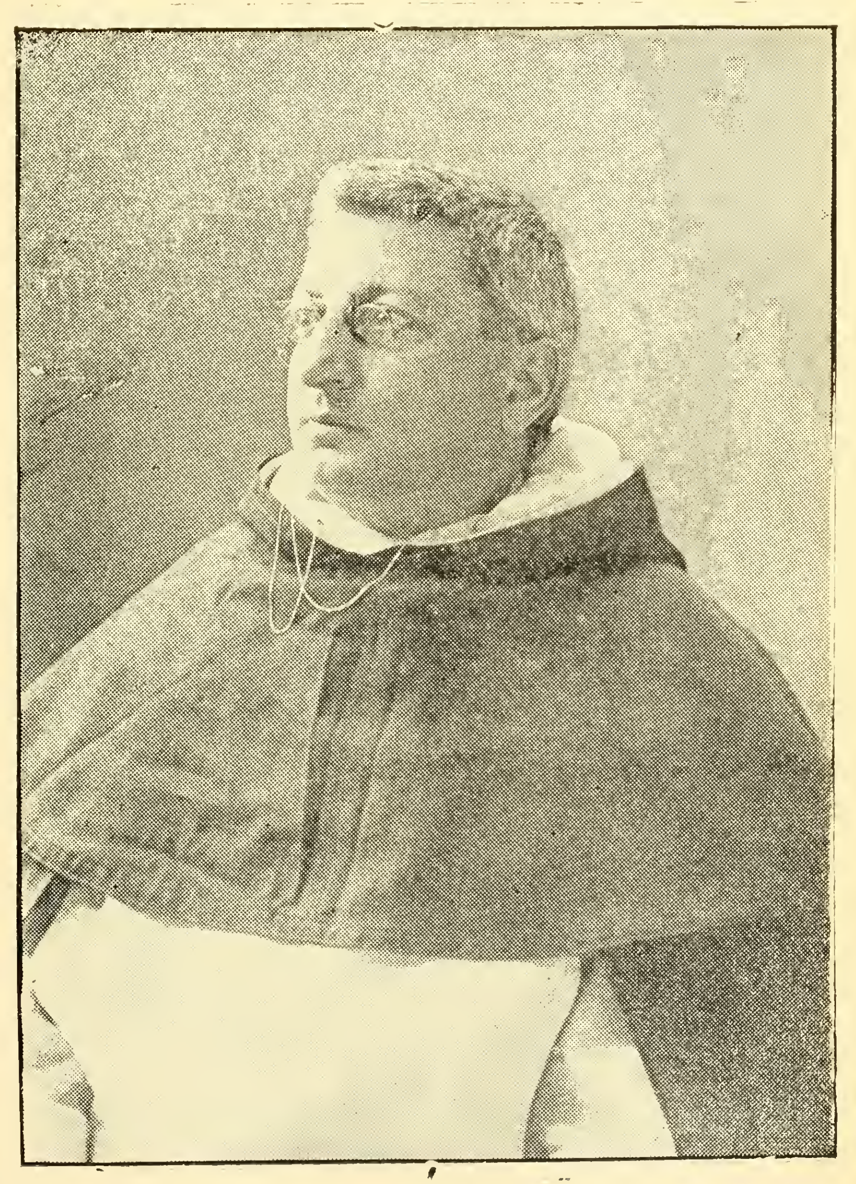
Que le Seigneur bénisse cette oeuvre, que nous entreprenons pour sa gloire! Que la bonne Sainte Anne, sous le patronage de qui nous la plaçons, lui assure le succès, en lui faisant produire ses fruits de saluts pour vos âmes! Puisse-t-elle vous être utile toujours, et vous devenir chère! Puissiez-vous y apprendre à mieux connaître, aimer et servir Dieu! Plai-

se à Dieu que cette oeuvre du bulletin paroissial serve à assurer l'union de tous les fidèles de cette paroisse dans les oeuvres de sanctification et de zèle, comme dans la foi chrétienne et catholique, et à produire par cette union la fécondité des efforts communs et la plénitude de leurs mérites, et à entretenir entre tous, par cette collaboration à l'oeuvre commune, l'esprit de zèle, de charité et de générosité!

Fr. Ange-E, Curé de Ste-Anne.

Tel fut notre bulletin paroissial, telle est aujourd'hui notre Semaine Paroissiale. Les évènements ont passé; les desseins et les projets aussi. Rien ne montre mieux l'utilité pratique et la fécondité salutaire de l'idée primitive. Elle a réussi: d'autres projets ont voulu s'appuyer sur elle pour assurer leur succès. Il n'y avait plus unité suffisante et même l'on s'est écarté de la pensée première, assez pour amener un lamentable insuccès et, qui pis est, bien des heurts et des froissements.

L'épreuve n'a nullement tué l'humble bulletin; il y a gagné une plus grande extension pour son apostolat moral et religieux et qui entend rester tel. Lorsque le Clergé Franco-américain de Fall River demanda au bulletin de devenir une Semaine Paroissiale, il savait l'entreprise déjà prospère et solide. Elle a réussi dans cette mortelle phrase, malgré de rudes épreuves; elle en est sortie plus efficace pour le bien comme on l'est toujours quand on a souffert. Quels qu'aient été les desseins des hommes, lors qu'on voulut



R. P. GROLLEAU
4ème Curé dominicain

modifier notre oeuvre de presse religieuse, elle a prospéré et s'est accrue pour avoir gardé la pensée toute désintéressée qui inspira sa fondation.

C'est en 1912 que furent publiés les documents qu'on va lire.

Nous soussignés, curés des Paroisses Franco-Américaines de Fall River, avons décidé de publier et de distribuer gratuitement à nos familles Canadiennes la Présente Semaine Paroissiale.

Pour quelles raisons?....

Pour une seule et unique raison qui renferme toutes les autres.... le Pape le veut. En effet, notre Saint Père ne cesse de recommander aux évêques et aux prêtres de fonder des journaux, revues, et publications, d'inspiration franchement et ouvertement Catholiques. Il répète souvent qu'un bon journal dans une paroisse, "vaut autant qu'une mission"--- "que c'est une mission continuée."

L'expérience est faite ici à Fall River.... le Bulletin Paroissial a fait grand bien depuis deux ans, dans la Paroisse Ste-Anne et dans la Paroisse du St-Sacrement. Le précieux bénéfice de cette bonne influence, nous avons voulu l'étendue à toutes les Paroisses de notre langue et de notre foi.

Nous entreprenons donc une oeuvre Catholique, désirée, voulue et bénie par le Chef, par le Père aimé de l'Eglise Catholique. Si quelqu'un prétend décou-

vrir là des intentions sinistres, (ou le dit sans y croire lui-même) libre à lui! mais, toute âme Catholique, toute volonté Catholique, tout coeur Catholique dira: C'est bien! vivent nos prêtres, que Dieu bénisse leur zèle".

Vous avez foi en nous parce que vous savez que nous vous aimons... Nous avons foi en vous parce que nous vous connaissons. Nous sommes certains que "La Semaine Paroissiale" trouvera dans tous les foyers si chrétiens de Fall River, l'accueil réservé aux amis vrais, qui intéressent, qui consolent et qui parfois osent, par amour, donner d'énergiques conseils.

"Le pape le veut, nous le voulons, vous le voudrez."

J. A. PREVOST, Proto. Apost. Curé de l'Eglise Notre-Dame.

FR. A. E. DION, O. P.—Curé de l'Eglise de Ste-Anne.

L. A. MARCHAND, Ptre—Curé de l'Eglise St. Mathieu.

D. V. DELEMARRE, Ptre—Curé de l'Eglise St. Sacrement.

J. E. THEO. GIGUERE, Ptre—Curé de l'Eglise St. Roch.

H. MUSSEIL, Ptre—Curé de l'Eglise St. Jean Baptiste.

FR B. PERCOT, O, P.—Curé de St. Dominique, Swansea.

Dans le premier Numéro de la Semaine Paroissiale le P. Dion annonçait de son côté:

J'ai la consolation, mes chers paroissiens, de vous annoncer une oeuvre nouvelle, facile, agréable; un bulletin paroissial. Depuis plusieurs années, nous avons ensemble, travaillé ferme, affronté bien des difficultés et avec l'aide de Dieu, soutenant notre courage, mis sur pied des oeuvres nombreuses. Dans un retour que j'aime à faire souvent sur les années de mon ministère au milieu de vous, je ne vois point que vous ayiez refusé une seule fois de me suivre. Aussi suis-je assuré du concours de mes bons paroissiens à l'oeuvre de plus en plus nécessaire de la bonne presse, de la lecture saine, catholique en même temps qu'intéressant et utile. Nos chefs, les Papes, ne cessent de proclamer une telle nécessité; ils font aux pasteurs un devoir sérieux d'y pourvoir. D'abord, toutes les misères de nos jours sont dues à la mauvaise presse. "Il ne se tromperait guère celui qui attribuerait principalement à la mauvaise presse l'excès du mal et le déplorable état des choses auquel nous sommes arrivés présentement." (Léon XIII). Il n'est pas un homme sérieux qui puisse soutenir le contraire. Les écrivains sans convictions ont exploité la soif de lecture qui dévore aujourd'hui tout le monde; ils ont abusé de la confiance des foules demandant à leur journal une opinion sur toutes les questions Ce be-

soin de lire est une autre raison de la nécessité du bon journal. "A notre époque, le peuple ne se forme guère d'opinion, et ne règle sa vie que d'après la lecture quotidienne des journaux. D'un côté, les hommes sont pris d'une avidité insatiable de lire ; de l'autre, un torrent de mauvais écrits se répand en toute licence. C'est à peine si l'on peut évaluer quel ravages il en résulte pour l'honnêteté des moeurs, quel détriment en est produit pour l'intégrité de la religion." (Léon XIII) Et Pie X, le Pape des curés, comme on l'a appelé, enseigne que ceux qui ne s'occupent point de la bonne presse ne sont pas de leurs temps. En bien des pays, malheureusement, les catholiques se sont laissés devancer par leurs ennemis. Ces derniers ont envahi la place, pénétré dans les esprits et y ont semé le trouble et les ruines.

Il résulte de tout cela, que l'apostolat ordinaire, que les oeuvres déjà existantes ne suffisent plus ; il faut les défendre et les compléter par la bonne presse.

Pour ma part, chers paroissiens, je désirais depuis longtemps émettre un tel couronnement à nos oeuvres. La Providence veut bien m'en fournir l'occasion dans une entente entre les paroisses françaises de notre ville. Chaque paroisse aura mainteannt son journal du dimanche fait pour elle, renfermant des articles, des nouvelles et des avis qui pourront intéresser et instruire. D'autre part, la réunion des divers bulletins paroissiaux en manquera point de resserrer les liens qui unissent déjà nos groupes français de Fall River, puis-

que chaque famille aura dans les diverses pages de la "Semaine" un aperçu général du mouvement de nos paroisses.

C'est dire que vous allez saluer avec joie l'apparition de la "Semaine." La "Semaine Paroissiale" est absolument gratuite. On ne vous demande que de la recevoir, la lire et la propager avec le même zèle qu'ont apporté d'autres paroissiens de Fall River au succès d'entreprises semblables.

Non loin de nous, de nombreux catholiques, de tout jeunes enfants se sont faits généreusement les apôtres du journal du dimanche. Pourquoi nos paroissiens de Notre Dame resteraient-ils en arrière? Ne seraient-ils pas fiers d'avoir leur journal à eux, fait pour eux, pourquoi nos pères et mères de famille se refuseraient-ils la joie de procurer chaque dimanche à leurs enfants une saine et intéressante lecture; pourquoi nos jeunes ne saisiraient-ils pas l'occasion de s'instruire agréablement et sans fatigue, de s'initier et de s'intéresser aux choses paroissiales; pourquoi nos petits enfants ne nous aideraient-ils pas avec générosité?

Chers paroissiens, je compte que vous voudrez tous contribuer à l'établissement d'une oeuvre aussi importante. Je dis tous, entendez bien. Ce sera l'oeuvre de tous: grands et petits; hommes et femmes, pauvres et riches; ce sera une oeuvre au bénéfice de tous. Notre journal ne représentera pas une classe plutôt que telle autre, ne s'adressera pas à celui-là plutôt qu'à celui-ci; oeuvre paroissiale, il se présentera à tous les

paroissiens avec une mission de paix, d'utilité universelle, de succès; tous voudront nous seconder.

Mais, comme rien ne peut se faire pour la gloire de Dieu sans le secours d'en-haut, n'oublions pas de prier beaucoup pour le succès de notre "Semaine Paroissiale" qui implante au milieu de vous l'oeuvre de la bonne lecture du dimanche. J'aimerais surtout que nos enfants entreprissent une campagne d'Ave Maria à Notre Dame de Lourdes à cette intention. Cela attirera les bénédictions du ciel sur le plaisir que nous aurons de causer ensemble, chaque semaine, par l'intermédiaire de notre petit journal.

Le rédacteur à son tour présentait son programme.

"La Semaine Paroissiale" passe à un âge plus parfait. De petite revue hebdomadaire qu'elle était, elle devient un vrai journal du dimanche. Ainsi les petits enfants grandissent et deviennent des personnes de condition.

"La Semaine Paroissiale" sera distribuée gratuite- à toutes les paroisses franco-américaines de la ville de Fall River. Toutes les familles de langue française y auront également droit. Il n'y aura pas un coin de la ville, si pauvre et si abandonné des hommes qu'il paraisse, qui ne sera pas visité une fois la semaine par notre journal, pourvu que l'on y parle le français. De deux mille qu'elle était, la circulation monte dù coup à huit mille copies environ.

"La Semaine Paroissiale" sera distribuée gratuitement à tous. Elle ne sera pas vendue, ni prêtée, ni louée, elle sera donnée en pur don, chaque semaine, à chaque famille et à chaque pensionnaire, serviteur ou servante. Nous considérons cette publication comme une partie de notre ministère. La nécessité en devient tous les jours impérieuse. De plus en plus, pour gagner sa vie il faut être instruit; pour conserver et défendre sa foi catholique, il faut de mieux en mieux la connaître. Or notre parole parlée ne peut pas atteindre tous les fidèles. Souvent ceux qui en auraient le plus besoin ne viennent pas l'entendre. C'est surtout à la maison et au sein de la famille que la parole de Dieu est indispensable. Elle s'y installera en permanence avec notre journal. Aux heures de crise et de découragement, aux simples heures d'oisiveté dans lesquelles l'âme est si exposée, on entendra peut-être la voix divine qui sauva autrefois Saint Augustin: "Prenez et lisez, prenez et lisez." Un peu de lumière se fera dans l'esprit; un peu de courage viendra au coeur; et l'on sera peut-être sauvé.

Nous demandons des prières ferventes pour cette oeuvre de "la bonne presse" qui commence à prendre du développement parmi nous. Que les enfants prient les premiers. Que les mères fassent prier les plus petits qui ne sortent pas encore de la maison paternelle. Que dans toutes les familles, on ajoute à la prière du soir l'invocation à l'archange Saint Michel, chef de l'armée angélique, vainqueur du dragon infernal, et le

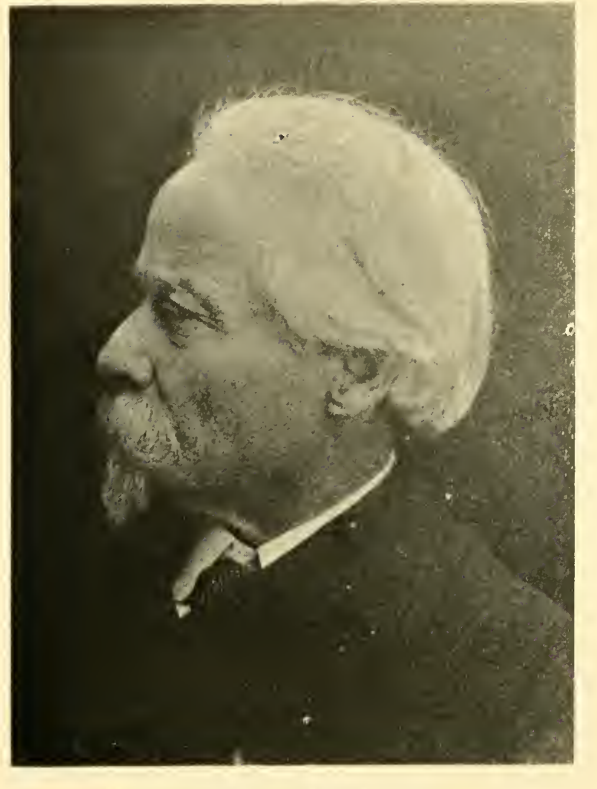
patron des écrivains catholiques, le protecteur de "la bonne presse" ici-bas.

Le secours de Dieu nous est absolument nécessaire, parce que notre oeuvre est uniquement surnaturelle? Notre cause n'est pas la nôtre, mais celle de Dieu. Notre entreprise n'est en rien du tout humaine et terrestre. Nous ne cherchons que les intérêts de Dieu et des âmes qui nous sont confiées. Nous rencontrerons des obstacles, et nous aurons à lutter contre des ennemis. Obstacles et ennemis nous sont connus. Ce sont les mêmes obstacles qui ont toujours entravé l'action divine dans le monde, et ne sont les éternels ennemis du bon Dieu. Nous serons toujours trop peu de chose pour avoir des ennemis personnels. Qu'est-ce que l'on pourrait bien nous envier d'ailleurs? Le gain? Il est nul. Les recettes suffiront à peine à défrayer les dépenses. L'honneur? La louange du monde? Nous ne nous sommes jamais sentis dans une fournaise d'adulation, bien que nous n'ayons pas mendié d'approbation ni d'encouragement. Non, le gain, l'honneur et la louange en seront pas pour nous; ils seront pour les âmes, pour les familles et pour Dieu.

Au Roi des siècles, immortel et invisible, à Dieu seul honneur et gloire dans les siècles des siècles!

De l'année 1913, au jour anniversaire de sa transformation:

Notre "Semaine Paroissiale," agrandie, transformée et étendue aux cinq autres paroisses franco-amé-



Mr NAPOLEON BOURASSA
notre architecte



R. P. DALLAIRE
assistant curé

ricaines de la ville de Fall River, a maintenant une année d'existence.

C'est dire que nous avons définitivement vaincu les difficultés qui sont communes à tous les débuts d'entreprises, et que notre oeuvre est fondée pour toujours, implantée dans les familles catholiques, enracinée dans les âmes.

Que nos compatriotes se joignent à nous pour en rendre au ciel les plus vives actions de grâces!

Nous aimons à le répéter: le journal hebdomadaire, "La Semaine Paroissiale," n'est qu'une partie de la Presse Catholique, à Fall River; l'autre partie est le journal quotidien, "La Gazette."

"La Semaine Paroissiale" est l'organe officiel du clergé franco-américain, des églises et des écoles franco-américaines; tandis que "La Gazette" est l'organe des laïques de nos paroisses, et l'oeuvre d'hommes sincèrement attachés à la foi catholique et admirablement dévoués à la prospérité de nos églises et de nos écoles.

Nous nous faisons aussi une gloire de proclamer que nos efforts pour répandre la Presse Catholique— soit l'organe du clergé, soit l'organe des laïques — ont pour but d'obéir purement et simplement aux instructions les plus formelles données à tous les prêtres et à tous les laïques catohliques de l'univers, par notre Saint-Père le Pape Pie X.

Y a-t-il encore quelqu'un, à Sall River, qui en doute? Lisez-lui donc toute de suite les paroles du Saint Père: "Aux journaux dont l'influence pernicieuse se fait sentir tous les jours, opposez au moins le bon journal. Mettre de côté de semblables moyens, c'est se condamner à ne rien faire dans l'intérêt du peuple, et ne rien comprendre au caractère de son temps; au contraire, celui-là se montrera un excellent juge de son époque, qui, pour semer la vérité dans les âmes et la propager dans le peuple, saura se servir avec adresse, zèle et constance, de la presse quotidienne."

Voilà notre mot d'ordre; nous n'en avons pas d'autres et nous ne le recevons que du Pape lui-même!

L'oeuvre de la Presse Catholique est sainte et sacrée, comme notre religion elle-même.

Le premier et le plus grand dommage que la vérité puisse subir, c'est d'être ignorée.

---

27 juillet 1913.

A Monseigneur J. A. Prévost, Protonotaire Apostolique, Curé de Notre Dame de Lourdes, Fall River, Mass.

Cher Monseigneur,

Il y a déjà plusieurs mois que vous travaillez avec vos confrères de langue française à implanter l'oeuvre de la presse catholique parmi la population franco-

américaine de mon diocèse. Je vous félicite tous d'un grand coeur de votre zèle pour l'éducation religieuse des fidèles qui vous sont confiés, et je remercie en même temps le Dieu tout-puissant des succès qu'il vous a permis de remporter dans votre entreprise.

Je voudrais aussi féliciter tout particulièrement les fidèles de chacune de vos paroisses, laïques de toutes les conditions qui ont accueilli l'oeuvre de la presse catholique avec une bienveillance, une sympathie qui leur fait le plus grand honneur, et qui dénote chez eux l'intelligence profonde des besoins de notre société et la volonté ferme d'y pourvoir dans la mesure de leurs forces. Ces excellentes dispositions de votre peuple m'ont comblé de joie, et j'en suis aussi fier devant Dieu que vous pouvez l'être vous-mêmes.

Selon les paroles elles-mêmes du Souverain Pontife, votre oeuvre est belle et noble, utile aux âmes et glorieuse pour notre sainte réligion. C'est vraiment une oeuvre de Dieu. Elle n'est pas nouvelle dans l'Eglise, loin de là; c'est l'oeuvre antique de l'apostolat chrétien. Vous ne faites que mieux obéir à l'ordre du Christ: "Allez, enseignez toutes les nations." Le journal catholique se fait l'écho fidèle de l'enseignement du prêtre, de l'évêque et du Pontife romain, et il devient à son tour un envoyé de Dieu dans le monde "afin que les hommes, comme dit St Paul, sachent se conduire dans la maison de Dieu qui est la base et la colonne de la vérité."

Je vous le répète, vos efforts sont entièrement

conformes aux voeux exprimés par le Souverain Pontife, jusqu'à ces derniers temps encore. Je pourrais vous adresser, Monseigneur, ainsi qu'à vos collègues, les mêmes louanges que le Cardinal Secrétaire d'état de Sa Sainteté adressait au nom du Chef de l'Eglise à un journaliste italien, prêtre et religieux: "Votre zèle est très louable, parce que vous vous êtes proposé de ramener à de plus sages desseins cette partie du journalisme qui, tout en voulant s'appeler et rester catholique, correspond si mal à cette mission que lui donne la profession de la foi catholique. Sa Sainteté est heureuse de vous voir travailler à orienter la presse actuelle dans une direction pratiquement et nettement catholique. Elle se plait à vous dire que vos conseils, suivis avec fidélité, feraient de tout publiciste catholique un véritable apôtre dont la voix trouverait dans le fait d'une facile et continuelle diffusion, un moyen efficace d'exciter à la vie chrétienne.

"Je vous félicite de si bien comprendre la nécessité absolue que tout journal catholique, dans un temps de lutte religieuse aigue comme les nôtres, non seulement ne plie pas son drapeau devant l'ennemi, mais soit un soldat toujours prêt à la défense, toujours rapide à prendre les armes."

"Il est à souhaiter que les écrivains et les évêques eux-mêmes tirent de vos écrits les règles d'un zèle bien discipliné et d'une activité féconde; ainsi la presse catholique comprendra une bonne fois la dignité de son ministère, et, sans jamais descendre à de déplorables redditions, elle l'exercera avec la majesté et l'amour

dont elle est digne; elle conduira les lecteurs, en faisant entrer davantage leur intelligence dans la doctrine catholique, et leur coeur dans la pratique de la morale chrétienne, à penser tous d'un seul et même esprit, à aimer d'un seul et même coeur; l'esprit et le coeur du Vicaire de Jésus-Christ, défendant avec vaillance ses droits sacrés, et partageant ses douleurs et ses triomphes.

Je vois aussi avec grand plaisir que vous vous êtes associés dans votre tâche, un très grand nombre de laïques, soit comme actionnaires, soit comme écrivains; les uns et les autres de votre race; et que vous avez confié à ces laïcs habiles et bien intentionnés, catholiques d'abord et avant tout, le journal quotidien, "La Gazette," vous réservant à vous-mêmes "La Semaine Paroissiale" pour en faire le bulletin hebdomadaire de chacune de vos paroisses.

Cet exemple, de la part des laïcs, est extrêmement opportun. Dans cette forme de vie militante pour les intérêts de la Sainte Eglise de Dieu, le service est devenu obligatoire pour tous, et personne n'a le droit de rester indifférent et oisif loin du champ de bataille. Que le ciel fasse lever, parmi vous, une nombreuse génération d'hommes et de jeunes gens résolus à seconder ainsi vos efforts. "Que ces valeureuses phalanges, disait encore le Pape aux catholiques de France, soient pleines d'enthousiasme dans leurs convictions, disciplinées pourtant dans leurs méthodes, informées des dangers de leur époque, préservées des conceptions chimériques, entièrement disposées, dans la pleine pos-

session de l'apostolat chrétien, à faire rayonner autour d'elles, une action sainte et salutaire pour l'éveil de la foi et les victoires de la charité."

Je confesse que je n'ai pas été peu consolé de voir ces hommes du monde se déclarer fièrement dans leur oeuvre de journalisme, les humbles enfants de l'Eglise catholique, soumis à son autorité, à la vie et à la mort. L'action catholique, en effet, doit être surnaturelle, ou elle n'est rien. Soldats et chefs, nous n'avons tous raison d'être qu'en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Tout ce qui n'est pas fait en son nom, et sous sa direction, se fait en vain. Nous ne devons pas avoir peur de mettre en avant le nom de Jésus-Christ, sous prétexte que ce nom peut effaroucher ceux qui ne sont pas encore venus à nous. Nous n'avons besoin que de lumière, de vérité et de grâce divine.

Enfin, c'est mon très vif désir que cette oeuvre de la presse catholique, établie entièrement par votre initiative et celle de vos confrères, se répande dans mon diocèse et atteigne toutes les familles de langue française qu'il renferme.

Je demande à tous mes prêtres de s'y employer de leur mieux; les assurant qu'ils rempliront, par ce moyen, une partie importante de leur charge pastorale.

Je demande les mêmes efforts à tous les fidèles de votre race, afin que, mieux unis à leurs pasteurs et au Chef de l'Eglise catholique, ils puissent conserver à jamais, ardentes et pures, les vraies croyances catholiques et les douces traditions de leurs ancêtres.

Tels sont, Monseigneur, les voeux que je forme avec vous et vos confrères, et sur lesquels je me plais à appeler les plus précieuses bééndictions du ciel.

Avec mes félicitations réitérées, veuillez donc agréer, Monseigneur, toute l'assurance de mon religieux dévouement en Notre-Seigneur.

D. F. Feehan, Evêque de Fall River.

NOTRE SUPPLIQUE.

Très Saint Père:

Quelques prêtres de langue française du diocèse de Fall River, Amérique Septentrionale, prosternés aux pieds de Votre Sainteté, lui soumettent humblement qu'ils ont entrepris depuis une année déjà, avec la gracieuse approbation et sous le bienveillant patronage de leur Ordinaire, le Révérendissime Seigneur Daniel F. Feehan, leur évêque, de promouvoir l'oeuvre des bonnes publications, "L'Oeuvre de la Bonne Presse."

Cette oeuvre a déjà réussi à publier deux journaux: l'un quotidien, "La Gazette," qui est confié à des laïques d'une foi éprouvée et d'une entière soumission aux supérieurs ecclésiastiques; l'autre hebdomadaire, "La Semaine Paroissiale," qui est rédigée avec le plus grand soin par les prêtres eux-mêmes.

Ces deux publications, au jugement de personnes recommandables par leur science et leur vertu, portent dès maintenant des fruits remarquables; et on en

espère, avec la grâce de Dieu, de plus grands et de plus abondants encore dans l'avenir, pour le bien de la religion chrétienne, non seulement parmi les fidèles, qui en sont stimulés chaque jour davantage dans la pratique de la vertu, mais même chez les non-catholiques qui en sont plus éclairés de la vérité, et qui, reprouvant peu à peu leurs erreurs, s'acheminent vers l'unité de l'Eglise du Christ.

Afin que ces belles espérances se réalisent bientôt, les suppliants, promettant sincèrement de ne jamais manquer à l'obéissance qu'ils doivent à leur Ordinaire et de se conformer toujours à ses directions dans le zèle de leur ministère, prient ardemment Votre Sainteté de leur accorder la Bénédiction Apostolique, ainsi qu'aux rédacteurs des susdits journaux et à leurs collaborateurs.

"Félicitant nos fils bien-aimés de tout notre coeur, nous prions le Seigneur de les combler de faveurs de toutes sortes et nous leur accordons avec amour la Bénédiction Apostolique.

Ce 24e jour de février 1914.

PIE X, Pape.

La Gazette ne subsista qu'un peu plus de deux années. Sa brève carrière a été marquée par divers incidents, regrettables assurément; mieux vaut les laisser tomber dans l'oubli le plus profond. Il y aura toujours, hélas! assez de dissensions dans ce monde troublé. Du reste, cette tentative, fort louable en elle-mê-



HOPITAL SAINTE ANNE Fondé par le R. P. Grolleau

me, n'appartient pas à l'histoire de Ste Anne; ni les Dominicains ni le curé de Ste Anne n'ont pris l'initiative de sa fondation. Il serait plus exact de dire qu'ils y ont été engagés en faisant un réel et méritoire sacrifice: celui de prêter leur oeuvre et leur concours, tout en réalisant qu'ils en récolteraient moult désagréments. Il n'était pas besoin d'être grand prophète pour le prédire. N'importe ils ont donné sans compter, et sans regret ils ont pris large part des inconvénients.

Mais la "Semaine Paroissiale" appartient de plein droit à l'histoire de Ste Anne, et parmi ses oeuvres de bienfaisance sociale elle n'est pas la moins active ni la moins fructueuse.

Et l'on ne saurait manquer de rappeler ici la mémoire du regretté Père Charron, dont on peut dire qu'il est mort à la peine, emporté prématuréent par ce dévouement acharné qu'il apportait à son travail. Il avait mis au service de la "Semaine Paroissiale, toute l'activité de son esprit exubérant et ingénieux, parfois même acerbe, car aisément il se laissait entraîner par l'ardeur des impulsions et plus loin qu'il eut voulu lorsque le sang-froid lui revenait. Malgré ces quelques écarts de polémique, on peut lui appliquer le beau mot d'Ozanam écrivant au Père Lacordaire une de ses dernières lettres: "Crucifions-nous à notre plume." Ainsi savent mourir ceux que le zèle d'éclairer les âmes voue au plus ingrat des métiers: celui de journaliste.

La "Semaine Paroissiale" renferme en sa collec-

tion une foule d'excellents articles dûs à l'esprit fécond et au zèle du Père Charron. Ils auront laissé trace au fond des coeurs raffermis et des esprits éclairés. Ceux qui vinrent en si grand nombre prier sur la tombe du regretté défunt, au jour de ses obsèques, n'ont pas seulement rendu hommage à la mansuétude du confesseur, à la vibrante parole du prêcheur, mais plus peut-être encore à l'écrivain si obstinément attaché à sa noble besogne de journaliste chrétien.

LA CAMPAGNE DES NOCES D'OR

C'est déjà chose du passé notre campagne, brillant succès et preuve sûre de l'esprit paroissial toujours vivant parmi nous. Un journal du Canada faisait justement l'éloge de cet esprit chez les Franco-Américains et le donnait en exemple de vitalité religieuse et nationale. Au moment même où nous sentons davantage menacés par l'intolérance de prétendus américanisants anti-catholiques, nous avons souscrits pour nos églises et nos écoles plus d'un million. Nous avons le droit d'être fiers de nous lorsque nous recevons de tels compliments.

L'histoire de la campagne est faite du dévouement et des sacrifices de nos équipes. Nous les relaterons plus loin, non pas comme ils ont été accomplis, l'humilité en serait blessée mais par les résultats obtenus. On aura plaisir à se rappeler au prix de quels efforts on les a acquis. Mais on ne saurait oublier l'autre résultat réservé là-haut à ceux qui ont travaillé avec tant de zèle pour les âmes de nos enfants.

LA CAMPAGNE

L'assemblée de dimanche soir, 12 octobre, a été bien encourageante pour tous ceux qui s'intéressent au succès de la campagne. Il y avait grande foule, et une foule sympathique de prime abord, anxieuse de se renseigner, puis décidément enthousiaste. Tout semble indiquer un réel désir de faire chacun sa large part, si l'on en juge par l'empressement des Chefs d'équipe (Capitaines), à accepter leur charge, qui n'est pas une sinécure. Ce fut, comme on le disait, un soir mémorable: digne début de nos fêtes jubilaires, puisque la campagne est une partie, et non la moindre de nos fêtes.

Monsieur le Docteur Ruest nous a apporté le précieux concours de sa parole patriotique, et lumineuse, et serrée, toute imprégnée de dévouement aux causes saintes qu'elle est habituée à défendre. C'était un fort appoint en faveur de notre entreprise, il n'a pas peu contribué au succès de la soirée.

Monsieur Sheffield est un orateur convaincu, habitué de longue date à manier les foules, au moyen d'une diction très nette et expressive, d'une phrase claire, concise et frappante. Il a su évoquer devant les esprits et au fond des coeurs les idées les plus justes et les sentiments les plus vrais. Seul un catholique d'étude et d'action peut arriver à traiter avec autant de force et de maîtrise ces idées directrices de la vie chrétienne pratique.

Sous un pareil chef, on ne saurait en douter, nos chefs d'équipe vont réaliser des merveilles; ils sont eux aussi de vrais catholiques d'action, paroissiens fervents, modèles de dévouement et de générosité. Et cela s'entend des femmes comme des hommes; il n'est pas question ici de sexe fort ou faible, on va le voir à l'émulation déployée de part et d'autre.

Courage donc. "Sainte Anne s'en va-t-en guerre!" elle reviendra les mains pleines d'une généreuse moisson pour notre future école et notre glorieux Cinquantenaire.

Quartiers Généraux: Le Sous-sol de l'église, rues South Main et Middle, Fall River, Mass.

Comité Exécutif de la Campagne: Président Honoraire, J. N. Normand, M. D.

Vice-Présidents Honoraires: Léandre Bolduc, Georges Tremblay.

Président Général: Edmond P. Talbot.

Vice-Présidents: F. de B. Bergeron, M. D., J. P. Beaulieu.



Chefs des Capitaines: Hubert Légaré, Louis Letendre.

Trésorier: Rév. A. E. Dion, O. P.

Secrétaire: Adrien Cousineau.

Capitaines des Equipes de Dames: Mmes Adélard Bouthillier, A. J. Doucet, Mlle Elise Goudreau, Mmes. Joseph S. Goyette, Albert C. Leclair, Mlle Gabrielle Michaud, Mme Emile Morais.

Capitaines des Equipes d'Hommes: MM. Honoré Boulé, Philippe Boutin, Amable Chouinard, E. C. Côté, Alfred Courville, Auguste J. Hébert, Napoléon Lebel, Albert C. Leclair, Norbert Martineau, Alfred Mercure, Jean Baptiste Pelletier.

Charles Jérôme Sheffield, Directeur de la Campagne.

* * *

Les travaux préparatoires de la campagne marchent avec entrain. Les équipes sont formées et l'on peut dire qu'elles représentent l'élite de la paroisse, en fait de dévouement à ses intérêts, d'esprit de sacrifice et de générosité. Sous l'habile direction d'un chef de la valeur de M. Sheffield, il n'y a pas de doute qu'elles vont faire merveilles. Nul ne sait comme lui enthousiasmer ses collaborateurs, tout en les dressant par les plus pratiques suggestions. Avant de déclancher le grand mouvement tout est préparé avec le plus grand soin; et sûrement, l'élan de sacrifice qui se prépare en faveur de notre future école va être le grand événement de notre histoire. Notre évêque Mgr Feehan, si fervent ami de la cause de l'éducation catholique, vient jeudi soir stimuler de sa chaude parole le zèle et l'ardeur de nos collecteurs.

Par ailleurs il semble évident que toute la paroisse est unanime à approuver l'entreprise si bien commencée, et l'enthousiasme n'y sera pas moindre à mesure que les résultats s'afficheront sur le grand tableau érigé en face du collège commercial. Ce coin va devenir pendant une semaine la grande attraction de la ville. Venez voir!

NOS CHANSONS POUR LA CAMPAGNE.

Que Tout le Monde Chante! Pour Dieu et Nos Enfants.

$100,000.00

O CANADA

O Canada, terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux.
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la Croix.
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits.
Et ta valeur, de foi trempée,
Protégera nos foyers et nos droits.

Amour Sacré du Pays, de l'Autel,
Remplis nos coeurs de ton souffle immortel.
Parmi les races étrangères,
Notre guide est la loi,
Sachons être un peuple de frères,
Sous le joug de la foi.
Et répétons comme nos pères,
Le cri vainqueur : Pour le Christ notre Roi!

EN AVANT! COLLECTONS!

En avant, marchons! En avant, marchons!
Les chefs d'équipe à l'avant-garde.
En avant, marchons! En avant, marchons!
Sainte Anne nous regarde
En avant! Collectons!

Pour bâtir notre école,
Sans craindre l'avenir,
Donnons notre parole,
Certains que Dieu va nous bénir.

Que personne ne craigne
Au cri de: Dieu le veut!
En nos coeurs la foi règne:
Que chacun donne autant qu'il peut.

JE M'ENGAGE

(*Sur l'air: J'engageai ma promesse au baptême*)

En ce jour le devoir nous appelle:
Témoignons le plus pur dévouement.
Au Seigneur je veux être fidèle:
Je m'engage à payer librement.

Le succès de l'école chrétienne
Demande notre encouragement;
Puisqu'il faut que ma foi la soutienne,
Je m'engage à payer fièrement.

Dieu rendra à ma chère famille
Le sacrifice d'un peu d'argent.
Pour une oeuvre aussi sainte qu'utile
Je m'engage à payer sûrement.

Volontiers je donne mon offrande;
Car c'est l'avenir de mon enfant
Qu'aujourd'hui l'Eglise me demande:
Je m'engage à payer franchement.

Et plus tard, je verrai de l'école
S'élever le noble monument;
Je dirai: C'est grâce à mon obole.
Je m'engage à payer fièrement.

Y A LONGTEMPS QUE JE L'AIME

(*Sur l'air: A la Claire fontaine*)

Sur la paroisse Sainte Anne
M'en allant promener,
Je l'ai trouvée si belle
Que j'y suis resté.
  Ya longtemps que je l'aime,
Jamais je l'oublierai

Je l'ai trouvée si belle
Que j'y suis resté;
S'il lui faut une école
J'm'en vas la lui donner.
  Ya longtemps.....



R. P. DION
5ième Curé Dominicain

S'il lui faut une école
J'm'en vas la lui donner.
J'ai des bidous en banque
J'm'en vas la lui payer.
  Ya longtemps.....

J'ai des bidous en banque,
J'm'en vas la lui payer.
Ca m'coutera pas pantoute;
C'est pour nos écoliers.
  Ya longtemps.....

Ca m'coutera pas pantoute;
C'est pour nos écoliers.
Pour que nos gars, nos filles
Aient moins de peine à gagner.
  Ya longtemps.....

Pour que nos gars, nos filles
Aient moins de peine à gagner.
A gagner d'gros salaires
Et mieux se marier.
  Ya longtemps.....

A gagner d'gros salaires
Et mieux se marier.
Augmenter la paroisse
De gentils écoliers.
  Ya longtemps.....

Augmenter la paroisse
De gentils écoliers.
Donnons gaiment, mes frères,
Pour aider not' Curé.
  Ya longtemps.....

STE-ANNE S'EN VA-T-EN GUERRE

(*Sur l'air: Marlbrouck s'en va-t-en guerre.*)

Sainte Anne s'en va-t-en guerre;
mironton, mironton, mirontaine.
Sainte Anne s'en va-t-en guerre;
bien sûr que ça viendra.

Ca viendra pour la Fête;
mironton, mironton, mirontaine.
Ca viendra pour la Fête;
et ça va déborder.

Avant qu'la Fête se passe;
mironton, mironton, mirontaine.
Avant qu'la Fête se passe;
cent mille seront votés.

Lorsque Sainte Anne s'en mêle,
mironton, mironton, mirontaine.
Lorsque Sainte Anne s'en mêle;
qui donc peut résister?

Et Sainte Anne veut qu'ça monte;
mironton, mironton, mirontaine.
Et Sainte Anne veut qu'ça monte;
si haut qu'ça peut monter.

Le Comité s'démène;
mironton, mironton, mirontaine.
Le Comité s'démène;
Ils sont ensorcelés.

Les bons parents se disent :
  mironton, mironton, mirontaine.
Les bons parents se disent :
  C'est pour nos écoliers.

Quand viendra l'tour des femmes,
  mironton, mironton, mirontaine.
Quand viendra l'tour des femmes,
  les piastres vont sauter.

Et quand viendront les jeunes,
  mironton, mironton, mirontaine.
Et quand viendront les jeunes,
  les trente sous vont r'voler.

J'vendrai l'anneau d'ma blonde,
  mironton, mironton, mirontaine.
J'vendrai l'anneau d'ma blonde,
  puisqu'y faut y passer.

Et moi, dit la jeune fille :
  mironton, mironton, mirontaine.
Et moi, dit la jeune fille :
  ma belle robe de mariée.

MON COEUR VOLE!...A LA BANQUE!!!

Dans la paroisse Sainte Anne,
  vole, mon coeur vole, vole, vole.
Dans la paroisse Sainte Anne,
Vivre et mourir c'est doux (bis)
  tout doux,

Les hommes y sont pas bêtes
  vole, mon coeur vole, vole, vole.
Les hommes y sont pas bêtes
Et les femmes itou (bis)
  tout doux,
Et les femmes itou.

On est du monde honnête,
  vole, mon coeur vole, vole, vole.
On est du monde honnête,
Et qui donne beaucoup, (bis)
  tout doux,
Et qui donne beaucoup.

On a t'une belle église,
  vole, mon coeur vole, vole, vole.
On a t'une belle église,
Qu'a coûté des bidous (bis)
  tout doux,
Qu'a coûté des bidous.

Mais faudrait une école
  vole, mon coeur vole, vole, vole.
Mais faudrait une école
Et ça coût' cher comme tout (bis)
  tout doux,
Et ça coût' cher comme tout.

Pour avoir notre école,
  vole, mon coeur vole, vole, vole.
Pour avoir notre école,
Mes amis forçons-nous. (bis)
  tout doux,
Mes amis forçons-nous.

Ceux qu'ont bâti l'église,
 vole, mon coeur vole, vole, vole.
Ceux qu'ont bâti l'église,
Ont montré ben du goût (bis)
 tout doux,
Ont montré ben du goût.

Fournissons pour l'école,
 vole, mon coeur vole, vole, vole.
Fournissons pour l'école,
On parlera de nous (bis)
 tout doux,
On parlera denous.

On chant'ra nos louanges;
 vole, mon coeur vole, vole, vole.
On chant'ra nos louanges;
On sera fier de nous, (bis)
 tout doux,
On sera fier de nous.

CAMPAGNE DES NOCES D'OR.

Personnel des Equipes.

Equipe A.—Capitaine, Mme Adélard Bouthillier, Mme Ephrem Bouthillier, Mme Napoléon Pelletier, Mme Pierre Bouchard, Mlle Diana Bérubé, Mme Louis Paquin, Mme Philippe Moquin, Mlle Edwidge Labrie.

Equipe B.—Capitaine, Mme Arthur J. Doucet, Mme Amanda Rémi, Mme Louis Moreau, Mme Hubert Légaré, Mme Marcel Godbout, Mlle Dora M. Boudreau, Mlle Blanche Labrie, Mme Alfred Rivard.

Equipe C.—Capitaine, Mlle Elise Goudreau, Mlle Elise Bérubé, Mlle Elmire Bérubé, Mlle Elida Caroll, Mlle Rose Bérubé, Mlle Blanche Cyr, Mlle Marie Anne Bérubé.

Equipe D.—Capitaine, Mme Joseph S. Goyette, Mme Wilfrid Bessette, Mlle Caroline Anctil, Mlle Elise Coulombe, Mme Edgar Doyle, Mlle Alice Doyle, Mlle Régina Rivard, Mme Maxime Valois.

Equipe E.—Capitaine, Mme Albert C. LeClair, Mlle Alma Lebel, Mlle Délia LeClair, Mlle Bertha LeClair, Mlle Attala Lebel, Mlle Mérilda Mailloux, Mme Charles Perreault, Mme Duncan Doyle.

Equipe F.—Capitaine, Mlle Gabrielle Michaud, Mlle Rose Nadeau, Mlle Arthémise Talbot, Mlle Blanche Charron, Mlle Imelda Desrosiers, Mlle Simonne Michaud, Mlle Elmire Pelletier,

Equipe G.—Capitaine, Mme Emile Morais, Mme Joseph F. Marcotte, Mme Annibald Michaud, Mme T. Dupéré, Mlle Claudia Levesque, Mlle Bertha Gervais, Mme Magloire Gagné, Mme Alfred Courville.

Equipe 1.—Capitaine, Honoré Boulé, Alphonse Gariépy, Roch Lebeau, Aurèle Levesque, Emile Lachance, Herménégilde Lemieux, Arthur Michaud, Wilfrid Peloquin.

Equipe 2.—Capitaine, Philippe Boutin, Joseph Isidore Parent, Joseph Levesque, Alfred Montminy, Elzéar Lamontagne, Arsène Pruneau, Noël Giard, Henri Joannes.

Equipe 3.—Capitaine, Amable Chouinard, Wilfrid J. Boulanger, Edmond Hébert, Joseph Bérubé, Cyprien Vohl, Anselme Pineau, Théodore Dupere, Alphonse E. Lafrance.

Equipe 4.—Capitaine, Elzéar C. Côté, W. J. Patenaude, Horace Pelletier, E. Parent, Alfred Bernier, François Bouchard, Alphonse Desrosiers, Napoléon Audette.

Equipe 5.—Capitaine, Alfred Courville, Napoléon Morin, Joseph Côté, René Gamache, Arthur Schmouth, Théobald Canuel, Joseph Cyr, Jean Baptiste Gagné, Jr.

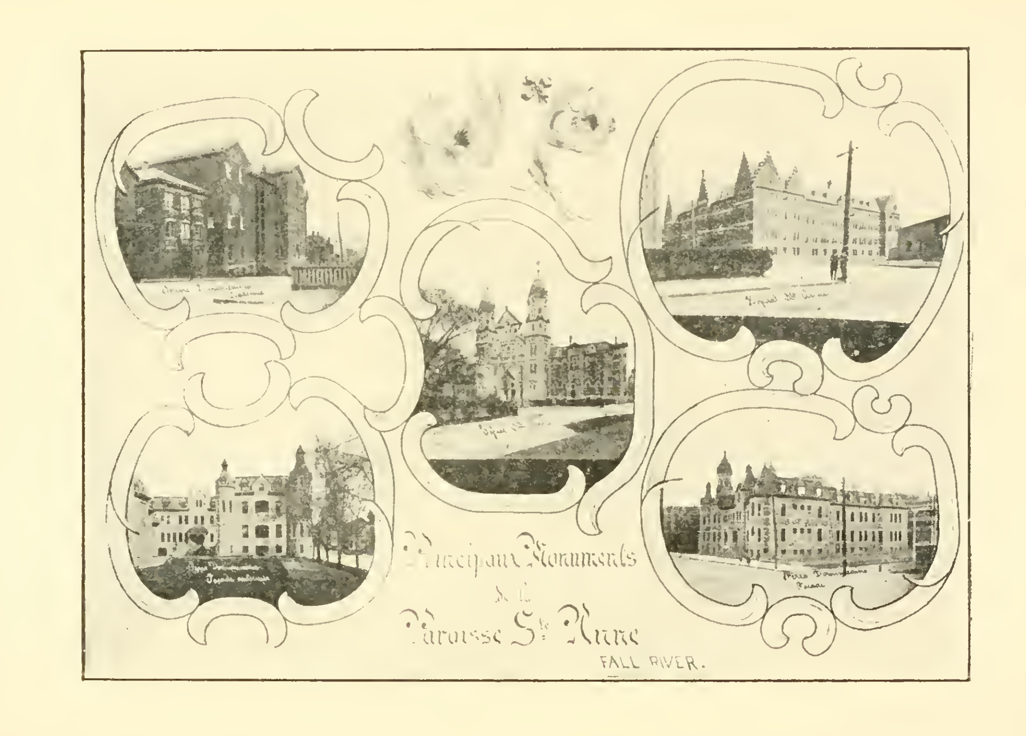
Equipe 6.—Capitaine, Auguste J. Hébert, Napoléon Beauparlant, Louis Charest, Ferdinand Gamache, Hugo Hébert, Napoléon Pelletier, Adolphe Pelissier, Albert Lord.

Equipe 7.—Capitaine, Napoléon Lebel, Jean Baptiste Lévesque, Louis Henri Michaud, Joseph Leclerc, Alexandre Lapointe, Marcellin Labrie, Arthur Lamarre, Henri Tremblay.

Equipe 8.—Capitaine, Albert C. LeClair, Felix Plamondon, Camille Marchand, Albert Rousseau, Adélard Gauthier, Alfred Langlais, Horace Moreau, Eustache Masse.

Equipe 9.—Capitaine, Norbert Martineau, Octave Ratté, Cyrille Coulombe, François X. Gagnon, Eugène Gélinas, Georges E. Vézina, Jr., Ernest Martineau, Elie Tremblay.

Equipe 10.—Capitaine, Alfred Mercure, Arthur Pelletier, Jean Lavoie, Magloire Gagné, Arthur Larrivée, Edouard Délisle, Alphonse Lévesque.


Principaux Monuments
de la
Paroisse Ste Anne
FALL RIVER.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

Adam, Pierre et famille $100
Allen, Frank L. 100
Anctil, J. B. 25
Antaya, Mlle Emilia 25
Antaya, Pierre et famille 50
Arcand, famille 9
Arpin, Famille Louis 100
Arsenault, Mme Clarisse 50
Arsenault, Edmond 50
Aubut, Magloire 10
Audet, Désiré 10
Audet, Mlle Amanda 50
M. et Mme Napoléon Audet 50
Audet, Julien Famille 5
Audet, Mlle Eugénie 100
Autote, Joseph 25
Autote, Joseph 50
Abdelnour, S. 100
A. Dr. 5
Anderson, Mrs. N. 1
Allaire, Marie R. 100
Anctil, Mlle Caroline 50
Allard, Pierre 75
Adams Book Store 5
Allaire, Mlle Valéda et Rosanna Baillargeon 50
Allen, Slade et Co. 100
Anctil, Ludger 5
Antaya, Felix famille 200
Antaya, Michel 5
Antaya, Edouard famille 50
Arnold, John 50
Arsenault, Antoine 80
Arsenault, Mlle Amanda 50
Asselin, Mad. Célina 50
Auclair, Charles 125
Audet, Eucharistc, famille 10
Audet, Philibert famille 50
Autote, Aimé, famille 50
Autote, Alexandre 5
American H. 10
Allaire, Adrien 5
Abbe, Dr. 5
Archambault, Dr. 6
Almeida, Antonio 2
Auger, Mlle Yvonne 5
Amis 723.22

Boyd, I. T. 5
Burke, Thomas B. 10
Barrette, M. et Mme Alph. 50
Borden, Spencer, Jr. 25
Barlow's Restaurant 5
Bernier, Mlle Malvina 10
Boucher, Mlle Annie 1
Boivin, Mlle Virginie 50
Bédard, Célanire 25
Ballard, Famille Ludger 100
Banville, Famille Joseph 50
Brady, J. C. 50
Brayton, John S. 25
Bellefeuille Drug Store 25
Banville, Rose 50
Blais, Charles S. 2
Bachand, Alcidas 75
Baillargeon, Mlle Rose Anna 50
Banville, famille Edmond 150
Barrette, Leon famille 100
Brodsky Co. 5
Barsalou, Ludger 50
Burke's Drug Store 2
Beaudry, Mme Télesphore 25
Beaudry, Télesphore 50
Beaulieu, Joseph P. famille 250
Beauregard, Amédée 50
Bruleau, Henry W. 100
Bédard, Virginie 100
Bégnoche, Joseph 50
Bélanger, Arthur famille 50
Belanger, famille Elie 60

Besse Russell	5
Bélanger, Mlle Marie	10
Béliveau, famille Jos.	25
Béliveau William H.	100
Bellefeuille, Mlles	50
Bergeron, Dr. F. de B.	250
Bergeron, Mme Barthe	100
Bernard, Joseph	100
Bernard, Mme Louis	100
Bernier, famille Si.	50
Bérubé, famille Alfred	250
Bérubé, famille Amanda	125
Bérubé, famille Alphonse	125
Bérubé, famille Arthur	50
Bérubé, famille Eustache	50
Bérubé, François	100
Bérubé, Jos. M. et Mme Al.	100
Bérubé, Pierre E.	100
Bessette, Léon	50
Bibaud, famille Théo.	5
Bisson, Charles et famille	100
Blais, Narcisse	25
Blanchette, fam. Alphonse	21
Blanchette, Horace	50
Blanchette, Albert	50
Blondin, Mme Ve E.	16
Boilard, Mme Oscar	5
Boisseau, Henri	100
Boivin, Ernest	50
Bolduc, Léandre	1500
Barsalou, J. B.	150
Barsalou, Pierre Sr. et Jr.	100
Beaudry, Henri	50
Bélanger, Mlle Ethel	75
Beaudry, M. et Mme Alfred	25
Beauparlant, Napoléon	100
Bédard, famille Gédéon	50
Bédard, J. B.	50
Bédard, Octave	50
Bélanger, Mme Alfred	10
Bélanger, famille Cléophas	50
Bélanger, Ernest	20
Bélanger, famille François	100
Bellavance, famille Ernest	100
Bélisle, Wilfrid	50
Bellefeuille, Mme Alice	50
Bergeron Hector	4.33
Bergeron, Hilaire	16
Bernard, Louis G.	100
Bernard Mélina	100
Bernard, famille W. Azarie	100
Bérubé, Adolphe	300
Bérubé, famille Alphonse	100
Bérubé, famille Arsène	100
Bérubé, Mlle Diana	50
Bérubé, Epiphane	100
Bérubé, Hector	50
Bérubé, Joseph	50
Bérubé, Mlle Marie	50
Bessette, Wilfrid M. et Mme	100
Birkett, John	50
Bisson, Geor. et Cléo.	50
Blais, famille Pierre	100
Blanchette, famille Albini	50
Blanchette, Honoré	100
Blanchette, Jean et Rosanna	50
Boideleau, François	50
Boisseau, Arthur M. et Mme	100
Boissel, Mme Alphonsine	100
Bolduc, Alexandre	100
Bond, Mlles	16
Bond, M. et Mme J. B.	100
Bonneau, Edgar	5
Borden & Remington	100
Bossé, famille François	150
Bouchard, famille Adélard	16
Bouchard, f. Mde Vve. Al.	14.32
Bouchard, Cyprien	50
Bouchard, famille Denery	50
Bouchard, famille Eugène	50
Bouchard, famille Georges	50
Bouchard fam. Vve. Jos	50
Bouchard, famille Pierre	100
Bouchard, fam. Vve. Xavier	25
Boucher, Georges	25
Boudreau, William	50
Boudreau famille Elie	100
Bouffard, famille Gaudiose	50

Boulanger, famille Joseph 150
Boulay, famille Arthur 150
Boulay, Jos. 50
Boulé, Honoré et famille 1000
Boulé famille Georges 50
Bourgeois, Arthur 50
Bourgeois, famille Euclide 16
Bourgeois, William 100
Bourget Mme Jasques 100
Bousquet, Albias famille 100
Bouthillier. famille Adélard 100
Bouthillier, Stanislas 50
Boutin, Philippe M. et Mme 100
Bowen Coal Co. 10
Breault, Frank 50
Breault, O. et Mlle Rose 100
Brière, famille O. 50
Britland, James in memory
of Mr. Chaput 100
Brouillette, Cyprien 100
Bruneau, Adélard 50
Bruneau, Wilfrid et Henri 100
Bruneau, Mlle Marie 50
Buteau, Mlle Josephine 100
Bonneau, famille Arsène 100
Bonnin, Georges M. et Mme 100
Bonnin, Dame Virginie 100
Bouchard, Mde Vve. A. 5
Bouchard, famille Alfred 300
Bouchard, Veuf Auguste 100
Bouchard, Léo 25
Bouchard, Pierre 50
Bouchard, Mlle Emilie 10
Bouchard, François 50
Bouchard, Joseph 50
Bouchard, Ovide 50
Bouchard, Mlle Célanire 5
Boucher Samuel 100
Boudreau, famille Honoré 275
Bouffard, Famille Désiré 100
Bouillon, Omer 100
Boulay, Mlle Rose 100
Boulay, Mme Vve G. et Jose. 100
Boulay, famille Ernest 50
Bourdon, famille Pierre 100
Bourgeois, Mlle Emilie 25
Bourgeois William 100
Bourget, Mme A., 50
Bourque, Pierre 50
Bousquet, famille Alphonse 100
Bouthillier, famille Ephrem 100
Boutin, famille Joseph 100
Boutin, Corine et Raymond 16
Boyer, Siméon famille 16
Breault, Georges A. 100
Briand, Mme Charles 50
Brisebois, Uldéric 50
Brotcorne, Ed. et Mlle E. 25
Brouillette, Noé et Mlle D. 16
Brow, Charles F. 500
Brown, E. S. Company 100
Brown P. S. 500
Brown John 100
Bruneau, Joseph 50
Bruneau, Mme F. 50
Buteau, William 50

Case, famille 50
Campeau, famille Elz. 50
Canuel, famille Théo. 100
Cantin, Vve. J. en mémoire
de son mari 200
Cardin, famille Paul 50
Camara, Mme John 25
Canuel, Mlles H. et V. 50
Cantin, famille Joseph 300
Case, Mme 50
Cardinal, famille Hormidas 100
Cantin, Anna et Eugène en
mémoire, père et mère 100
Carignan, Arthur 16
Caron, Ernest 50
Caron, Famille Thomas 100
Carpenter, Albert 50
Carroll, famille Alphonse 150
Cartier, Albert R. 25
Castonguay, Honoré 10

Catineau, Mlle E. J. I. 50
Cayer, Alfred 50
Cayer, famille Ludger 25
Chagnon, Ernest et Corona 100
Chagnon Mme C. 100
Champagne, Albert en mémoire de sa mère 100
Champagne, Noé 25
Chapdelaine, famille Olivier 50
Charron, Almanzor 25
Charron, Mme et Mlle Bl. 50
Chassé, Mme Hormidas 25
Chassé, Honoré 50
Chauvette, fam. Antoine 126.66
Chauvette, Mme E. et ses filles 100
Cloutier, Donat 50
Chouinard, famille Amable 600
Chouinard, famille Calixte 50
Chrétien, Charles 25
Coleur, Victor 50
Collard, Pierre et Mlle Rose 25
Cormier, Joseph 50
Corriveau, Louis M. et Mme 100
Côté, Arthur 50
Côté, Mme Domina famille 185
Côté, Mlle Eugénie 25
Côté, Frank, 50
Côté, famille Georges 16
Côté, Joseph 50
Côté, famille Odina 10
Côté, Mme Pierre N. en mémoire de P. N. Côté 1000
Couet, Alfred 50
Coulombe, Absalon 10
Coulombe, Aquila 50
Caron, Mlle Annie 23
Caron Hubert et Anna 100
Caron, fam. Joseph et fam. Leclerc 100
Caron, Mlles W. A. R. 50
Carpenter, Omer 50
Cartier, Arthur J. B. 200
Cartier, Tancrède 100
Castonguay, Charles 50
Castonguay, Romuald 50
Caya, famille Siméon en mémoire d'Alfred Caya 125
Cayer, Mme Louis 50
Chace, Wallace 50
Chamberland, Pierre 50
Champagne, Louis 150
Chapdelaine, Mlle Emma 50
Charest, famille Louis 250
Charron, Edmond 50
Charron, Moïse 50
Chassé, famille Ferdinand 16
Chassé, Luc M. et Mme 100
Chevrier, famille Noé 50
Chouinard, famille Auguste 50
Chouinard, famille Antoine 100
Chouinard, Camille 25
Cloutier, Alexandre 50
Cloutier, famille Eusèbe 150
Club Lacordaire 100
Collard, Mlle Alphonsine 100
Cormier, famille Isaie 55
Cormier, Famille Léo 55
Côté, famille Alphonse 50
Côté, Paul N. 100
Côté, Henri 10
Côté, Edouard M. et Mme 100
Côté, Eugène M. et Mme 100
Côté, Georges M. et Mme 100
Côté, famille Henri en mémoire du Père Charron 100
Côté, Léon 50
Côté, Mlle Olive 50
Côté, famille Timothée 100
Couillard, famille L. 100
Coulombe, famille Cyrille 200
Coulombe, Joseph et fam. 125
Coulombe, famille Ignace 150
Coulombe, famille Thomas 150
Coutu, Mme Vve Lactance 16
Couture, Arthur 50
Cournoyer, Pierre 50
Courville, Alfred et Jeannete 50

Covel & Osborn Co. 50
Croisetière, Louis et famille 100
Cyr, Charles 50
Cyr, famille Joseph 50
Cousineau, Adrien 50
Cosey, Harry 2
Clermont, Eugène 30
Chadwick, Miss Clara 16
Caron, Hubert et Mlle Anna 100
Couture Ovila 10
Clifton, Dr. 5
Cayer, Alphonse 100
Cercle J. d'Arc Sec. S. Anne 50
Carroll, Elida 25
Chase, S. C. 50
Crowe, John 25
Coolidge, Governor Calvin 100
Cloutier et Boisvert 50
Clément, Mr. 1
Côté, Edmond 50
Clinton, Albert G. 10
Coulombe, L. M. et Mme 100
Conturiotis, John 25
Couture, Alfred 50

Cournoyer, Flavien 150
Courtemanche, William 50
Crespel, Mlle Aurélie 50
Croteau, Wilfrid 50
Cyr, David et Adrienne 16
Cyr, Joseph et Arthur 50
Cyr, Mme Lina et famille 100
Cyr, Benoit 5
Cunneen, J. E. 5
Corace Furniture Co. 5
Creamer, William H. 5
Conaty, Louis, J. 15
Cherry & Webb 100
Côté, Elzéar 100
Cyr, Joseph 50
Côté, William, Warren R. I. 100
Clifton, John 5
Cudahy Packing Co. 12
Crossley, William C. 5
Coughlin, John L. 5
Couture, Mme Arthur 75
Clarkin, Harold 10
Clark, Edouard 1

Dupéré, Israel 100
Delemarre, Rev. D. V. 100
Dineen, Michael 100
Dunn, John W. 20
Doran, M. J. 50
Dion's Boulangerie 100
Dubreuil, Delia Mlle 2
Dupuis, F. Pawtucket, R. I. 100
Duchesne, Pierre 50
Daigle, famille Raymond 50
Daley, Arthur 100
Danis, Alfred et famille 100
DeGagné, famile Elzéar 50
Delisle, famille Odilon 150
Demers, Dr. Adélard O. 100
Demers, famille Godefroy 50
Demeule, famille Joseph 100
Demeule, famille Andrée 100
Désautels, Amédée 50

Deschesnes, famille Alfred 150
Desrosiers, Mlle Adélaide en mémoire de sa mère 100
Desrosiers, Alfred 75
Desrosiers, famille Eugène 200
Desrosiers, Jean Baptiste 50
Desrosiers, Joseph 75
Desrosiers, famille Victor 100
Dessert, Mme Louis 100
Désy, Mme Vve Joseph 100
DeVillers, famille Tanc. 100
DeVillers Rodolphe 100
Dillon, Michael 50
Dolbec M. et Mme Elie 100
Domingue, Victor et Chas. 100
Dominicains, RR. Pères 5000
Dominicaines de l'Académie 100
Dominicaines de l'Hôpital Ste-Anne 100

Dominicaine, Elèves de l'Académie	100
Dominicaine, Anciennes Elèves de l'Académie	100
Doucet, Mme Elzéar	100
Doucet, fam. Mme Vve Phil	200
Doyle, Edgar M. et Mme	100
Doyle, Mlle Victoria	50
Deschamps, Mlle Eugénie	100
Devine, Louis B.	10
Dubuque, Hon. Juge Hugo A	100
Dondis, Jacob	25
Dubé, Mlle Amanda	50
Decosse, Samuel	10
Dansereau, Mlle Maria	16
Dansereau Alex en mémoire père et mère	100
Duchesne, John	50
Daigneault, Charles et Jos.	100
Dailey, John	50
Dallaire, Stephane et Léo	50
Daudelin, Pierre	100
DeGagné, famille Charles	50
Delisle, Alfred J.	100
Delisle, Omer	50
Demers, Alex et Esther	25
Demers, Raoul	50
Denault, Omer	100
Deschamps Mlle Eugénie	100
Deschamps, famille Narcisse	50
Desnoyers, Edouard	1
Desrosiers, famille Alfred, rue Forest	250
Desrosiers, famille Ernest	100
Desrosiers, Honorius	10
Desrosiers, Joseph	50
Desrosiers, Joseph	50
Desrosiers, famille Louis	115
Deveault, Mme Arsène	25
Dextraze, famille Joseph	100
Dineen Michael A. W.	100
Dion, Alfred	50
Domingue, Edmond	50
Doucet, Arthur G.	150
Doucet, famille Joseph	25
Dowling, Patrick	25
Doyle, Duncan	50
Doyle, famille John	150
Dragon, Aldéric M. et Mme	100
Dubé, Mme Angéline	50
Dubois, Mlle Corinne	50
Dubois, Joseph	25
Duchemin, famille Louis	100
Duchesne, Pierre	16
Dufresne, Mme Vve Alfred	25
Dufresne, famille Philippe	50
Dufresne, famille Johnny	100
Dumas, famille Dédéon	100
Dumont, famille Joseph	100
Duperré, Alphée	100
Duperré, famille Edouard	200
Dupré, Delphis famille	125
Dupré, Joseph	100
Dupré, Mme Wilfrid	10
Dupuis, Arthur	50
Dupuis, Jos. et Lédie	25
Dupuis, Joseph	100
Dussault, Joseph	50
Dutil, Mme J. A.	100
Dubé, Aimée et F. X.	50
Dubé, famille Joseph	50
Dubois, famille Henri	155
Dubord, Mme Vve J.	25
Duchesne, Mathias et Henriette	100
Dufour, Jos, et Louis	25
Dufresne, famille Hormidas	50
Duhaime, famille André	100
Duhamel famille André	100
Dumont, Alexis	25
Dumont, Mme O. Famille	200
Duperré, Théodore	200
Duperré, Mme Théodore	50
Dupré, Wilfrid	50
Duprez, Edmond H.	100
Dupuis, Cléophas et Willie	50
Dupuis, Frank	100
Dussault, Athanase	100
Dussault, Octave	125

Ecole Ste-Anne, Elèves	1000
Emard, famile Anthime	50
Emond, famille William	150
Ellis, John	1
Emard, Mlle Eva	50
Empire Lunch	10

Fall River Herald	25
Farris, famille Tanous	100
Fayan, famille Louis	50
Fielden, Bros.	15
Fiola, Ludger, famille	50
Fiset, Jean	100
Fiset, famille Aimé	100
Fiset, famille Paul	50
Fisher, E. L.	10
Fortier, Pierre	2
Forest, Mme F. A.	500
Forcier, Jules	5
Fournier, Adélard	100
Fournier famille Arsène	100
Fournier, famile Elzéar	100
Fournier, Napoléon	10
Fournier, Raphael	50
Francoeur, Charles	5
Froment, famille François	100
Francoeur, famille Joseph	10
Fall River News	25
Fay, famille John	25
Feeney, F.	5
Fiola, famille Joseph	100
Fiola, famille Paul	25
Fiset, Mlle Rosanna	50
Fitzpatrick, et Taillon fam. en mémoire de James M. et de son mari	200
Folwy, John	10
Ford, John G.	5
Fortier, Ovila et Alexis	5.
Fortin, famille Michel	60
Fournier, Mme Anselme et Fred.	100
Fournier, Joseph	50
Fournier, Nelson,	100
Fournier, Wilfrid	100
Fournier, William famille	100
Freve, famille Horace	100
Francoeur, Cyprien	31.25

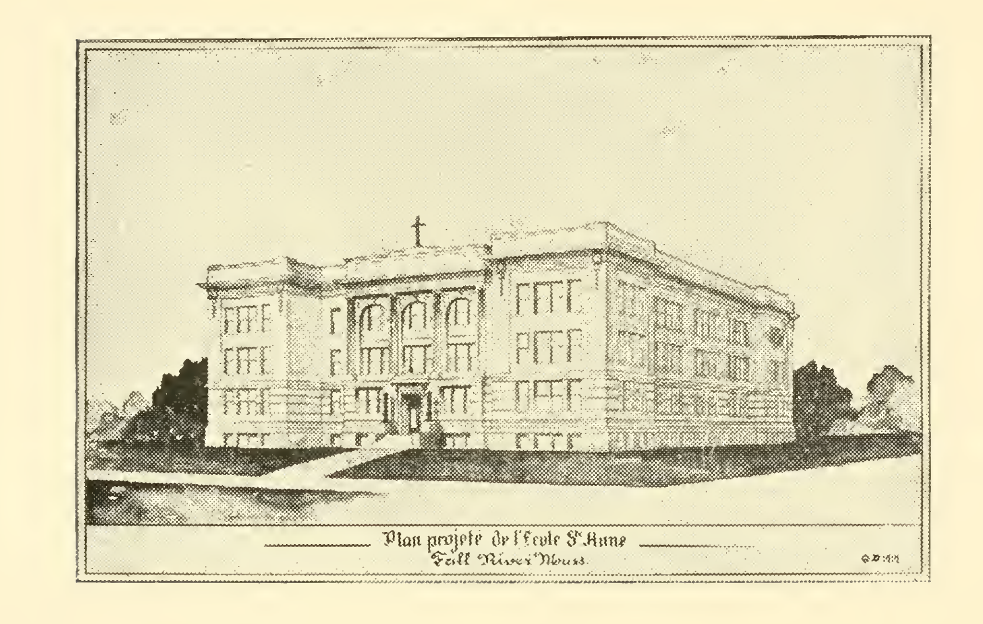
Gagné, Etienne	50
Gagné, Etienne	50
Gagné, Jean Bapt. Sr et Jr.	150
Gagné, famille Mag. Osborn	150
Gagné, Eugène	1
Gagnon, famille Adélard	50
Gagnon, famille Alphée	50
Gagnon, Antoine	25
Gagnon, famille Arger	2
Gagnon, Mlle Marie	2
Gagnon, Louis J.	100
Gagnon, famille Henri	125
Gagnon, Joseph, Buffinton.	50
Gagnon, Omer et famille	50
Gagnon, Mlle Albertine	50
Gajoli, Georges	50
Gamache, M. et Mme Delphis	100
Gamache, fam. Jos. Division	200
Garand, Samada et sa mère	100
Garceau, famille Adélard	100
Gariepy, Alphonse	50
Gaulin Mme et Rosanna	50
Gauthier, famille Calixte	100
Gauthier, Fred	50
Gauthier, fam. Jos. Division	10
Gauthier, Jos. Hamlet St.	50
Gauthier, Richard	10
Gauvin, Félix et Gatien	100
Gauvin Napoléon et Rhéa	100
Gauvin, Mlle Elise	50
Gauvin, Emile	100
Gélinas, M.	2
Gendreau, Edmond	50
Georges, famille Joseph	50

Giard, Noël 16
Gifford, Mlle Angélina 30
Gingras, famille Alfred Lowell St. 100
Gingras Mme F. et famille 100
Girard, J. B. 50
Girard, Philippe 16
Gagné, Hildebert 50
Gagné, famille Mag. Hall 50
Gagné, famille Michel 100
Gagné, Théodore 25
Gagnon, famille Alfred 16
Gagnon, Mme Vve Al. Fam. 50
Gagnon, Mrs. Hormidas 2
Gagnon, David 50
Gagnon, Fam. J. B. Dwelley 100
Gagnon, faml Jos. Hall 50
Gagnon, Joseph, Osborn 50
Gagnon, Mlle Léa 125
Gagnon, Pierre 50
Gagnon, Vincent 50
Gagnon, famille Xavier 50
Gallant, Joseph et sa femme 100
Gamache, famille Ferdinand 150
Gamache, M.et Mme Théod. 150
Garceau, famille Léopold 50
Gariepy, Mlle Aurore 1
Gauthier, Adélard 50
Gauthier, famille Charles 75
Gauthier, Ferdinand 16
Gauthier, Jos. 15 Division 50
Gauthier, Ludger 50
Gauthier, Sigismond 10

Gauvin, Joseph 25
Gauvin, Pierre 50
Gelinas, Eugène M. et Mme 100
Gendreau, Joseph A. 100
Gendreau, Albias J. 100
Gendreau, Blanche et Roméo 100
Gervais, famile Louis 100
Giasson, famille Saul 150
Giguère, Edouard 50
Gingras, fam Alfred, Grant 100
Gingras, Mlle Emma 50
Girard, Oscar 50
Godbout, famille Marcel 150
Gosselin, Aimée 50
Goudreau, Mlle Elise 50
Goulet, Rosario 50
Goyette, Joseph S. 100
Gray, William C. 5
Griseau, Harry 50
Guay, Mme F. X. 100
Guay, Mme L. 100
Guérin, Mme Vve Nap. 16
Guimont, Zéphir 5
Gosselin, Arthur M. et Mme 100
Goulet, famille Omer C. 100
Goyette, famille Amédée 100
Goyette, Mlle Marie Louise 150
Gravel, Raoul C. 50
Guay, famille Phydime 5
Guérette, M.et Mme Georges 50
Guimont, M. East Main 50
Guy, Adolphe 5

Habercorn, Henri 15
Hamel, Télesphore 16
Harrington, H. & J. 25
Harrison, famille William 100
Hart & Howland 10
Healey, Lucy Miss 5
Hébert, famille Edmond 100
Hébert, Valentine 100
Herrick, Henry B. 5
Héroux, M. et Mme Odinas 50

Holden, James 25
Houde, Mlles Léo. George Mary 100
Howarth, James 10
Hyman, J. H. 50
Hamel, famille Ferdinand 50
Harrington, John 50
Harrington, James 5
Harrison, famille 150
Hazard, Arthur J. 100



Plan projeté de l'Ecole Ste Anne
Fall River Mass.

Hébert, Auguste J.	100
Hébert, Mme Vve John	50
Hennessey, Dr.	1
Héroux, Hormidas	25
Higgins, Thomas	5
Houde, Théodore	50
Hubert, M. et Mme Alfred	25
Huard, Emile	25
Hudner, M. T.	100
Isherwood, John	25
Jacobs, J.	5
Jalbert, famille Démétrius	50
Jameson, Joseph	50
Janson, famille Isidore	100
Jean, Cyprien	100
Jetté, Mme Hormidas	50
Joannes, Mlle Juliette	16
Jolly Alexandre	50
Joubert, Gédéon	50
Jalbert, famille Arsène	50
Jalbert, famille Pierre	10
Janson, Mlle Dora	1
Janson, Wilfrid	100
Janson-Perron Mme Malvina	100
Jean, famille Louis	100
Joncas, Georges	50
Johnston, John F.	10
Joyal, Aimé	50
Kaplan Bros.	5
Kay, James H.	15
Kosha, M.	2
Kapstein Co.	1.35
Keogh Storage Co.	10
Labonté, famille Delia et Rosanna	100
Labouillière, famille Jos.	50
Lacaillade, N. et Anna	100
Lachance, Mlle Régina	100
Lachance, Mme Philippe	1
Lachapelle, S. M. et Mme	100
Lacroix, Mme Vve N.	10
Lacroix, famille Paul	100
Laferrière, famille Cyrille	50
Lafrance, Philippe	1
Lafrance, fam. Mme Vve Al.	25
Lafrance, Alphonse	50
Lagassé, famille Flavien	50
Lahaie, famille Léopold	100
Lahaie, Alfred Jr.	100
Laliberté, Edouard	50
Lamarre, famille Arthur	50
La Mode Cloak Store	100
Lamoureux, Ulric	50
Landry, Elisée	100
Landry, Mlle Anna	50
Langelier, famille Joseph	5
Langlois, famille Louis	50
Langlais, Mme Josephine	100
Langlais, Alfred	50
Lanoue, M. et Mme Jos.	100
Lanoue, Prosper	50
Lapierre, famille Zéphirin	50
Lapointe, F. X.	25
Lapointe, Joseph	50
Larchevêque, Mlles Elisa et Blanche	100
Larchevêque, Michel	25
Larrivée, Alfred	50
Larrivée, famille Emile	100
Larrivée, famille Geo.	2
Lavigne, Aimé	100
Lavoie, Antoine	50
Lavoie, famille Adélard	100
Lavoie, Emile, Oliver St.	55
Labossière, famille Hormidas	50
Labrie, famille Marcellin	225
Lachance, M. et Mde Emile R.	1225
Lachance, Joseph	50

Lachance, Mme Emilia	25
Lacombe, Mme Vve Geor.	50
Lacouture, Mme Philomène	150
Ladouceur, Mlle Valéda	100
Lafaille, Mlle Délia	50
Lafleur, Philippe	50
Lafrance, Mme Antoine et famille en mémoire de son mari	50
Lagassé, J. Arthur	200
Lagueux, Mlle Desneiges	125
Lajoie, Mlles A. et E.	50
Laliberté, S.	8.66
Lamontagne, Elzéar	50
Lamoureux, famille Jules	100
Landry, Alfred et famille	100
Landry, famille Joseph	16
Landry, famille Prudent	50
Langevin, Médéric	50
Langlais, Alphonse	10
Langlais, Mlle M. Louise	10
Langlois, famille Nap.	100
Lanoue, Mme Vve G. et fam.	50
Lapierre, famille Amédée	100
Lapointe, Mme A.	50
Lapointe, famille Hypolite	100
Lapointe, Mme Vve. J. et famille	50
Larchevêque, fam. Edouard	50
Larocque, W. M. et Mme	250
Larrivée, Joseph	50
Larrivée, Ernest	50
Laverdière, Adélard	5
Lavigne, famille Georges	50
Lavoie, Emile	16
Lavoie, Edmond	50
Lavoie, Epiphane	50
Lavoie, famille Henri	50
Lavoie, Jean Bte.	25
Lavoie, Mlle Maria	15
Lavoie, Thomas William St.	50
Lawson, F. W.	10
Lebeau, famille Roch	500
Lebel, famille Napoleon	350
Leblanc, famille Jean Bte.	100
Leblanc, M. et Mme Urbain	25
Leblond, Mlle Philomène	25
Leclair, famille Alexandre	50
Leclair,Mme Vve L.	50
Leclerc, Joseph et famille	100
Lecompte, Alphonse	16
Lecours, M. et Mme Arthur	50
Ledoux Mlle Anna et sa mère	100
Leduc, Mlles Osborn St.	53
Légaré, Hubert et famille	550
Lemaire, Napoléon	100
Lemelin, Nazaire	50
Lemieux, Alfred	50
Lemieux, Philippe	50
Leriche, Mlle Attala	5
Lescault, famille Dominique	200
Lescault, Norbert	100
Letendre, Louis	1000
Letourneau, M. et Mme François	50
Levasseur, famille Ernest	100
Lévesque, Jules	50
Lévesque, Arthur	50
Lévesque, famille Nathanael	100
Lévesque, famille Charles	100
Lévesque, famille Georges	50
Lévesque, J. Bte. famille Montaup	200
Lévesque Jos. Napoléon	50
Lévesque, Majorique et M. N. Bouchard William St.	150
Lévesque, Oscar et sa mère	100
Lévesque, Pierre et famille	5
Lévesque, famille Romuald	100
Lévesque, famille Thomas	125
Lewis, Maeis	50
Lindsey, William	50
Lavoie famille Beloni	100
Lavoie, Jean	100
Lavoie, Joseph	16
Lavoie, Remi	50
Lavoie, Thomas et Maria	2

Leat, Miss	5
Lebel, famille Auguste	100
Leblanc, Ernest	50
Leblanc, Joseph	100
Leblanc, fam. Jos. Broadway	100
Leblond, Mlle Anais	100
Leclair, M. Albert et Mme	200
Leclair, famille Charles	200
Leclair, Louis Kellogg et famille	100
Leclerc, Pierre	50
Leconte, Aug. M. et Mme	100
Ledoux, Mme Horace	100
Leduc, Mlles Blackstone St.	150
Legendre, famille Zephirin	100
Lemay, Alfred	5
Lemerise, Arthur	50
Lemieux, Herménégilde	100
Lemire, Mme Vve O. et Henri	50
Lemire, Mme Vve O. et Henri	50
Leroux, famille Adélard	16
Lescault, Léopold	150
Létourneau, Alphonse	50
Létourneau, Mme Vve Alfred S.	1000
Lévesque, Alphonse	50
Lévesque, Aurèle	500
Lévesque, Fabien	10
Lévesque, Mme Vve Bernard	50
Lévesque, Eugène	50
Lévesque, Michel et famille	125
Lévesque, J. Bte. Main St.	25
Lévesque, Mme Vve Georges	10
Lévesque, Majorique Wil.	100
Lévesque, famille Athanase	50
Lévesque, Raphael et fam.	50
Lévesque, Philippe	16
Limoges, Clément	100
Lizotte, André famille	100
Lizotte, Arthur.	1
Lizotte, M. et Eug.	100
Lizotte, Joseph	50
Lizotte, famille Nap.	50
Long, Richard H.	100
Lord, Mlle Georgianna	50
Lupien, Herménégilde	100
Lussier, M. et Mme	150
Lizotte, Famille Auguste	10
Lizotte, Jean Bap.	50
Lizotte, famille Lorenzo	100
Lord, Albert	50
Lord, famille Joseph	100
Lupien, Hubert Mme	100

Mailloux, Arthur	25
Mailloux, famille Nap.	100
Madovsky, Bros.	2
Mandeville, famille Oscar	75
Marchand, Camille	50
Marcotte, Joseph	50
Marois, famille Joseph	300
Marshall Hat Factory	15
Martel, J. A.	25
Martel, Raoul	50
Martineau, Norbert et fam.	300
Massachusetts Cigar Co.	100
Massé, famille Jules	300
Mathieu, Edmond	600
Maxwell, M. et Mme Joseph	125
McGee, Les Demoiselles	100
McMurray, famille Léon	25
Mélançon, famille Léon	25
Ménard, famille Joseph	200
Mercier, Joseph Hamlet	15
Mercier, famille Léonidas	50
Mercier, famille Norbert	16
Merritt, Dr.	5
Michaud, Alexandre	50
Michaud, Charles Montaup St	50
Michaud, Henri Tecumseh	50
Michaud, famille Ludger	50
Michaud, Octave	50
Michaud, Mme Vve Patrice	50
Michaud, Mlle Marie et Phil.	50

Mimeault, famille Derias	50
Moquin & Fontaine	100
Moquin, Edouard	50
Moquin, Phil. M. et Mme	100
Moran Philias	100
Morasse, Raymond	25
Moreau, Famille Alphonse,	50
Moreau, M. et Mme Horace	100
Moreau, Joseph	100
Morin, Elzéar	100
Morin, William M. et Mme	100
Morin, Horace	50
Mailloux Come et Mme	50
Mailloux, Melle Mérilda et sa mère	100
Mandeville famille Albert	100
Manning Frank	25
Marchand, famille Olivier	50
Marcotte, Mme C.F. et Louis	225
Marquis, M. et Mme Jos.	50
Martel, famille David	50
Martel, famille Modeste	50
Martel, Xavier	50
Martin Emery J.	100
Massé, Rev. Albert	100
Massasoit-Pocasset Nat'l. Bk.	100
Massé, Alphonse	16
McKnight, James	50
Maynard, Mlle Laura	100
Matton, famille Philias	100
McWhirr, R. A. Co.	200
Ménard, Eugène et Georges	100
Ménard, famille Charles	100
Merchants' Trading Stamps	25
Mercier fam. Jos. William	16
Mercier, Mlle Léontine	5
Mercure, Alfred	100
Michaud, Aimé	50
Michaud, Arthur	25
Michaud, Louis, Henri, Whipple	50
Michaud, famille Joseph	25
Michaud, Mlle M. Anne	50
Michaud, famille Pascal	100
Michaud, famille Pierre	125
Michaud, fam. Annibald P.	300
Montmigny, Alfred	50
Montplaisir, Mme H. et fam.	50
Moquin, famille Elzéar	50
Morais, Mme Vve E.	50
Moreau, Mme Vve Felix et famille	100
Moreau, famille Charles	150
Moreau, Alfred N.	400
Morin, Isaie F.	10
Morin, Arthur et Laura	25
Morin, Charles Mulberry	150
Morin, Georges	5
Morin, Ferdinand	100
Morin, Jean Bte.	50
Morin, famille Philias	100
Moineau Jos. famille	100
Morrissette, Marcel	50
Morrissette, M. et Mme Aurèle	100
Morrissette, Pierre	50
Morin, Ad. et Ernest	50
Morin, fam. Chs. Buffinton	16
Morin, Fortunat	100
Morin, famille Guillaume	100
Morin, Napoléon	50
Morin, fam. de Mme Vve Philibert	100
Moreau, Horace	100
Morissette, Jean Bte	50
Murray Jos.	100

Nadeau, Mlle Marie Thérèse	100
Nadeau, Omer	50
National Fur Co.	5
Neil, J. O.	15
Nickerson, H. F.	10
Normand, Dr. J. N.	1000
Nadeau, Henri	50
Nadeau, famile Pierre	100
National Who. Grocery	100
New England W. Grocery Co.	10
Noiseux, Joseph	5
Normand, Mlle Joséphine	50

O'Brien, Dr. John 10
Ouellette, John, Mary et P. 25
Ouellette, Mlle Adèle 50
Orpen, M. J. 5
Ouellette, Elzéar et Joséphine 10
Ouellette, Ovide et famille 500
Ouellette, Mme Thomas et famille 100
O'Connell, James 50
Otis, Mlle Marianne 25
Ouellette, Mlle Amanda 50
Ouellette, Mlle Caroline 100
Ouellette, Mlle Lucie 50
Ouellette, Mme et Wilfrid 50

Paillé, famille François 50
Palmer, George A. 10
Paquette, Mme Alph, et famille 100
Paquette, Louis 200
Paquette, M. et Mme Michael 100
Paquette, Oscar 25
Paquin, Albert 50
Paquin, famille Ferdinand 150
Paquin, M. et Mme Louis 100
Paradis, Achille 2
Paradis, Alphonse 50
Paré, famille Alfred 100
Parent, Etienne 100
Pariseau, Mme Vve A. et Déline 25
Pariseau, J. B. 250
Pariseau, Mme Vve Chas. et Grat. 50.62
Parks E. S. Shellac Co. 100
Parker, Mr. 1.15
Patenaude, Mme Vve Her. 5
Patry, M. et Mme Arthur 50
Peckham & Davis 50
Péladeau, Arthur 5
Péladeau, Charles 100
Pélissier, Adolphe 100
Pelletier, Mlle Zelia et Mérilda 50
Pelletier, Arthur et Jos. 150
Pelletier, famille François 50
Pelletier, Mlle Elmire 50
Pelletier, M. et Mme Nap. 100
Pelletier, Mme Vve Nap. 100
Pelletier, Thomas Lonsdale 50
Péloquin, Mlle Parmélia 50
Péloquin, Wilfrid 50
Perreault, Georges 15
Perron, Dr. A. E. et Mme 100
Perron, Mlle Rose 50
Perron, famille Patrice 300
Phelan, Jos. P. 25
Picard, Delphis 25
Piché, Arthur et famille 100
Palher, Mme Manuel 10
Palmer, P. S. 20
Paquette, famille Joseph 50
Paquette, famille Adrien 100
Paquette, M. et Mme Phil. 100
Paquin, famille Ephrem 150
Paquin, Mme Fred. et Flora 50
Paquin, Odilon 100
Paquin, M. et Mme Wilbrod 125
Paradis, Elzéar et Eva 50
Paré, M. et Mme Napoléon 100
Parent, Isidore 50
Pariseau, Alphonse et famille 400
Pariseau, Albina 150
Pariseau, Alphonse 50
Parker, J. A. 50
Patenaude, Mlle Yvonne B. 25
Patenaude, Wilfrid 100
Paul, M. et Mme Jean H. 100
Péladeau, M. et Mme Alfred 5
Péladeau, M. et Mme Alphonse 100
Péladeau, Théodore 5
Pelland, Albert 25
Pelletier, Adél. East Main 15

Pelletier, Cajetan	100
Pelletier, Horace	50
Pelletier, M. et Mme J. B. East Main	125
Pelletier, Louis	50
Pelletier, Rémi et Marie	25
Pelletier, Mme Naz. et fam.	25
Péloquin, Ernest	50
Perreault, Famille Evariste	100
Perreault, Famille Omer	50
Perron, Mme Janson	100
Perron, Joseph, Mme et Alcide Bouchard	100
Petit, Honoré D.	10
Phelan, Thomas F.	25
Picard, Famille Louis	25
Piché, John	50
Picotte, Joseph	250
Picotte, Famille Azarie	258.50
Pigeon, Famille Delphis	100
Pilon, Famille Alphonse	50
Pineau, Famille François	75
Pineau, Joseph	100
Pineault, Georges	50
Plamondon, Félix	25
Plante, Arthur A.	300
Plante Mme Joseph Ferry	5
Plante, Narcisse	10
Poirier, Mme Vve Elz. et famille	100
Poirier, Eustache	100
Poirier, Alfred en mémoire de son fils Alfred, soldat	100
Poirier, Joseph	75
Poirier, Pierre	50
Potvin, Mme David	25
Potvin, Alma et Alice	100
Poulin, Famille François	100
Pouliot, M. et Mme J. Ulric	300
Powers, Michel	100
Pratte, Mlle Anna	50
Proulx, Famille Georges	50
Proulx, Mlle Zélia	10
Pruneau, Adélard	50
Pruneau, Famille Napoléon	100
Pichette, Arthur	25
Pigeon, Théophile	25
Pineau, M. et Mme Anselme	100
Pineault, Fam. Jean Bte.	50
Pinsonneault, Mme J.	100
Plamondon, Fam. Victor	25
Plante, Joseph, Columbia St.	100
Plante, Leopold	16
Plourde, Famille Conrad	50
Poirier, Edmond	50
Poirier, Famille Georges	100
Poirier, Mlles Em. An. B. et A. Bellefeuille	100
Poirier, M. et Mme Louis	100
Potvin, Famille Joseph	100
Pouliot, Léonidas	25
Poupart, M. et Mme Pierre	14.34
Pratte, Abraham	50
Proulx, Adélard	50
Proulx, Famille Joseph	100
Proulx, Famille Pierre	100
Pruneau, Arsène	50
Pruneau, Joseph	100

Quintin, Famille Cyrille	100
Quesnels, Famille Chs.	100
Quesnels, Famille Charles	100
Quintin, Thaddé	25
Quintin, Famille Cyrille	100
Quirk Bros.	25

Ratté, Octave et famille	100
Regan, M. et Mme Willie	50
Rémillard, Joseph, Fourth St.	50
Rémi, Mlles Amanda et Bertha	100
Rémy, Mme Vve H. et Rose	25
Rémy, Joseph H.	100
Renaud, I. Co.	150
Renaud, M. et Mme Jos. East Main St.	100
Renaud, Famille Wilfred	50

Richard, Eugène 10
Richard, Hector et famille 100
Ringuette, Famille Alfred 100
Rioux, Mlle Anna 5
Rioux, Napoléon 100
Ripaud, Mlle Clara 5
Rivard, Anthime, Fountain St.50
Rivard, Mlle Joséphine 50
Rivard, Auguste 50
Robert, M. et Mme Pierre Jr. 100
Robitaille, Louis 5
Rochette, Mme Michel et Louis 50
Rouleau, Léonidas et famille 100
Ross, Famille Elzéar 100
Rousseau, Alphonse 10
Rousseau, Fam. Philomène 100
Rousseau, Henri 500
Roussel, Famille Jules 100
Roy Paper Co. 50
Roy, M. et Mme Léon 50
Roy, Philippe 25
Roy, Mme Jos. et famille 50
Russett, Arthur 50
Raymond, Famille Pierre 50
Rémillard, Jos. Peckham 50
Rémi, M. et Mme Albéric 100
Rémi, Arsène 25
Rémy, Mme Vve Jos. et fam. 100
Rémy, Oscar et Antonio 100
Renaud, Famille Clément 15
Renaud, Jos., Fountain St. 100
Ricard, Pierre 1
Richard, Mlle Clara 50
Richard, M. et Mme Paul 100
Rioux, Famille Alfred 100
Rioux, Emile 5
Rioux, Elphège 50
Rivard, Famille Alfred William St. 150
Rivard, Famille Anthime So. Main St. 100
Rivard, Victor 5
Robert, Antoine 50
Robichaud, Mlle Diana 100
Rochefort, M. et Mme Wilf. 50
Rogers, M. et Mme Antoine 100
Rouleau, Mlle Agnes 100
Rouleau, Mrs Mary Allaire et famille 100
Rousseau, Adélard 50
Rousseau, Mme Vve Fr. et famille 200
Roussel, Famille Georges 100
Roussel, Thomas 25
Roy, Delphis et famille 275
Roy, Mme Vve L. et famille 50
Roy, Famille Victor 50
Roy, Alphonsine et famille William St. 100
Ryder, Dr. 25

St. Denis, Famille Olivier 16
St. Jean, Mlle Alphonsine 100
St. Laurent, Joseph et Luciane 50
St. Laurent, Mme Jos. 125
St. Michel Famille Ephrem 110
St. Pierre, Famille Louis 100
Samelos, Philip 5
Samson, M. et Mme Rosario 50
Santerre, Etienne 50
Sartini, Famille John Joseph 50
Saucier, Elzéar, Stafford Rd. 100
Saucier, Paul et famille 100
Savard, famille Félix 550
Saville Somes Co. 25
Schmouth, Arthur 150
Snay, Mlle Blanche 100
Sheffield, M. et Mme Chs. Jérôme 500
Silva, Joseph 10
Silvia, Mme Vve Peter et Mme A. Collard 125
Simard, Mme Vve J. et Maurice 150

Simard, Famille Wilfrid 50
Sirois, Mlle Anita 25
Sirois, Mlle Laura 16
Smith, Donat 50
Soucy, Mlle Odile 5
Stabila, Salvador 50
Steiger, Albert, Springfield, 100
Stones Auto Garage 5
Sullivan, D .D. 5
Sullivan, Jeff E. 10
Sunderland, James 50
Sweeney, Edward 50
Sylvain, Edouard 50
Senay, Charles C. en mémoire de Mme Chs C. Senay née Harpin 100
St. Laurent, Mme Fred. 50
St. Martin, Pierre 50
St. Pierre, Famille de Mme V. en mémoire de son mari 110
Sanspitié, Lindsey Elzéar 50
Samson, Odilon 25
Sanssoucy, Famille Edouard 100
Santerre, Georges 25
Saucier, Elisée et Carmen 25
Saucier, Mme Louise et fam. 50
Saurette, Famille Adélard 150
Savard, famille Georges et Lorenzo 125
Séguin, Delvini 50
Servant, Mme Vve Louis 100
Silva, James 50
Simard, Mlle Euphémie 50
Simard, Armand 50
Simard, Thomas 25
Simon, Antoine 50
Sirois, Famille Alfred 50
Smith Drug Store 2
Sorel, Famille Joseph 200
Soulière, Arthur 5
Staples Coal Co. 100
Steiger, Cox Co. 100
Sullivan, D. F. 25
Sullivan, John L. 10
Sullivan, Georges 50
Surprenant, Famille Alfred 50
Sweeney, William 251
Sylvia, Bernard C. 10

Tailly, Pierre et famille 100
Tailly, Mlles Cornélie et Julie 100
Talbot, Edmond P. et famille 1000
Talbot, M. et Mme Georges Osborn St. 100
Talbot, M. et Mme Joseph et famille 200
Talbot, Famille Ozias 100
Tanguay, Jos. et Louis 50
Tardif, Arthur et M. Jeanne 25
Tardif, Louis Philippe 50
Tassé, Jean 5
Tessier, N. P. 100
Théroux, Jean Bte. 50
Thibault, Jos. So. Main St. 25
Thibault, J. B. Régina et Aurélien 150
Thibault, Marc et Alfred 50
Thivierge, en mémoire du soldat John 100
Thuot, Mme Vve Hormidas et Mlle Anna Côté 100
Toohey, M. J. 25
Tremblay, Arthur, Osborn St.50
Tremblay, Famille Georges, Joseph 1100
Tremblay, Joseph, Middle St. 100
Trudeau, Mme Vve P.et Irène 25
Turcotte, H. 25
Turgeon, M. et Mme Elphège 100
Talbot, Famille Charles 100
Talbot, Famille Evariste 200
Talbot, H. C. Co. 50
Talbot, M. et Mme Léo 25
Talbot, Wilfrid et famille 100



R. P. LAUZON — R. P. BROSSEAU
R. P. MARCHILDON — R. P. BARRIERE
vicaires au moment des Fêtes jubilaires.

Tardif, M. et Mme Alfred	100
Tardif, M. et Mme F. X.	25
Tétreault, Famille Joseph	100
Thériault, Mme Anna	100
Théroux, Onésime	50
Thibault, Mme Edmond	100
Thibault, Lumina	100
Thibault, Mme Eugénie	100
Thibodeau, Joseph Dion	25
Thuot, M. et Mme Henri L.	100
Tremblay, Paul E.	100
Tremblay, Edmond	100
Tremblay, Famille Henri	250
Trip, F. C.	30
Turcotte, Armand et Albertine	100
Turcotte, M. et Mme Louis	50
The Twitchell-Champlin Co.	25
Union S.-Jean Baptiste D'Amérique	100
Vaillancourt, Emile	16
Vaillancourt, Mme Vve Eug.	20
Valcourt, Adélard	50
Vallée, Mme Eugène et famille	100
Vallée, Mlle Lauriane	25
Valois, Famille Jos. Melville	100
Valois, M. et Mme Jos.	100
Van Dyke's	2
Vautrin, Hormidas en mémoire de sa mère	100
Vézina, Famille Georges	100
Victoreen, J. T.	5
Viens, Famille, Lonsdale St.	50
Violette, Abel J.	50
Vohl, Cyprien	50
Vaillancourt, Alphonse	16
Vaillancourt, M. et Mme Ludger	100
Vallée, Germain	50
Vallée, Famille Guillaume	50
Valois, Frédéric	100
Valois, Famille Maxime	100
Vautrin, Ernest	8.64
Véronneau, Mlle Joséphine	100
Viau, Mme Vve Napoléon	100
Viens, Famille Evariste	100
Viens, Famille Napoléon	50
Viselli, Francis	16
Warburton, C.	2
Wheeler, Frank	50
Wilcox, R. A.	10
Wooley, Arthur et famille	20
Webb, F. W. Co.	100
Welley, Braid & Lace Co.	10
Wisconsin Condensed Milk Co.	25
Wordell & McGuire Co.	200
Wrigley, John Thomas	25
Yoken, Abraham	5
Zass, A. R.	5
Résultat total	$104,477.52

NOS FETES.

Leçons et Profits

Lorsque j'étais au collège j'ai connu un type d'américain qui avait des façons à lui d'envisager les choses. Lorsque le matin à la messe de communauté il voyait sur le parquet du sanctuaire le beau tapis des grands jours de fête, sa figure s'épanouissait et ses yeux scintillaient: Big carpet, big dinner!" C'était pratique mais un peu terre à terre. Ainsi ferions-nous si nous mesurions le succès de notre cinquantenaire à la quête substantielle du dimanche 9 novembre 1919.

Il y a mieux; la satisfaction universelle et évidente, la foule nombreuse et recueillie à tous les offices religieux, l'enthousiasme au banquet. Bénie soit la divine Providence qui nous a permis de voir ces jours de joie, de reconnaissance et fraternelle union. A nous d'en tirer de salutaires et de durables leçons. Où les prendre, si ce n'est dans les mémorables paroles que nous avons entendues?

* * *

Il en est tombé de précieuses de la bouche de notre Evêque, Monseigneur Feehan, le pontife au coeur droit, vrai prêtre épris avant tout du zèle des âmes. Lorsqu'il eut communié; l'âme toute remplie de la Divine Présence, il appela la plénitude des bénédictions, sorties du Coeur de Jésus sur la paroisse commencée dans

de pénibles circonstances et devenue la plus belle de son diocèse. "Puissiez-vous, ajouta-t-il, garder à jamais et avec le plus grand soin, la foi qui inspira vos ancêtres, et rester comme eux fidèles à l'Eglise et à vos prêtres."

Le souhait exprimé dans un aussi solennel moment tomba sur des coeurs admirablement disposés. Beaucoup avaient ce même matin, reçu en leurs coeurs le Dieu qui nous unit tous dans la même foi et le même reconnaissant amour. Le Pasteur des princes et des peuples c'est Lui; il a pris soin de nos pères et les a conservés et préservés dès le début à travers mille obstacles. La bénédiction de notre évêque restera une grâce précieuse de cette fête, religieuse avant tout.

* * *

Le sermon de dimanche contenait sous une forme simple et limpide une gerbe de fortes vérités. Retenons celle-ci.

"La paroisse est aussi un corps, enveloppe matérielle de l'âme, doué d'organes nécessaires à la vie paroissiale et à ses fonctions."

"Le prêtre en est la tête; l'église en est le coeur; les paroissiens en sont les membres; les oeuvres en sont les manifestations de vie."

La tête ici c'est le prêtre dominicain, voué à une vie de prière, d'étude et de pénitence. Les personnes passent, l'esprit reste. Le zèle aussi; toujours contre

leur ennemi l'irrésistible stratégie de la prière. Avant même que l'ouvrier se soit levé pour reprendre sa tâche d'humble labeur le dominicain est déjà debout au pied de l'autel au milieu des ombres de la nuit. Pour toute la paroisse dont il est la tête il dirige vers le Ciel les sublimes prières de l'office canonial; on peut reprendre sans crainte le travail et le lutte quotidienne, la journée déjà commencée sous cette heureuse influence gage de céleste protection. Dans une ville dissolue du moyen-âge, quand la cloche de minuit appelait les Prêcheurs à matines un saint ermite entendit les démons s'écrier avec rage: "Fuyons; il n'y a plus rien à faire, voici que les encapuchonnés se lèvent pour prier." Toute sa vie d'étude, toutes les austérités de sa règle, ses jeûnes et ses abstinences, sont pour le Prêcheur le moyen reçu du Ciel, avec une grâce spéciale, pour éclairer les âmes et solder la dette du péché. Là ou la tête est saine l'esprit lucide et actif, la santé et la vie ne saurait péréclitcr.

* * *

L'église en est le coeur; où donc est-ce plus vrai qu'ici? Notre église c'est le coeur du Père Sauval qui l'eut voulue plus belle encore pour sa paroisse tant aimée; c'est le coeur de l'architecte qui avait tant de plaisir à travailler pour les braves gens de Fall River; d'ailleurs pour mieux louer le bon Dieu par les oeuvres de son esprit, il y mettait tout son coeur de chrétien; c'est le coeur de la paroisse qui l'a payée; de tout coeur elle a donné sou par sou, sans jamais trouver trop lourd l'immense fardeau de la dette.

Les paroissiens en sont les membres, unis, dociles et fidèles, peu accessibles à la gangrène des discordes et de la zizanie; toujours prêts à répondre à l'appel, sensibles et reconnaissants aux bons procédés. Cette belle fête de l'union et de la concorde va ranimer la vie surnaturelle de la paroisse en l'unissant plus intimement à ses prêtres et à son Dieu.

* * *

Et cette vie surnaturelle va se montrer par des oeuvres accomplies avec une joie plus suave, imprégnée qu'elle sera du souvenir de nos fêtes. Oui nous l'aurons notre belle école; non pas seulement parce que nous avons nos 100,000 piastres, et plus encore qui va venir, n'en doutez pas; mais parce que la paroisse y est déterminée tête et coeur: conviction des esprits et entrain des dévouements, sous la puissante impulsion des idées et des sentiments, remués par les inoubliables solennités. Celui-là n'est pas des nôtres qui restera demain ni plus convaincu ni plus dévoué.

* * *

Du discours de M. Bourassa tout est à retenir; la dernière pensée est un résumé complet de ses idées: "L'idéal de tous les vrais américains devrait être de créer une civilisation nouvelle qui serait formée des meilleurs éléments d'Europe et qui ne sera forte qu'à condition que la civilisation française y ait une part importante et que le catholique y joue un rôle pratique, social et politique."

Américains, nous le sommes plus que tous, car nous sommes venus les premiers en Amérique, et le plus humble d'entre nous peut rattacher ses origines à une solide, honnête et parfaitement honorable famille française, choisie avec le plus grand soin par des colonisateurs consciencieux et avisés, arrivée sur la terre d'Amérique il y a près de 300 ans, multipliée et bénie par le plus noble des arts celui de l'agriculture. On ne renie pas une telle origine sans avoir une âme tarée. La civilisation qui est la nôtre est faite d'honnêteté, d'amour du travail, d'esprit de sacrifice et de dévouement: tous sentiments élevés qu'on ne trouve guère dans l'âme d'un parvenu dont les millions sentent encore, la ferraille, le caoutchouc ou la camboui de locomotive, instruments de sa fortune trop rapide. Le puritanisme protestant s'est émietté dans l'anarchie religieuse; depuis longtemps il a produit l'anarchie morale; c'est à dire le divorce, le suicide de la race et l'enrichissement scandaleux. La trempe catholique de notre éducation est une force que nos pires ennemis nous envient elle nous fera survivre à la décadence, fin prochaine des races moins imbues d'esprit catholique. Quelle précieuse leçon nous a donné là un homme versé dans l'histoire des peuples et qui aime son peuple d'un amour si profond, si éclairé et si désintéressé.

* * *

Qui n'a été fier de nos bons vieux Fondateurs, tous si parfaitement honorables. Ce ne sont pas des millionnaires; mais ils n'auraient pas déparés la table d'un

millionnaire. Nous avons été heureux de leur donner cette cordiale réception qu'ils méritent par leurs épreuves des débuts, par leur fidélité à la foi et à la langue. Si nous sommes restés fervents catholiques et patriotes sincères, nous le devons à leurs modestes vertus familiales, à leur confiance en Dieu, silencieuse et résignée mais inébranlable. Une autre patriotisme a été plus retentissant ou plus étincelant; il n'a pas été ni plus sincère ni plus profitable à la cause commune.

Honneur aux Antaya, aux Collard, aux Janson aux Moreau aux Bisson à tous les autres pionniers de la catholique, laborieuse, probe et généreuse race française à Fall River.

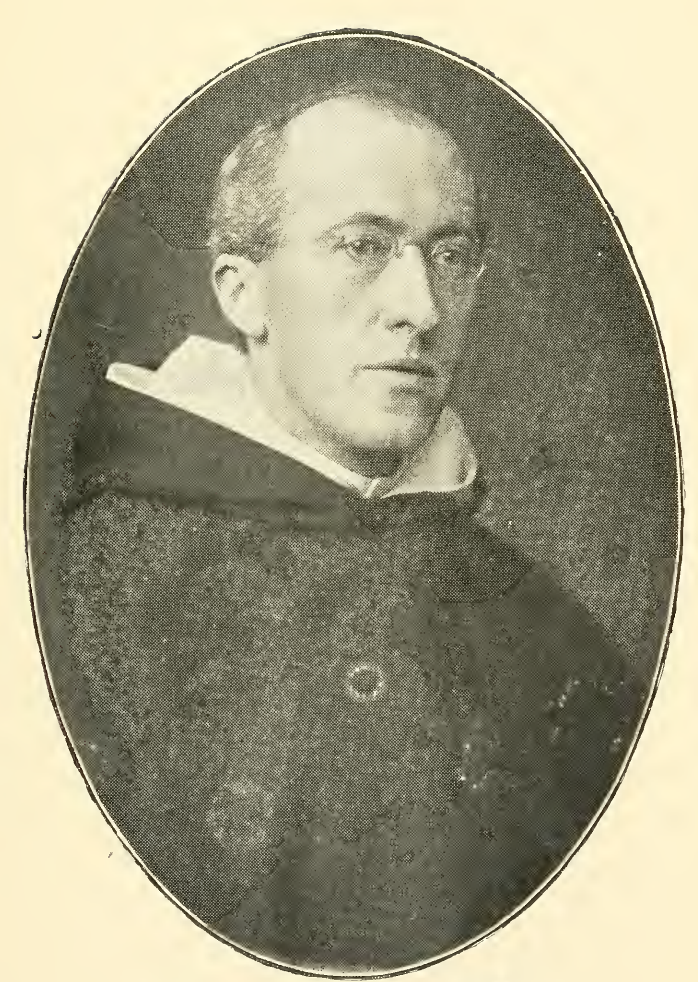
* * *

Nos enfants ont eu leur part de la fête; aussi bien, il n'y aurait pas de fête sans eux. Ils ont chanté au banquet, mais auparavant à la séance, de l'après-midi ils ont retracé en naïfs tableaux l'histoire de nos écoles; depuis l'humble classe privée dans la cuisine d'une bonne vieille de l'ancien temps, jusqu'à nos jours ensoleillés par l'espoir de la future et magnifique école. C'est pour eux que nous travaillerons désormais et ce sera recueillir déjà les premiers fruits des cinquante années de sacrifices et dévouement. Nous avons rendu à Dieu nos devoirs de reconnaissance; il va nous bénir dans nos enfants; car sur les coeurs reconnaissants il répand sa bénédiction jusqu'à la milième génération et les siècles des siècles.

Journal des Fêtes

Les fêtes grandioses organisées pour la célébration du Cinquantenaire de fondation de la paroisse Ste-Anne s'ouvrent demain, et se prolongeront durant trois jours entiers, les 9, 10 et 11 Novembre. Un comité composé des membres du clergé de Ste-Anne et des représentants de toutes le sociétés catholiques de la paroisse, a travaillé durant de longs mois à la préparation de cet événement exceptionnellement important. Les fêtes seront marquées par des cérémonies religieuses de la plus grande solennité, rehaussées par la présence de sa Grandeur Mgr Daniel F. Feehan, évêque de Fall-River. La grande fête civile aura lieu lundi soir, le 10 Novembre, à l'Académie, où il y aura réunion paroissiale avec représentation par le Cercle Montpellier, et discours de circonstance par l'orateur canadien-français Henri Bourassa, directeur du "Devoir", de Montréal.

Ces réjouissances religieuses et civiles seront le digne couronnement de la grande campagne récemment entreprise et menée à bien, dans le but de permettre la construction de la future école Centrale de Ste-Anne. Les paroissiens de Ste-Anne reçoivent aujourd'hui les félicitations, hautement appréciées, de la part de tout le public de langue française de la Nouvelle-Angleterre, à l'occasion de cet anniversaire unique dans l'histoire d'une belle et grande paroisse.



REVEREND PERE JACQUEMET

fondateur des Cercles Antialcooliques

PROGRAMME COMPLET DES FETES.

Dimanche, 9 *Novembre.*

Aux messes de 6, 7 et 8 heures, communion générale de tous les paroissiens.

A 10 heures 30, messe pontificale, célébrée par St-Grandeur Mgr D. F. Feehan, D. D., évêque de Fall River.

Après l'aspersion, bénédiction, par Monseigneur, d'un pain qui sera distribué aux fidèles, après le sermon, par les membres du Comité Exécutif des Noces d'Or.

Sermon par M. l'abbé Joseph De Villandré, curé du Sacré-Coeur, de North Attleboro.

Messe harmonisée de Paolo Giorza rendue par un choeur de 50 voix, avec accompagnement d'orchestre et d'orgue, sous la direction de M. Wilfrid A. Bernard, organiste-directeur.

Les Gardes St-Dominique, Napoléon et Nationale seront présentes.

A 7 heures 30 p. m., Vêpres colennelles et Salut du Très Saint-Sacrement.

Lundi, 10 *Novembre.*

A 8 heures 30, messe d'action de grâces des enfants.

A midi, dîner offert aux membres du clergé dans la salle du sous-sol de l'église.

A 8 heures p. m., à l'Académie de Musique, séance dramatique et musicale: *Les Espions Allemands,* de J. H. Lemay, drame en 4 actes, représenté par le Cercle Montpellier.

Discours: *La Paroisse Franco-Américaine,* par M. Henri Bourassa, directeur du journal *Le Devoir*, de Montréal.

Mardi, 11 *Novembre.*

A 9 heures, service solennel pour tous les défunts, fidèles et prêtres, de la paroisse SteAnne.

Sermon par le Rév. Père P.-M. Béliveau, O. P., du couvent de Québec.

Après le service, procession à la chapelle des défunts et au tombeau du Rév. Père Sauval. La chapelle sera décorée des portraits de tous les prêtres décédés et qui ont fait du ministère dans la paroisse — du portrait de M. Napoléon Bourassa, architecte de l'église et de quelques paroissiens qui peuvent être considérés comme premiers syndics de l'église. Cette démonstration se terminera par le chant du Libéra.

A 2 heures, à la salle Ste-Anne, séance spéciale pour les enfants.

A 7 heures p. m., dans la salle du sous-sol de l'égli-

se, banquet offert aux fondateurs de la paroisse et aux membres des choeurs de chant.

Les membres des équipes de la Campagne des Noces d'Or ont eu leurs banquets à l'ouverture et à la clôture de leurs travaux, cependant on tient à ce que cette mémorable organisation soit représentée et honorée au banquet des Fondateurs par son Comité Exécutif et ses quatre capitaines vainqueurs.

Discours par le Rév. Père A.-E. Dion, O. P., curé de Ste-Anne.

Les fêtes solennelles de la célébration du Cinquantième anniversaire de fondation de la Paroisse Ste-Anne se sont ouvertes hier avec un éclat exceptionnel, au milieu d'un concours sans précédent de paroissiens, de citoyens de Fall River et de visiteurs de la Nouvelle-Angleterre.

Jamais dans l'histoire de la paroisse Ste-Anne, y eut-il office religieux aussi imposant que le fut la messe pontificale solennelle de 10 heures 30 hier. Longtemps avant l'heure fixée pour le commencement des offices, la vaste nef se remplissait de fidèles anxieux de se réserver des places de choix.

Nous tenons à déclarer dès le début de cet article, que le succès de la fête a été général et fait grandement honneur à tous ceux qui ont pris part. Les membres du clergé méritent de grandes félicitations pour le déploiement majestueux et impressionnant des cérémonies du sanctuaire.

Le choeur de chant, sous la direction de M. Wilfrid A. Bernard s'est surpassé dans l'exécution de son riche programme, et a marqué une époque dans les annales de la musique religieuse à Ste-Anne. Le directeur et les membres du choeur reçoivent aujourd'hui les félicitations bien méritées du public.

La messe pontificale a été célébrée hier par Sa Grandeur Mgr Daniel F. Feehan, évêque de Fall River, accompogné comme prêtre-assistant de Mgr J. A. Prévost. Le T. R. P. Côté, O. P., curé de St-Pierre et St-Paul, de Lewiston, Me, agissait comme diacre d'honneur et le T. R. P. M. J. Archambault, O. P., Prieur des Dominicains de Lewiston agissait comme sous-diacre d'honneur.

Les diacre et sous-diacre d'office étaient l'abbé Alexandre Doucet et l'abbé Albert Massé. L'abbé J. M. Quinn agissait comme maître des cérémonies.

Au cours de la messe il y eut bénédiction solennelle d'un superbe pain béni, dont la distribution fut faite aux fidèles durant l'office.

On remarquait au choeur la présence distinguée des RR. PP. Béliveau, O. P., de Québec, Thomas Couet, O. P., de Montréal et du T. R. P. R. M. Rouleau, O. P., Provincial des Dominicains.

On remarquait aussi la présence de délégations de communautés religieuses au nombre desquelles on cite les Religieuses de Ste-Croix, 2 religieuses Dominicai-

nes, de l'Enfant Jésus de Québec, les Révdes Soeurs Dominicaines de la rue Park, et les Religieuses de l'hôpital Ste-Anne.

On remarquait dans la nef la présence de l'honorable juge Dubuque, et de M. Henri Bourassa, qui sera l'orateur de circonstance à la grande fête de famille ce soir au Théâtre Académie.

Le prédicateur de circonstance fut l'abbé J. D. D. Villandré, curé de No.-Attleboro, dont nous reproduisons plus loin en partie, l'éloquent discours.

Quelques instants avant la fin de la messe, Mgr Feehan, se tournant vers les paroissiens de Ste-Anne, prononça en français une courte allocution. Il présenta à notre grande paroisse Canadienne et à ses prêtres les félicitations du diocèse. Il dit son plaisir de voir la grandeur de nos institutions Canadiennes et l'état florissant de nos paroisses. "A l'occasion des Noces d'Or de votre paroisse, dit-il, remerciez le bon Dieu pour les faveurs dont il a comblé votre paroisse durant ces cinquante dernières années. Remerciez-le de ce que, fondée au milieu de grandes difficultés, votre paroisse est devenue la plus importante, peut-être, du diocèse. Remerciez-le enfin des faveurs accordées aux fidèles de Sainte-Anne depuis la fondation de la première église jusqu'à la célébration de son jubilé."

"Durant ces 50 années, que de grâces accordées.. que de prières dites au pied de cet autel, par des coeurs affligés par le malheur... Que de larmes versées ici

devant l'autel de Dieu... Que de fois le sang de Jésus-Christ a été versé sur cet autel par vos ministres en action de grâces ou pour demander les faveurs de sa Bonté et de sa Miséricorde.

Puisque pendant 50 ans, les fidèles de cette paroisse ont ainsi prouvé leur loyauté à l'église de Dieu et à sa présence au milieu de nous, continuons dans l'avenir à rester fidèles à ses enseignements.

"Acceptons avec toute notre foi, acceptons avec amour les responsabilités de notre foi ; acceptons-les en vrais chrétiens. Au milieu des grandes tempêtes qui bouleversent le monde d'aujourd'hui, les vérités ne sont plus acceptées par le monde d'aujourd'hui. On ne croit plus à la justice, à la vérité et à la vertu qui sont les conditions de la paix sur la terre.

"Prions pour la paix du monde. Prions pour le triomphe de la vérité, de la justice et de la vertu qui peuvent seules donner la paix à la terre."

Monseigneur termine son allocution en donnant aux paroissiens sa bénédiction pastorale.

Le Sermon

Voici le texte réduit de l'éloquent sermon prononcé par l'abbé Vilandré.

La Paroisse

Venite et videte opera, Domini, quae posuit prodigia super terram. Venez et voyez les oeuvres que le

Seigneur a fait paraître comme des prodiges sur la terre. (Pe. 45, vers. 9).

Monseigneur,

Mes frères:—

Déjà un demi siècle s'est écoulé depuis le jour où l'abbé Paul-Romain-Louis de Montaubricq jetait les bases de la première église française de Fall River, et, dans des circonstances toute fortuites, que vous connaissez tous, la dédiait à la Bonne Aïeule de N. S.

Et dans cet espace de temps relativement court, que de chemin parcouru, que de progrès réalisés, que de sacrifices généreusement consentis pour la gloire de Dieu et el salut des âmes sur ce petit coin de terre?

En effet, constatons-le en passant, la population de langue française de Fall-River qui, en 1869, comptait à peine 3,000 âmes, s'élève maintenant à plus de 40,000; votre église, l'église mère de langue française de Fall River, a essaimé bien des fois puisque 6 autres paroisses, toutes dignes filles de leur mère, sont issues de son sein; les humbles chapelles et les écoles temporaires d'alors ont fait place à de superbes monuments qui attestent votre foi et font aujourd'hui l'orgueil du diocèse et de la ville de Fall River.

Quelle glorieuse étape que ces 50 années dans la vie de votre paroisse! Aussi bien, il convenait de ne pas laisser passer inaperçu ce mémorable évènement, mais de lui donner tout le cachet de grandeur, tout l'é-

clat qu'on sait donner à Ste-Anne aux célébrations de ce genre.

Mais cette célébration bien que consacrant, en quelque sorte le souvenir des vaillants ouvriers de la première heure, dont plusieurs, Dieu merci, sont encore au milieu de vous, cette célébration, dis-je, est bien faite pour démontrer à la génération actuelle comme à la génération future, ce que peut accomplir de grand et de durable, un patriotisme sincère et bien compris, une générosité qui ne se dément jamais, un dévouement qui sait vaincre les obstacles, quand ces nobles qualités sont étayées sur un solide esprit de religion.

Aussi, je voudrais que mon humble voix, faisant écho, en ce jour, à l'allégresse de vos coeurs, puisse en traduire tous les sentiments de gratitude et d'amour envers le Divin Dispensateur de tous dons, qui a bien voulu se servir de vous pour faire, dans cette petite partie de sa vigne, de belles et de grandes choses.

Dans l'impossibilité où je me sens d'y réussir, mais cependant pour rester dans le ton de cette célébration, j'ai cru convenable de vous entretenir de la paroisse chrétienne et de la considérer comme centre de vie religieuse et morale. En parlant de la paroisse chrétienne, je suis sûr de parler de la vôtre.

Puisse la bienheureuse patronne de cette paroisse m'inspirer des paroles qui puissent toucher vos coeurs.



R. P. GRANGER
6ième Curé dominicain

La Paroisse centre de la vie Religieuse et Morale.

Nous vivons à l'heure actuelle, des jours fort troublés, les sociétés sont partout en ébullition et de toutes parts on se demande avec un inquiétude grandissante, ce que nous réserve le lendemain. On regarde à droite, à gauche, et partout on n'entend que les clameurs des combattants, partout on n'aperçoit que conflit entre le travail et le capital, que lutte effrénée pour la possession de la richesse; c'est la révolution sociale qui gronde à nos portes, s'avançant comme une énorme vague qui déferle menaçant de tout engloutir. Et alors les sociétés affolés cherchent à se réfugier dans un lieu sûr.

Mais ce lieu sûr il est près de nous, il offre un tranquille asile aux sociétés comme aux individus, c'est l'Eglise Catholique.

L'Eglise catholique résiste victorieusement au tourbillonnement des idées et des choses, assise qu'elle est sur le roc par son Divin Fondateur. Toujours une, toujours sainte, universelle et apostolique, au milieu de toutes les fluctuations de la vie, elle ouvre grandes ses portes à l'âme humaine en péril et aux sociétés menacées. Le Maître les y accueille avec bienveillance. Cette divine hospitalité elle est constamment accordée aux âmes sincères, comme aux sociétés en travail.

Jésus-Christ fondant son Eglise l'a voulue universelle. Il a élu prince des Apôtres et Chef de cette Eglise un homme qu'il a revêtu de son autorité et de son

infaillibilité. Le Pape partage l'univers et met à la tête de chaque groupement de chrétiens, (ce sont les diocèses), un homme éclairé revêtu de la plénitude du sacerdoce, pour les gouverner. A son tour l'Evêque est assisté de ses prêtres dans la gestion des affaires spirituelles de différents groupes moindres appelés Paroisses.

L'Eglise universelle est toute entière dans la paroisse comme la plante dans la graine avec tous ses organes sacrés. Dans le temple, voyez Jésus-Christ lui-même règnant en maître; voyez-y le prêtre envoyé de son évêque, qui,lui, est en communion avec le père commun des fidèles; voyez-y le prêtre, dis-je, offrant le Sacrifice à l'Autel, puisant à la source des Sacrements, appelant sur les fidèles assemblés les béiédictions du ciel; écoutez-y la parole de l'Evangile: c'est encore le Maître qui parle, et autour de Lui les miracles de la grâce divine, s'accomplissent. Oui, la paroisse c'est, en raccourci, le chemin du ciel, c'est la source d'où jaillissent partout les fontaines de la vie spirituelle.

Le corps et l'âme de la Paroisse.

La paroisse est une petite société de fidèles, composé à l'image de l'église d'un corps et d'une âme.

Io. L'âme de la paroisse, comme l'âme de l'Eglise, c'est la vie même de Jésus-Christ communiquée aux hommes par le moyen des Sacrements. C'est l'état de grâce. Dans le Baptême l'âme reçoit la vie spirituelle: La Pénitence nous fait recouvrer quand nous avons eu

le malheur de la perdre; l'Eucharistie divinise en quelque sorte notre pauvre nature; La Confirmation fortifie et aguerrit notre âme contre les dangers qui la menaçent sans cesse; l'union de l'homme et de la femme est sanctifiée par le Mariage; Par le Sacrement de l'Ordre l'homme, devient un autre Christ, intermédiaire entre son peuple et Dieu; l'Extrême-Onction sanctifie et console le chrétien aux portes de l'éternité.

IIo. La paroisse est aussi composée d'un corps, enveloppe matérielle de l'âme, lequel est doué de tous les organes nécessaires à la vie paroissiale, et aux fonctions de cette vie:

a—le prêtre en est la tête,

b—l'église en est le coeur,

c—les paroissiens en sont les membres.

d—les oeuvres en sont les manifestations de vie.

Développons ensemble ces quelques pensées. Elles vous inspireront l'amour de votre paroisse, et la reconnaissance envers Dieu qui vous a fait naître dans une paroisse chrétienne.

Le prêtre est la tête de la Paroisse.

C'est le prêtre qui porte la responsabilité du salut de vos âmes. Son oeuvre est de sanctifier ces âmes que Dieu envoie sur la terre, les suivant du berceau à la tombe n'abandonnant sa mission de les protéger que le jour où, purifiées une dernière fois, elles s'envolent dans le sein de Dieu.

Le prêtre s'adresse non seulement à toutes les âmes, mais encore à tous les âges: l'enfant reçoit de sa main le pain de l'enseignement catéchistique la connaissance des devoirs de la religion; le jeune homme est par lui aguerri dans les luttes inévitables où sa vertu et sa foi subissent les plus formidables assauts; l'âge mûr que dévorent les préoccupations temporelles voit sans cesse s'agiter devant lui le flambeau de l'éternité: c'est le prêtre qui l'avertit, lui montre le chemin, comme c'est encore le prêtre qui assiste le vieillard, en lui mettant dans l'âme d'immortelles espérances; c'est le prêtre qui transfigure la mort dans les pardons de Dieu.

Le prêtre, tête de la paroisse, dirige tous les membres du corps paroissial: abordant dans une même journée souvent toutes les conditions. Son devoir, comme sa consolation, c'est de prêter une oreille bienveillante aux cris de détresse de la pauvre humanité. Il secourt toutes les souffrances, physique et morales. Il court du misérable réduit du pauvre à la demeure somptueuse du riche, pour les assister dans leurs misères, diverses d'apparence, égales de pesanteur dans la balance de la Justice Eternelle.

En sauvant les âmes, le prêtre sauve aussi la société. C'est sur l'âme tout d'abord qu'il faut agir pour relever une nation. C'est ainsi que le Christ a changé la terre; transformé la société.

Amour donc, confiance et respect à votre clergé.

Et vous paroissiens de Ste-Anne, vous avez tout lieu de vous féliciter de ce que les évêques qui ont régi ce diocèse, n'ayant d'autres vues que l'intérêt des âmes, vous aient donné dès le début, des prêtres qui sachent vous comprendre, des prêtres remarquables par la sainteté de leur vie, par un zèle et un dévouement inlassables, par la science, surtout la science dans la conduite des âmes, dont ils vous ont fait si largement bénéficier, par les qualités d'ordre administratif mises au service de vos oeuvres. Oui, félicitez-vous saluez-les tous; curés et auxiliaires en commençant par le dévoué fondateur de votre paroisse, le Père de Montaubricq; saluez-les tous: les disparus, comme le vénéré Père Sauval dont la mémoire est resté si vivace au milieu de vous; saluez-les tous: ceux qui se dévouent encore au milieu de vous comme ceux qui sont allés porter ailleurs les bienfaits de leur saint ministère. Saluez-les tous, car ils méritent tous et chacun, en ce jour d'actions de grâce, en cette fête du coeur, votre souvenir ému et reconnaissant. C'est sous leur habile et sage direction que votre paroisse est devenue ce centre de vie religieuse et morale qui fait la consolation de notre évêque et l'édification de vos concitoyens. C'est par leurs soins vigilants que vous avez vu s'élever les murs de cette église, de ce presbytère de ces écoles, en un mot, de toutes ces institutions dont vous êtes si légitimement fier et qui traduisent si bien votre esprit de foi et le zèle éclairé de vos pasteurs.

b—L'Eglise coeur de la Paroisse.

Dans notre ville, Vingt-quatre églises élèvent vers

le ciel, leurs clochers, constantes attestations de votre générosité et de votre foi, prières constantes de vos foyers entassés autour d'elles.

L'Eglise est bien le coeur de la paroisse. Car c'est là où réside le coeur des fidèles comme le coeur de Dieu, le coeur des pauvres qui s'est donné tout entier. Et c'est l'encens de leurs sacrifices qui s'élèvent vers le ciel ; ce temple restera le monument impérissable de leur foi.

Honneur à vous tous ouvriers de la première heure comme à ceux de la dernière. Honneur au prêtre qui a su mener à une si heureuse fin l'entreprise de ce temple magnifique! Honneur à celui qui en a conçu le plan hardi, à cet apôtre de l'esthétique, qui, à l'âge où d'autres ne savent plus qu'admirer, produisait encore des oeuvres magistrales comme celle-ci et dans laquelle il faisait passer tout l'enthousiasme viril de son sens artistique, toute la piété et la foi de son âme de chrétien. Lui aussi, en ce jour d'actions de grâce a droit à votre bienveillant souvenir.

Au coeur de la paroisse, nous venons puiser la vie dans l'eau sainte du Baptême. Cette vie jaillira, pour nous, des Saints Evangiles ; nous recueillerons sur l'autel le sang rédempteur qui vivifie et qui sauve ; de la table Sainte nous remporterons la Vie elle-même avec le Dieu qui s'immole pour nous ; quand cette vie aura cessé de battre dans nos coeurs, nous irons recouvrer avec le pardon aux pieds du prêtre dans les confessionnaux de vos églises.

Souvenirs les plus heureux de l'enfance et de la jeunesse, où nous reportez-vous? Jours bénis de la première Communion, de la Confirmation; serments d'amour et de fidélité donnés à la compagne choisie devant Dieu; d'où sortez-vous si ce n'est de nos églises? égalité, fraternité du riche et du pauvre, du grand et du petit, dans le coeur de Dieu... entrez au Coeur de la paroisse... toutes ces douces consolations, ces souvenirs émus de la vie ont leur source dans l'église paroissiale.

c—Les fidèles membres de la Paroisse.

Si l'église en est le coeur, les fidèles sont les membres de ce corps mystique qui s'appelle la paroisse, groupe varié et intéressant qui nous représente l'humanité toute entière avec ses charmes et ses misères.

Les paroissiens ce sont les pauvres d'abord. Notre-Seigneur s'est donné tout entier aux pauvres. Aussi dans la paroisse comme au sein du premier troupeau, les humbles et les petits sont tout près de Lui. L'Eglise, comme Jésus autrefois, fait ses miracles pour eux. Saint Vincent de Paul revient encore souvent au milieu d'eux pour les vêtir et leur distribuer du pain de la charité.

Les paroissiens, ce sont les malades. Jésus guérissait les malades sur son passage: ses prêtres aujourd'hui soignent et consolent ces crucifiés de la vie. Cette partie de son troupeau qui lui tenait si fortement au coeur, c'est pour elle qu'il multipliait les miracles. Il

a voulu que le prêtre se dévoue au soin des malades et ne les quitte qu'aux portes de l'éternité.

Les petits enfants sont aussi membres de la paroisse. Jésus les a proposés à notre imitation; il en a fait la pierre de touche de notre perfection. Aussi nous met-il en garde contre le scandale des tout-petits: Il a mis dans son Eglise des gardiens jaloux de leur vertu. La mère sème dans ce champ vierge qu'est l'âme de l'enfant, et surveille la levée du bon grain de la doctrine. Le prêtre viendra ensuite, aidera cette semence à germer et préparera la moisson des épis mûrs pour les greniers éternels.

Les jeunes gens et les jeunes filles sont les rameaux verdoyants et pleins d'espérance de l'arbre paroissial plein de sêve et de vie, mais souvent battu par la tempête. Contre les multiple dangers que les menaçent, la paroisse offre toujours un abri certain: c'est le groupement des jeunes sous les bannières protectrices de Jésus et de Marie.

Les hommes sont à la tête du troupeau paroissial. D'eux émanent les grandes influences, les exemples puissants. L'homme est époux, il est père: de ses principes religieux dépendent la vertu, la religion et le caractère moral de ses enfants, comme aussi, la prospérité spirituelle et matérielle de la paroisse. Heureuse la paroisse, heureux les foyers où la foi et la morale chrétiennes sont fièrement professées.

Jésus-Christ a donné sa Mère pour modèle aux



R. P. CHARRON
fondateur de la Semaine Paroissiale.

femmes de son Eglise. Nos mères sont pour nous ce qu'il y a au monde de plus sacré et de plus cher. Elles ont été fidèles aux préceptes de la prière et de l'humilité. L'influence de la mère, sur l'esprit, le coeur, la vie toute entière de l'enfant, est ce qu'il y a de plus puissant. Tout ce que nous avons de bon en nous a été semé par Dieu et cultivé par notre mère et elle ne nous a laissé en nous quittant que les souvenirs les plus pieux, les plus consolants, les plus purs. Oui, la plus insigne bénédiction que Dieu puisse faire descendre sur une paroisse, c'est bien de lui donner des mères profondément chrétiennes. Demandez à Dieu qu'il bénisse encore et longtemps votre paroisse.

Il est au milieu de vous une élite qui s'attache avec plus d'ardeur encore que les autres aux pas du Divin Maître: ce sont ces hommes et ces femmes qui ont renoncé au monde, qui tous les jours sont heureux de monter au Calvaire à qui la sublimité de leur vocation fait oublier les sarcasmes et les calomnies matérialistes du jouisseur. L'amour de Dieu, et votre respectueuse sympathie leur donne tous les jours le courage du dévouement. Honneur et reconnaissance à ces communautés religieuses dont la charité reconnue accomplit l'oeuvre moralisatrice qui fait la joie de l'Eglise, la consolation des pasteurs et l'édification des fidèles. Que leur souvenir se mêle aujourd'hui à celui de tous ces vaillants ouvriers qui se sont sacrifiés avec tant de succès au développement de votre paroisse. Et leur place est tout à côté du prêtre: comme lui, ils ont mis au service du petit, du pauvre du déshérité, du malade,

toute la charité de leur coeur, toutes les ressources de leur intelligence cultivée, toutes les forces physiques et morales de leur noble vie.

(Le prédicateur constatant qu'il n'a pas le temps de finir son discours, conclut ainsi) :

Permettez que je termine ici mes frères. Ce que le temps ne me peret pas de dire du rôle de la paroisse chrétienne, d'autres vous le diront, et mieux encore que je ne saurais le faire, au cours de cette série de fêtes si brillamment commencées.

Au centre de la place de St-Pierre à Rome, s'élève un obélisque sur lequel on a gravé cette sentence: "Xtus, vincit, Xtus, imperat, Xtus, ab omni malo defendit plebem suam" — Le Christ, est vainqueur, le Christ, règne, la Christ, commande, le Christ, défend son peuple contre tous les maux."

Cette sentence on pourrait aussi bien la graver au frontispice de cette magnifique église, centre et coeur de votre paroisse, car ici, il règne non seulement du fond de son tabernacle, mais surtout dans le coeur de ses chrétiens et de ces chrétiennes qui le reconnaissent comme leur roi, viennent réclamer sa clémence et implorer ses faveurs. Ici, il commande par la voix de ses ministres et les influences de sa divine grâce; ici aussi il est vivant pour défendre les siens, ceux qu'il s'est choisis, ceux qui se laissent guider docilement par la doctrine de son Evangile; ceux qui cherchent la force dans les Sacrements, ceux qui mettent toute leur

confiance en Lui; il les défend, dis-je, contre les embûches de l'ennemi commun de leur salut.

O Christ, vainqueur du monde et du démon, régnez toujours dans cette

O Christ vainqueur du monde et des coeurs pour les emflammer de votre charité toute divine; régnez sur les intelligences pour les éclairer; régnez sur les volontés pour les fortifier dans la pratique du bien; régnez dans chacune de ces familles qui se sont consacrées à votre service et qui vous reconnaissent pour leur roi et pour leur Dieu. Régnez et demeurez avec elles, ainsi que vous en suppliaient vos disciples, sur la route d'Emmaus: "Mane nobiscum, Domine, quia advesperascit"; pour les soulager dans leurs maux, pour les consoler dans leurs peines pour ramener à vos pieds les prodigues repentants, pour protéger et assagir la jeunesse, pour sanctifier les époux chrétiens, pour endormir la vieillesse dans la douce espérance de l'éternelle béatitude que je souhaite à tous.

Avec la bénédiction de Monseigneur!

Programme Musical

L'organiste-directeur Wilfrid A. Bernard était hier l'hôte heureux de plusieurs visiteurs de Pawtucket, R. I., qui ont pris part active à l'exécution du programme musical. On cite M. et Mme Amos Lachapelle, M. Maxime Harvey, Mmes Alice Ménard et Laura Beaudoin.

Voici le programme de la messe pontificale de 10 heures 30 et les noms des solistes :

Chorale Ste-Anne, 50 voix.

Première messe solennelle de Paolo Giorza, avec orgue et orchestre.

Orchestre Barrette.

Sous la direction de Wilfrid A. Bernard, organiste-directeur.

Entrée—Marche des Prêtres de Mendelsohn, (Orgue et orchestre.)

Offertoire—Trio, "Jesu Dei Vivi", de Verdi.

Sortie—Marche de Fête, de Clark. (Orgue et orchestre.)

Solistes — Soprani : Mlle Minnie Adam, Mmes Alexandrine Turgeon et Edmond Gaucher ; altos, Mlle Eva Bard et Alméda Bouthillier ; ténors, MM. Olivier Marchand, Napoléon Beauparlant, Chs. Domingue et Albert R. Cartier ; basses. MM. Ph. A. Lajoie, Eugène Côté et Edmond Gaucher.

10 *Novembre.*

Le dîner offert aux membres du clergé par les Pères Dominicains à l'occasion des Noces d'Or de la paroisse Ste-Anne, a eu lieu au sous-sol de l'église, cet après-midi, et plusieurs membres du clergé local et

étranger y assistaient. Sa Grandeur, Mgr. Daniel F. Feehan avait bien voulu se rendre à Ste-Anne et pour la seconde fois depuis deux jours, pour continuer à honorer la paroisse de sa présence. La réunion de cet après-midi a été tout à fait intime et seuls les membres du clergé y asisstaient.

Lorsque les convives furent à table, on leur fit l'honneur du menu suivant:

MENU

La coutume des repas en commun remonte à la pomme d'Adam.

I. Bouillon.

Au bon dîner autant sert le bouillon que le texte au sermon.

II. Melon de la Côte d'Or.

On dit: "Quel melon!" d'un imbécile; calomnie! rien de plus fin que le melon.

III. Ris de Veau à la Maître d'Hôtel.

Ce veau souriait à la jeunesse, quand il tomba sous la main d'un cruel. Ne pleurez pas! voyez quelle tendresse lui donne l'art du Maître d'Hôtel.

IV. Pommes de terre. Croquettes.

Si l'homme primitif croquait de telles pommes de

terre, il n'était sûrement pas dans une vallée de misère.

V. Aubergines Frites.

Confucius mit en vogue l'aubergine; et pour cela on le nomme le Sage de la Chine.

VI. Omelette au Macaroni.

On ne peut aller en Italie sans goûter au macaroni. On peut revenir sans être Cardinal; mais en bouder le macaroni, ce serait mal.

VII. Gâteaux Marie Antoinette.

Ce souvenir de Trianon et d'une Reine tragique
Vous avertit, quand nous dînons, d'écarter la politique.

VII. Fruits.

Si l'Espagnol avide a conquis la Floride,
C'est qu'il voulait ses fruits dorés et ses tabacs adorés.

IX. Crême Glacée.

La Crême Glacée, c'est une docte conférence: digne, froide... mais quelle essence!!!

Petits Pains.

Liqueurs douces. Eaux minérales.

Cafe

Des dévôts le café est la liqueur; de l'oraison il rappelle le bouquet spirituel. Savourez-en la fine odeur.

Ce breuvage pétillant aide à digérer mieux;
Ceux qui dorment au sermon préfèrent le vin vieux.

Céleri. *Betteraves.*

Ils n'avaient que ces vertes choses pour tout dessert les Pères du Désert: ce qui leur donnait un caractère tout de roses.

La salle du sous-sol était parfaitement bien décorée avec les couleurs américaines et des guirlandes de fleurs. Le service était sous la direction du R. P. Hyacinthe Barrière qui a certainement fait des merveilles durant la récente campagne. Plusieurs dames, demoiselles et messieurs faisaient le service des tables.

Voici la liste de ceux qui étaient les ivités des RR. PP. Dominicains à l'occasion du dîner:

Sa Grandeur Mgr. Daniel F. Feehan, évêque de Fall River; Mgr Jean A. Prévost, P. A., curé de Notre-Dame de Lourdes, Fall River; M. l'abbé Edward J. Carr, V. G. chancelier du diocèse de Fall River; le R. P. Stanislas Bernard, SS. CC., de Fairhaven; M. l'abbé Alfred Lévesque, New Bedford; le T. R. P. Pie M. Béliveau, O. P., Québec; M. l'abbé J. H. Brodeur, Notre-Dame de Lourdes, Fall River; M. l'abbé H. Z. Sylvestre, Pawtucket; M. l'abbé P. Caillault, Lonsdale; M. l'abbé J. D. Lebel, Providence; M. l'abbé Antoine Bé-

rubé, Attleboro; T. R. P. R. M. Rouleau, Ottawa; M. l'abbé J. W. McCarthy, Fall River; M. l'abbé M. C. Terra, Provincetown; M. l'abbé Auguste J. Taveifa, New Bedford; M. l'abbé A. Carmo, Fall River; R. P. Bernard Percot, O. P., Fall River; M. l'abbé Alfred Carrier, Taunton; R. P. Vincent Marchildon, O. P., Fall River; M. l'abbé F. E. Gagné, New Bedford; M. l'abbé Albert J. Massé, Fall River; R. P. J. D. Brosseau, O. P., Fall River; M. l'abbé Rugo Dilla, Fall River; M. l'abbé Andrew S. Bay, Fall River; R. P. Joseph Terrien, Fall River; R. P. R. Hamel, Fall River; M. l'abbé J. E. Robichaud, Nefton, Mass.; M. l'abbé M. A. Hébert, Oakland, R.-I.; R. P. B. Doucet, Fall River; M. l'abbé A. P. Desrochers, Central Falls, R.-I.; T. R. P. M. J. Archambault, Lewiston, Me.; R. P. Antonin Lauzon, Fall River; Frère Marc Sabourin, Fall River; R. P. Ange-Emile Dion, Fall River; R. P. Olivier, Fall River; M. l'abbé Adrien Gauthier, New Bedford; M. l'abbé Philias Jalbert, Attleboro; M. l'abbé Jovite Chagnon, New Bedford; M. l'abbé Georges F. Cain, Taunton; M. l'abbé M. W. A. Prince, Woonsocket; M. l'abbé Alfred Ross, North-Attleboro; M. l'abbé Bonneau, New Bedford; M. l'abbé Alphonse C. Gauthier, Fall River; M. l'abbé James H. Carr, secrétaire de Mgr Feehan, Fall River; M. l'abbé Alexandre Doucet New Bedford; M. l'abbé Ulysse G. Jarret, Pawtucket; M. l'abbé D. D. Villandré, North-Attleboro; M. l'abbé J.-C. Bessette, Pawtucket; M. l'abbé L. D. Robert, Fall River; M. l'abbé H. Chabotte, Fall River; M. l'abbé P. Ethier, Fall River; R. P. R. A. Granger Fall River; Frère J. D. Gilbert, Frère M. J. Béliveau, O. P. Fall River; T. R. P.



R. P. PARENT
un enfant de la paroisse.



R. P. OLIVIER

Réginald Dupras, prieur du couvent de Ste-Anne, Fall River; R. P. A. Jacques, Fall River; R. P. J. Harpin, Fall River; M. l'abbé C. Victor Choquette, Brockton; M. l'abbé J. B. Labossière, Lowell; R. P. A. Côté, Lewiston; R. P. Robert F. Sesnon, Hall Manor, Portsmouth, R.-I.; R. P. R. Plasmans, Providence; R. P. Leonard Sargent, Hall Manor, Portsmouth, R.-I.; R. P. Julien Boucher, franciscain, Montréal; M. l'abbé D. V. Delemarre, Fall River.

Les personnes qui s'étaient chargées du service des tables, durant le repas étaient Mmes Eugène Côté, Philoppe Lebeau, John Bond, R. Lévesque, Charles Leclair P. Nadeau, P. Michaud, H. Michaud, Albert C. Leclair, Joseph F. Marcotte, H. C. Benoit, Joseph St-Denis, A. Joly, Mme Moquin, Mlles M. St-Denis, B. Bergeron, Albertine Roy, MM. Napoléon Langlois Henri et Adélard Côté.

M. HENRI BOURASSA PARLE A L'ACADEMIE LUNDI SOIR

Devant un auditoire nombreux composé de paroissiens Sainte-Anne et d'invités, le Directeur du "Devoir" de Montréal traite éloquemment de "La paroisse franco-américaine". Le Cercle Montpellier donne en représentation de gala la pièce "Les espions allemands".

La réunion des paroissiens de Ste-Anne, à l'Aca-

démie de Musique, lundi soir, a été un important item du programme des fêtes organisées à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de cette paroisse. L'invité d'honneur était M. Bourassa, de Montréal, et sa conférence sur le sujet de "La paroisse franco-américaine" fut suivie d'une représentation de gala donnée par les membres du cercle Montpellier. La pièce à l'affiche était intitulée "Les Espions Allemands" et les membres du cercle ont remporté un beau succès.

La vaste salle de l'Académie de Musique était bien remplie et l'auditoire s'est montré très sympathique envers M. Bourassa et les membres du cercle Montpellier. Dans l'auditoire, il y avait plusieurs membres du clergé des villes voisines, qui avaient assisté au dîner, durant l'après-midi, ainsi que les RR. PP. Dominicains et plusieurs prêtres séculiers de Fall River.

M. Bourassa qui fut présenté par M. Edmond P. Talbot, fut l'objet d'une ovation lorsqu'il fit son apparition sur la scène.

M. Talbot prononça le discours de présentation de l'orateur de circonstance, M. Bourassa. Voici le texte du discours de M. Talbot:

Mes Révérends Pères, Mesdames, Messieurs,

Nous avons l'honneur et le plaisir d'avoir parmi nous ce soir un Canadien-français dont la haute valeur morale, et le grand talent comme orateur, journaliste, polémiste, vous est bien connu: M. Henri Bourassa.

M. Henri Bourassa est le fils d'un homme dont tous ici nous vénérons la mémoire, un homme dont nous aimons nous rappeler les grandes qualités d'esprit et de coeur, et dont le nom est inséparable du magnifique monument qui fait l'orgueil des Franco-Américains: l'Eglise Sainte-Anne de Fall River.

Il était donc tout naturel que nous invitions à nos fêtes le fils de M. Napoléon Bourassa.

Mais pour bien d'autres raisons encore M. Henri Bourassa est à sa place parmi nous ce soir.

Ces fêtes sont non seulement un acte de reconnaissance, mais un stimulant à la persévérance. Après cinquante années d'attachement inviolable à la vieille foi de nos pères, et de sacrifices consentis en commun pour l'organisation, aussi complète que possible, d'une paroisse catholique, nous avons voulu nous arrêter un instant, remercier Dieu de nous avoir jugé dignes de tant de bénédictions, nous en réjouir ensemble, et nous encourager à continuer avec persévérance l'oeuvre commencée.

Or, Mesdames et Messieurs, parmi les hommes de notre langue et de notre sang qui, par leurs qualités intellectuelles, leur travail, leur talent de plume ou de parole, ont conquis une place à part devant l'opinion publique canadienne, peu ont autant fait pour la défense et la glorification de l'idée et des institutions catholiques que M. Henri Bourassa. Sa parole si prenante, son journal d'une si haute valeur intellectuelle, d'une si

belle tenue littéraire, ont constamment fait la lutte pour la foi.

M. Henri Bourassa était donc tout désigné pour nous dire d'une façon autorisée les mots d'encouragement que nous attendons durant ces fêtes.

Enfin, si nous tenons par-dessus tout à être fidèles à la vieille foi catholique qui enrichit nos âmes, nous tenons aussi à être loyaux au vieux sang français qui ennoblit nos veines. Par toutes les fibres de notre être nous voulons maintenant notre intégrité nationale... et nous la maintiendrons. Américains — les plus loyaux des Américains si possible! Oui — mais Franco-Américains.

Or, M. Henri Bourassa a soutenu pour sa race, le maintien de la langue et de la civilisation française en Amérique des luttes si belles, si courageuses, et si fécondes, qu'il avait sa place toute marquée dans ces fêtes qui sont non seulement la glorification de notre foi, mais l'affirmation de notre vitalité française.

M. Bourassa, vos frères Franco-Américains vous reçoivent avec joie, — ils écouteront votre parole avec respect, ils l'attendent avec anxiété.

Discours de M. Bourassa

Au milieu des éloges qu'on m'a si habilement décernés et que je ne puis me permettre d'accepter, il en est un qui me touche tout particulièrement et c'est un souvenir à la mémoire de mon vieux père qui a laissé

parmi vous sous la forme d'une magnifique église l'une de ses dernières pensées artistiques. Je remercie M. Talbot de ce souvenir qu'il a évoqué avec tant d'à propos.

Je vous remercie également de m'avoir invité à participer à cette fête de famille qui est en même temps une fête nationale, fête de famille parce que la paroisse canadienne est fondée sur le principe de la famille, nationale parce que chacune de ses manifestations chrétiennes est une fête pour toute la race. Je vous prie d'accepter mes sincères félicitations et mes hommages pour votre dévouement dans le développement de cette superbe paroisse, preuve évidente du rôle joué par les Canadien-français dans la propagation du principe de la paroisse, qui est l'organe vital de la race.

Depuis 20 ans, j'en ai beaucoup vu de ces paroisses, essaimées ici et là sur la terre d'Amérique, image vivante de la foi s'épandant par le nombre, par les oeuvres, et formées de Canadiens à la foi robuste et militante.

Permettez-moi un instant de vous citer les caractéristiques de la paroisse canadienne-française, afin de retracer la filiation qui existe entre vos oeuvres et les nôtres, et de vous montrer qu'elles ont même origine et même descendance.

La paroisse est l'unique institution qui a sauvé la race aux jours sombres de notre pays. Elle est à refai-

re, l'histoire de notre Canada. L'histoire vraie c'est que la conquête a été pour vous un grand malheur, une menace pour le fondement même de la civilisation, la suppression de toutes les activités politiques et sociales auxquelles s'étaient livrés les colons de la Nouvelle-France. Ce fut la ruine complète de toute notre organisation nationale, de toutes nos institutions. Une seule subsista : la paroisse.

Essaimées depuis l'embouchure du fleuve St-Laurent jusqu'à l'Ontario isolées et privées de cette vie sociale intense qui est propre à notre race, ne pouvant se sentir les coudes, et cependant cellule sociale et forte déjà, groupant de nombreuses familles autour d'un clocher d'argent où les prêtres continuaient leurs oeuvres d'apostolat et de dévouement paternel, ces paroisses isolées conservèrent leur vie religieuse et tous les éléments de notre reconstruction nationale et sociale. Pendant de nombreuses années, le Bas-Canada fut le seul foyer de vie sociale et d'éducation chrétienne. Les autorités civiles et ecclésiastiques s'y rencontraient pour unir leurs forces et donner de nouveau un corps à la nation canadienne. Notre système d'éducation et toutes nos institutions sont le développement de cette entente.

Débarrassés du gallicanisme et du jansénisme français, le Canada s'est rapproché de la tête de l'Eglise, et c'est grâce à sa forte organisation paroissiale à la tête de laquelle se trouvait un clergé fidèle, modeste, prêt à toutes les besognes, un évêque débarrassé du contrôle de l'Etat que la province de Québec a pu répandre les lumières de l'Evangile depuis le golfe du St-Lau-

rent au golfe du Mexique et par toutes les terres d'Amérique.

Et maintenant, jetons un coup d'oeil sur ce qu'était avant le jour qui a marqué votre arrivée dans ce pays, la grande république américaine dont vous êtes devenus les enfants. Dix ans à peine s'étaient écoulés depuis la cession du Canada à l'Angleterre, que les treize colonies fondées par des colons anglais se révoltaient et proclamaient leur indépendance. Sans doute ces souvenirs sont glorieux, mais ici il ne faut pas se cacher que, à l'exception du Maryland fondé par des colons chassés d'Angleterre par le mouvement anti-papiste, la pensée prédominante aux treize colonies était nettement et férocement anti-catholique. Ajoutons de même que l'un des prétextes de la révolution américaine fut que l'Angleterre avait accordé le droit d'exister aux catholiques français.

Il est vrai cependant que l'esprit de domination des Anglais avait rendu presque nuls les traités qui protégeaient la religion et la langue des Canadiens.

Avec l'accroissement des colonies américaines cet esprit de fanatisme alla en diminuant, mais tout de même la mentalité des habitants et l'atmosphère morale qui existait dans la Nouvelle-Angleterre lors de l'arrivée des premiers colons canadiens au pays était aussi nettement protestante et anti-catholique que 50 ans auparavant. En face de cette majorité qui ne parlait pas la langue française, quand elle ne la méprisait pas, vos parents, les pionniers des colonies franco-américaines

se trouvaient dans la même situation politique que tous les immigrants venus des autres pays. Et pourtant si l'on examine d'un coup d'oeil d'ensemble les développements extraordinaire de la grande république américaine et que l'on suit la trace de tous ces courants venus des pays les plus divers l'on constate qu'au milieu de tous ces éléments hétérogènes un petit courant n'a pas dévié de sa voie normale, s'est développé sans révolte et sans l'aide d'aucune violence et offre aujourd'hui le spectacle d'un groupe qui s'est assimilé le plus facilement et le plus rapidement aux institutions américaines et qui cependant a gardé avec le plus d'intégrité sa foi, sa langue et ses institutions, tout ce qui le fait lui-même, et ce groupe c'est vous. (acclamations).

Pourquoi les Canadiens-français devenu Franco-américains se sont-ils assimilés si facilement dans la nouvelle république? C'est que vous étiez Américains longtemps avant les neuf-dixièmes de ceux qui se targuent d'être les seuls Américains. (Acclamations). Vous êtes devenus de loyaux américains et vous êtes restés de vrais catholiques, fidèles à votre langue et à votre foi, parce que vous êtes les descendants de 4, 5, 6 et 7 générations, nourries du suc le plus pur de la civilisation française transplantée en Amérique, parce que vous avez été couvés sous l'aile maternelle de l'Eglise; vous êtes restés ce que vous êtes parce que vous avez apporté avec vous l'amour de votre Dieu, Dieu vrai, unique, qui a protégé votre race, parce que vous avez apporté dans votre coeur et sur vos lèvres quinze siè-



Mr L'ABBE W. JUBINVILLE
Curé de la cathédrale de S. Boniface
né sur la paroisse Ste-Anne.

cles de la civilisation la meilleure qui soit, la civilisation française, parce que vous n'avez pas eu peur de demander à la province de Québec, l'assistance de ses prêtres, parce que le même mouvement d'apostolat qui a poussé ceux-ci de France au Canada, les a poussés du Canada dans la Nouvelle-Angleterre. Puis, les nécessité de la situation ont développé en vous un esprit de coopération. Vous avez élevé vos églises avec bonne volonté, avec esprit de corps, de sorte que l'organisation de vos paroisses a développé en vous une qualité que nous avons maintenant le devoir de vous envier.

On parle beaucoup d'américanisation de nos jours, continue l'oratuer; on en a parlé plus durant la guerre qu'aujourd'hui, de cette fusion des éléments qui composent la nation américaine.

On a insisté sur la nécessité de "pistonner" dans l'esprit des nouveaux venus la mentalité des soi-disant "Pilgrim Fathers" très nombreux s'il faut en croire tous ceux qui s'en réclâment avec d'autant plus de facilité qu'il ne s'est pas trouvé aux Etats-Unis un abbé Tanguay pour vérifier leurs prétentions généalogiques.

D'ailleurs votre sénateur Lodge du Massachusetts reconnaissait lui-même que ce mouvement d'américanisation ne devait pas s'attaquer aux Franco-américains, car ils avaient pris racine en Amérique aux premiers jours de la colonisation du continent et qu'en conséquence ils étaient chez eux.

Mais il est un autre aspect de votre situation, je veux dire qu'en fondant des paroisses catholiques de

langue française et qu'en enseignant cette langue vous rendez à votre grande république un service moral, social et politique qu'aucune autre race ne peut lui rendre.

Ce mouvement d'américanisation se fait au nom d'une langue et au profit d'une civilisation contre lesquels les habitants des treize colonies américaines ont levé l'étendard de la révolte.

On cite souvent l'expression "Hyphenated americans" et les journaux qui font l'usage le plus immodéré de cette expression possèdent souvent une rédaction composé d'Anglais ou de Juifs qui nasillent leurs opinions avec un accent très comique et qui ne laisse pas de doute sur leur nationalité.

Je demandais récemment à l'un d'entre eux ce qu'il entendait par "hyphenated americans" et lui de me répondre : "Those of us who are not american born" mais alors les Allemands de Pennsylvanie qui s'établirent en Amérique il y a 50 ans sont aussi américains que les autres colons venant d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre ou de tout autre pays. Il n'y a en réalité qu'un seul élément de "true Americans" et de "unhyphenated Americans" ce sont les Peaux-Rouges que les autres sont venus refouler et déplacer.

L'orateur continue en disant qu'il faut créer un patriotisme qui ne soit pas plus le monopole des Anglais, des Allemands ou des Ecossais que celui des Irlandais ou des Juifs, mais un patriotisme assez large pour of-

frir un terrain d'entente à tous les hommes aux vues larges qui ont conservé leur langue et leur civilisation individuelle. Les Etats-Unis ont besoin d'un développement général de la civilisation catholique et française telle que les Franco-américains la leur apportent.

L'orateur continue en disant qu'il faut créer un patriotisme qui ne soit pas plus le monopole des Anglais, des Allemands ou des Ecossais que celui des Irlandais ou des Juifs, mais un patriotisme assez large pour offrir un terrain d'entente à tous les hommes aux vues larges qui ont conservé leur langue et leur civilisation individuelle. Les Etats-Unis ont besoin d'un développement général de la civilisation catholique et française telle que les Franco-américains la leur apportent.

M. Bourassa ajoute: "Jamais depuis 20 ans je n'ai parlé devant un auditoire franco-américain sans lui donner un conseil loyal: Faites-vous naturaliser en masse, exercez dans toute leur plénitude vos droits de Franco-américains, vous serez deux fois plus forts pour démontrer aux Américains, trop occupés à accumuler leur or combien ils ont besoin de votre concours comme Français et Catholiques.

A cet endroit de son discours, M. Bourassa raconta une intéressante anecdote au sujet d'un officier américain de langue anglaise mais qui se targuait d'avoir puisé dans les universités américains une connaissance approfondie du "parisian french". Or voici que cet individu s'amène dans un bureau de tabac de Bordeaux et, convaincu que les pioupious franco-américains sortis

des villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre ne parlaient que le "patois de Québec" il aborde la marchande et lui demandant des cigarettes avec son meilleur accent parisien. "Désolé, moniseur, je ne comprends pas l'anglais," répondit confusément la marchande et notre officier de répéter sa demande, mais même réponse. Alors l'officier réfléchit qu'il avait parmi ses soldats un "french-canadian" qui à son avis ne parlait qu'un "vulgaire patois". "Well I'll try anyhow" pensa-t-il et il s'en fut cherché son pioupious, Jean-Baptiste Gagné ou Albert Tranchemontagne ou un autre bon Canadien d'étoffe du pays.

Il introduit son homme à la marchande et lui demande de l'interpréter.

Le Canadien ne s'est pas aussitôt fait entendre que la dame s'écrie: "Comme s'est gentil d'entendre un Américain parler français!" Imaginez l'ahurissement de ce Narcisse au "parisian french" obligé de recourir à l'intermédiaire du modeste "french-canadian" pioupiou.

L'orateur remarqua ensuite que pendant la guerre les services les plus importants de l'armée, tels que le téléphone et la télégraphie furent confiés presque uniquement à des Franco-américains sortis des écoles paroissiales, et non aux élèves eds universités américaines où le "parisian-franch" est enseigné avec tant de vantardies.

"Sans vouloir faire, ajoute l'orateur, un parenthè-

se sur les événements politiques, il faut affirmer que quoi qu'il arrive, que la Ligue des Nations soit acceptée ou rejetée, que les Etats-Unis suivent ou non l'essor glorieux que leur a donné leur président, ils ne peuvent pas s'isoler du monde, ce n'est pas impunément que l'Amérique a pris une part active et prédominante dans la guerre et au règlement de la paix. Les Etats-Unis ne peuvent s'isoler du monde, ni dans le domaine politique, ni dans le domaine commercial. L'Amérique aura besoin de consuls, d'agents de commerce qui parlent le français. Car il ne faut pas faire erreur à ce sujet, ici c'est l'anglais qui est parlé ainsi qu'en Angleterre, mais la seule langue ayant un caractère international et assez claire pour que les sommités puissent s'en servir est la langue française.

Si vous insistez pour que vos enfants progressent de jour en jour dans l'étude de leur langue maternelle, si vous voyez à ce que vos maisons d'éducation donnent à vos enfants une connaissance approfondie du français il ne reviendra plus ce temps où l'on parlait d'un "Petit Canada" comme d'une réserve sauvage. Au contraire si vous leur faites perdre cet héritage, s'il n'apprennent qu'à baragouiner l'anglais comme tous les autres habitants du pays, ils seront noyés dans l'amalgame américain et ils n'auront qu'une chance sur cent pendant que s'ils connaissent le français ils auront une chance sur dix. Vous voyez quel est le résultat pratique de la fidélité aux traditions.

Mais il est une question plus pressante, il s'agit d'une révolution sociale. Les grèves éclatent partout

aux Etats-Unis, la plus grande animosité règne entre le capital et le travail, les chefs ont proclamé que ce sera la révolte si d'autres tactiques ne sont pas employés à l'endroit de l'ouvrier. Pour régler une grève il n'existe actuellement que deux moyens, ou bien l'on canarde le pauvre peuple ou bien l'on plaide en cour. La paix ne se fera pas aux Etats-Unis, aussi longtemps que la justice sera aux mains du capital qui s'en sert comme d'un instrument pour dompter les travailleurs. Les chefs qui tremblent maintenant pour leurs coffre-forts, reconnaissent que l'Eglise Catholique est la seule force morale capable d'assurer la paix économique. Mais l'Eglise ne protège pas celui-ci ou celui-là, elle n'agit que dans la mesure où la charité et la justice le commandent et à une condition : qu'on laisse intact le mécanisme qui lui permet d'enseigner la justice à tous.

Si l'on réduit le prêtre au rôle d'un simple prédicateur, si l'on enlève aux communautés religieuses le soin de modeler les cerveaux d'enfants pour en faire des catholiques de conviction de coeur et de conscience, qui gouvernent tous les actes de leur vie sociale par les principes de la charité chrétienne, qu'on ne s'attende pas à ce que l'Eglise Catholique puisse sauver les sociétés qui ne veulent pas être sauvées.

C'est en se cramponnant aux écoles paroissiales, en les défendant contre ceux qui les assaillent par la porte de devant ou qui se glissent par la porte d'arrière, contre l'ennemi et contre notre propre faiblesse, que l'on rend le plus grand service à notre république.

Tout en sachant s'accomoder à l'esprit de son temps, il ne faut pas faire l'erreur de vouloir que l'école paroissiale ressemble à l'école publique, si vous laissez empoisonner l'atmosphère catholique de vos écoles en y laissant pénétrer des idées d'accomodation moderne vous aurez négligé de rendre à votre patrie américaine le service le plus signalé qu'il est en votre pouvoir de lui rendre.

C'est en ajoutant à vos écoles le cachet de nationalité françaies que vous accomplirez votre devoir de citoyen américain.

Et je me permets en terminant de vous donner un conseil, si vous rencontrez des oppositions ne vous bornez pas à revendiquer votre droit de rester ce que vous êtes, mais démontrez en faisant ce que vous faites et en le faisant de mieux en mieux que vous servez véritablement les intérêts de votre patrie adoptive. L'idéal de tous les véritables Américains devrait être de créer une civilisation nouvelle qui serait formée des meilleurs éléments d'Europe et qui ne sera forte qu'à condition que la civilisation française y ait une part importante, et que le catholicisme y joue un rôle pratique, social et politique. (Ovation).

* * *

"Les Espions Allemands," drame en 4 actes de J. H. Lemay a été interprété lundi soir avec talent par le cercle Montpellier.

Ce drame comme on le sait se déroule d'abord au

Canada puis sur les champs de bataille de Flandre et enfin dans une prison de guerre allemande. Chacune des scènes est d'un puissant intérêt et les spectateurs admirèrent le talent des acteurs de la troupe qui tinrent leurs rôles avec un si grand naturel et un tel talent.

Le cercle Montpellier doit se glorifier à juste titre de ce succès de lundi soir, qui est d'ailleurs une répétition des succès remportés dans le passé.

M. Albert Bourdon dans le rôle de Paul de Chantilly a fait preuve d'un grand talent. Ce rôle exigeait chez son interprète une forte somme de talent dramatique, et nous notons avec plaisir que M. Bourdon était entièrement à la hauteur de sa tâche et qu'il s'en est acquitté avec beaucoup de facilité.

M. Thomas Lavoie remplissait le rôle de M. de Chantilly, un ancien zouave pontifical, il sut aussi mettre beaucoup de naturel et de vraisemblance dans l'interprétation de ce rôle de vieillard noble et glorieux, et M. Lavoie avait cette intonation convaincante de la voix quand il donnait les conseils paternels à son fils, qui partait pour le champ des combats.

La petite Marcelle, soeur adoptive et fiancée de Paul de Chantilly, était aussi éloquente que jolie dans l'expression délicate de délicieux sentiments dits avec un accent et un geste qui sont comme la révélation d'un idéal; ce rôle convenait admirablement bien à Mlle Béatrice Delorme.



Mr L'ABBE L. F. COTE
du diocèse de Rimouski
élève de nos écoles.

Madame de Chantilly avait dans ce drame la voix douce de la maman qui parle à ses enfants, elle avait aussi le geste caressant et l'âme douloureuse de la mère qui voit partir ses petits, l'exécution artistique de ce rôle était confié à Mlle Paquin qui par son art a contribué pour beaucoup à faire de cette pièce le succès qu'elle a été.

M. Hervey Paradis dans le rôle du général Dunbar, sut nous donner la personnification du flegme anglais, cet acteur était devenu l'homme à la voix sévère et brève, au courage stoique qui livre les batailles de la guerre avec un calme tellement imperturbable que l'on croirait qu'il est dans son sport favori. M. Paradis que l'on avait déjà admiré comme comique, mais plus souvent comme traître dans les pièces du cercle, a rempli avec non moins de succès un rôle entièrement différend de ceux du passé et nous nous devons de le féliciter et de reconnaître qu'il possède une merveilleuse facilité d'adaption à tous les genres dramatiques et que son talent loin d'être borné peut se déployer en tous sens et atteindre tous les sommets.

Le rôle comique fut rempli par un artiste qui n'en est pas à ses débuts et qui connaît quelque chose dans l'art de faire rire. Son talent semble s'être déployé avec encore plus d'envergure lundi soir car dans "Les Espions Allemands" où le comédien se double d'un héros, et Emile Lavoie a su se faire aimer par la beauté de ses traits... railleurs adressés dans la pièce aux Allemands et il fut aussi admirable au dernier acte où il "sauve la situation" par un acte d'éclat.

Mlle Alice Dumont qui possède aussi fort bien son talent de comédienne fut la digne compagne de M. E. Lavoie, et tous deux semblent s'entendre si merveilleusement quand il s'agit de dérider un auditoire que l'on croirait maintenant qu'ils possèdent le monopole du rire. Mlle Dumont est surtout admirable pour le naturel et l'ingénuité de son talent et comme suivante de comédie, c'est lui faire justice que de dire qu'elle est insurpassable. Mlle Dumont tenait le rôle de Julie dans la pièce jouée lundi soir.

M. Pierre Gauvin dans le rôle d'un lieutenant anglais avait la tenue et la voix ferme du soldat britannique et il a démontré de belles aptitudes pour la scène.

M. Alphonse Bellefeuille dans le rôle de l'aumônier a aussi eu du succès et rien ne péchait ni dans son geste ni dans sa voix quand il prononçait l'absolution des péchés pour les soldats qui allaient sauter le parapet dans un assaut contre l'ennemi.

Buelow, l'espion, était allemand, lui jusque dans la moelle des os, s'il faut en croire la personnification que nous en a donné M. Joseph Gauvin. Cet artiste du cercle Montpellier a joué son rôle avec une habileté insurpassable et ce que nous admirons surtout chez lui c'était la personnification impeccable du rôle qui devait être rendu. Buelow avait le regard farouche, la taille immense de l'Allemand, il avait son geste furtif, toute sa personne était l'hypocrisie même sa voix était glapissante et même son rire épais et fat révélait la "brute boche" d'outre-Rhin.

Mlle Elmire Lévesque joua le rôle de l'Espionnè, et elle sut se faire véritablement allemande, c'est aussi dire qu'elle fit un grand déploiement de talent car ce n'est pas peu de chose que de quitter sa propre personnalité pour devenir une espionne fallacieuse, ayant le mensonge aux lèvres et la haine au coeur, semblant posséder des ressources infinies de malveillance, en un mot: étant véritablement Allemande. Mlle Elmire Lévesque que nous avions déjà acclamée dans d'autres rôles s'est surpassée dans l'exécution de celui-ci et elle a joué admirablement à tous points de vue, son geste et son accent étaient fidèles à la réalité et sa diction était merveilleusement nette et incisive.

Deux magnifiques gerbes de fleurs furent présentées à Mlle Béatrice Delorme et à M. Albert Bourdon pendant le premier acte.

Impression générale de la soirée: succès. Nous croyons exprimer l'opinion de tous en félicitant tous et chacun des acteurs encore une fois et en leur répétant que le public désire toujours les entendre et les acclamer.

* * *

Pour être complet notre compte-rendu doit mentionner la messe d'action de grâces, chantée par les enfants lundi matin. Le Père Curé officiait assisté comme diacre et sous-diacre des deux Pères chargés de la visite des écoles: les Pères Brosseau et Lauzon. Un choeur de garçons a exécuté avec piété la Messe des Anges. Malheureusement il ne put y avoir sermon à

cause d'un service funèbre qui devait être célébré immédiatement ensuite.

L'après-midi, une séance était donnée par les enfants des écoles à l'occasion des Noces d'Or et en même temps pour fêter le Père Curé. Nous dononns le programme en signalant spécialement le choeur des petites Dames de Ste-Anne, gravement vêtue de noir avec le voile et l'insigne violet; puis l'histoire de nos écoles en quatre tableaux, depuis les tout premiers débuts jusqu'à la perspective de la future école.

La messe pour nos défunts a attiré une foule considérable mercredi matin et tous ont écouté avec émotion le R. P. Béliveau évoquer le souvenir des anciens curés et syndics, bienfaiteurs et instituteurs de Ste.-Anne. La foule défila ensuite devant la chapelle mortuaire et, toute la semaine, nombreux ont été les visiteurs venus payer la dette de reconnaissance de la paroisse envers ceux qui l'ont fondée ou se sont dépensés à son service.

Au souper, donné par la paroisse aux fondateurs encore vivants, assistaient les membres du choeur de chants et les représentants des équipes de la campagne. Nous publions plus loin la liste de nos vénérés vieillards. Nous devons suppléer les noms de quelques-uns qui ne purent venir: Mr. Onésime Moreau et Mr. Alfred Hubert, oubliés par suite d'un malentendu et de renseignements inexacts; les soeurs de Madame King et filles de Mr. Antoine Baignoche, premier syndic: Mesdames Tremblay et Patenaude de Tilsbury, Onta-

rio, Canada, et Madame Adolphis Dauphinais de Seattle, Wash.; Madame Henri Charbonneau, née Marie Moreau de Worcester.

Le chant exécuté après le banquet a mis dans les coeurs une douce émotion, en rappelant le souvenir des souffrances passées, au milieu des réjouissances de ce soir mémorable. Deux membres du choeur de chant, Messieurs Beauparlant et Hébert chantèrent les couplets des anciens, repris par le choeur des enfants et le reste de l'assistance. En mémoire de l'inoubliable soirée nous reproduisons ici avec le menu du banquet ces trois pièces adaptées à la circonstance

Le caractère spécial de ces fêtes c'était naturellement la reconnaissance. La Semaine Paroissiale exprimait de façon assez complète les sentiments de joie et de reconnaissance de la paroisse, en considérant les grâces répandues sur elle par la Bonté Divine en ces cinquante années.

PROGRAMME

Duo—Ouverture comique .... Arnoldo Sartorio
Melle. Alméda Bouthillier, Melle Laura Maynard
Grand Choeur: ......Les petites Dames de Ste. Anne
Duo—Valse brillante .... Moszkowski
Saynète: "Un beau rêve" .... Les grandes
Tableaux: A l'école de 1869 à 1919.
Compliment .... René Chevrier
Duo—Cinderella .... Franz Bendel
Voeux des tout petits

Grand tableau
Le Révérend Père Dion
Duo—Gypsy March . . . . Earl Wolf

---

NOS FONDATEURS

Antaya Clara, Dame Daunais, 116 rue Blackstone.
Antaya, Félix et son épouse, 116 rue Blackstone.
Antaya, Elie, 164 rue Mulberry.
Antaya, François et son épouse, 198 rue Fountain.
Antaya, Pierre, 271 rue So. Beacon.
Antaya, Adéline, et Alexis Chevrier, 27 rue Grant.
Antaya, Paul et Marie Moreau, 164 rue Anthony.
Antaya, Edouard et son épouse, 101 rue Hunter.
Antaya, Adéline et Georges Moreau, 1187 rue Pleasant.
Antaya, Michel et son épouse, 164 rue Mulberry.
Antaya, Olive et Abraham Gauthier, 97 rue Hunter.
Antaya, Georges et son épouse, 108 rue Thomas.
Antaya, Pierre et son épouse, 156 rue Mulberry.
Antaya, Julie et Georges Boulay, 698 rue So. Main.
Antaya, Malvina et Joseph Sévigny.
Antaya, Marie,Dame Vve Chas. Moreau, 156 Mulberry.
Adam, Pierre, 290 rue Ridge.
Blais, Narcisse et son épouse, 451 rue Centre.
Bérard, Dame Norbert et sa mère, Swansea.
Bérubé, Joseph et M. Jeanne Bégin, 166 rue Hunter.
Bisson, Louis, fils, Chas. et épouse, 45 rue Dover.
Bisson, Cléophas, Vve. Bisson,née Chatride,305 Almond
Bussière, Sophronie et William Laroque, 67 rue Lowell.
Bibeau, Jessie et Alexis Autote, 126 rue Whittier.
Bibeau, Théophytus et Marie Moreau, 479 rue Division.
Baignoche, Valentine, Vve. Thomas King, 40 rue Vestal
Baignoche, Marie et Athanase Lamoureux.
Collard, Vve Antoine et Dame Pierre Silvia, 42 Grinnel

Collard, Jos. Vve E. Bourret, 30 rue Liberty.
Collard, Henri, 97 rue William.
Collard, Dame Rogers et Alphonsine Collard,246 Eagle
Collard, Eusèbe et son épouse, 347 rue East Main.
Collard, Aldéus, 130 rue Crawford.
Côté, Clément et Célina Desloges, 145 rue Wade.
Desmarais, Trefflé, Philomène Lapierre, 30 Riverview
Dupré, Vve Latendresse, Sophie, 163 rue Eagle.
Grégoire, Célina, Vve Léon Gauthier, 440 rue Ferry.
Gervais, Hercule, 169 rue Jencks.
Hubert, Georges et Sophie Moreau, 467 rue Division.
Janson, Bénoni, Denise Giroux, 58 rue Peckham.
L'Hérault, Scholastique, 37 rue Thorne, Worcester.
Moreau, Henri, 467 rue Division.
Moreau Napoléon, Pottersville.
Morin, J.-Bte. et so népouse, 47 rue Wilbur.
Poitras, Virginie, 20 rue Reney.
Richard, Dame Xavier, et son époux, 175 rue Middle.
Turcotte, Hugues et so népouse, 102 rue Rodman.
Rousseau, Delphine et Mme Vve. Bonnin, 201 Peckham

LE CHOEUR DES ENFANTSs

(*Sur l'air: C'est le grand jour*)

Et maintenant, si votre voix s'y prête,
Nous voudrions entendre de vieux chants.
Pour terminer un si beau jour de fête.
Faites plaisir à vos petits enfants.

Les Vieux répondent par:

(*Sur l'air: Un Canadien errant*)

Aujourd'hui si joyeux;
O petits Canadiens,
Ecoutez les aïeux
Vous parler du vieux temps.

Après avoir quitté
Les bords du Saint-Laurent,
Nous l'avons regretté
Et pleuré bien souvent.

Car nous avons trouvé
L'ennui, l'isolement,
Après avoir rêvé,
Richesse et agrément.

On a travillé dur
En ce pays lointain,
Sans être toujours sûr
Du triste lendemain.

On n'entendait jamais
La langue du pays;
Le doux parler français
Sur des lèvres d'amis.

Pour gagner notre argent,
Dans l'humide atelier,
On devait essuyer
D'ignobles traitements.



R. FRERE ULRIC
des Frères du Sacré-Coeur



Mr L'ABBE VEZINA
Curé de Vergennes

élèves de nos écoles

Et pour nous consoler,
La Sainte Religion
Ne parlait au sermon
Qu'un langage étranger.

On a dû recueillir
A grand'peine les sous,
Pour tous nous réunir
Et prier Dieu chez nous.

Dans un local prêté,
Un prêtre doux, pieux,
Enfin nous a parlé
La langue des aïeux.

Et bientôt s'éleva
L'humble maison de Dieu
Au Petit Canada:
Que nous étions heureux!

Voyez, petits enfants,
Ce grain de sénevé,
Comme il a bien levé,
Soyons reconnaissants!

Vous êtes fiers, enfants!
D'un temple si parfait:
Ah! n'oubliez jamais
Les humbles commençants.

Ils vont bientôt partir
Ceux à qui vous devez

Un pieux souvenir:
Pour vous ils ont peiné.

Puis tous ensembles

Célébrons ce grand jour par des chants d'allégresse!
Nos voeux sont enfin satisfaits;
Bénissons le Seigneur, publions sa tendresse!
Chantons, exaltons ses bienfaits!

Depuis qu'en ce pays nous sommes,
Il n'a cessé de nous bénir;
Et notre nom parmi les hommes
De ses bontés fait souvenir.

REFRAIN

Chantons l'amour et la puissance
Du Dieu qui règne sur nos coeurs;
Qu'un hymne de reconnaissance
Partout proclame ses faveurs.

Oui, Seigneur, Divin Roi, désormais ton empire
En tous les coeurs soit établi!
Mais ce serment sacré que l'amour nous inspire,
Sans toi peut-il être accompli?
C'est toi qui nous donnas la vie,
Que ta grâce en règle le cours!
Que ta loi constamment suivie
Console la fin de nos jours!

MENU

...quand nous serons millionnaires.
Quand reverrons-onsu ta face ronde?
vêtue d'une riche pâte blonde,
O notre substantielle "tourquière,"

SOUPE AUX MOULES.

Ce qui fait les hommes de poids, c'est la soupe
...et la soupe aux pois...

MELON DE LA COTE D'OR.

Nos mères ont cultivé le doux melon doré
et rien que d'y penser j'en ai le bec sucré.

SAUMON A LA CREME.

Nos pères aimaient la morue sèche
qui rendait le gosier rêche;
Mais pour les temps de prohibition,
Vive le saumon!

POMMES DE TERRE FRITES.

Depuis que la pomme
a perdu le premier homme,
Dans cette vallée de misère,
on mange du lard avec des pommes... de terre.

GALANTINE DE POULET.

Cela rappelle "la tête en fromage",
honneur des réveillons,
stimulant des rigaudons.
Mais on ne fait plus boucherie,c'est ben dommage!

PUREE DE POMMES DE TERRE.

L'estomac vigoureux des gens de Sorel
digérait la patate avec beaucoup de beurre et...
peu de sel.

PETIT POIS.

Autrefois pendant les longs carêmes
on en mangeait t'y des pois,
on travaillait un comme trois
A Pâques on n'était pas blêmes.

CHARLOTTE RUSSE.

Cette Charlotte est vraiment très bien.
C'est plus distingué que la crême à la glace.
Mais qui de vous ne se souvient
de la "Crême brûlée à la melasse?"

FRUITS.

Oh! la "poutine" aux raisins qu'on savourait
avec sauce aux vieux rhum martiniquais.
Mais après... Prends la hache bûcheron,
ou gare l'indigestion.

PETITS PAINS.

CELERI. BETTERAVES.

Ces choses crues me semblent louches
Ah! j'aimerais bien mieux
notre vieille tarte à la "ferlouche;"
c'est autrement délicieux.



R. P. B. DOUCET



L'ABBE ALEXANDRE DOUCET

tous deux élèves de nos écoles

CAFE

Le café
fait danser;
en attendant les violons,
mes amis, une chanson!

*   *   *

L'HYMNE DE LA RENAISSANCE

En ce jour de grandes joies que votre bonté nous a préparées, nous vous bénissons, Seigneur, de tout notre coeur débordant de reconnaissance.

Soyez béni, tout d'abord pour nous avoir placé sous le patronage de votre très sainte aieule, notre Bonne Sainte-Anne. Souvenez-vous de ce jour ancien où l'inauguration de notre église faillit se terminer par un grand deuil, où la foi du pasteur mit sous la protection de la puissante thaumaturge l'entreprise chancelante devenue aujourd'hui si prospère.

Avec une profonde gratitude nous aimons nous rappeler comment votre main paternelle s'est montrée dès le début si manifestement bienveillante.

Soyez béni, Seigneur miséricordieux et tendre, pour nous avoir donné des prêtres au coeur zélé et compatissant: en votre nom et pour votre amour ils ont réuni les tristes exilés mal accueillis par ceux-là mêmes qui profitaient de leur travail et de leurs vertus chrétiennes.

O Dieu tout-puissant et Père très bon, vous vous êtes plu, au cours des siècles passés à bénir et multiplier ceux qui mettent en vous leur espoir; aussi nous venons en ce jour rendre un affectueux hommage à votre paternelle bonté. Au lieu d'une centaine de pauvres exilés dans une humble église de bois, c'est une foule pressée qui vous acclame aujourd'hui dans le vaste temple de marbre.

Vous êtes béni encore par la foule sans nombre des chrétiens régénérés dans ce même temple par les eaux saintes de votre Baptême; plusieurs ont été cueillis par la main de vos saints anges avant d'avoir connu la malice de ce monde; aujourd'hui dans les cieux ils se réjouissent avec nous.

Soyez béni pour toutes les Premières Communions, incomparable souvenir de la première rencontre avec le seul Ami toujours fidèle. Par tous ceux qui n'ont jamais voulu reprendre le coeur si généreusement donné, soyez ô Dieu d'amour éternellement béni.

Au nom de tous les malheureux qui sont venus vous apporter l'intolérable fardeau du péché et sont repartis débordant de joie, ô Dieu des miséricordes, soyez à jamais béni. Amenez à votre Coeur très patient ceux qui douteraient encore de votre amour.

Soyez béni et mille fois pour toutes les âmes ferventes que ovus nous confiez, pour tous ces valeureux chrétiens, si fermes dans la foi au milieu de la vie payenne et des folles séductions. Ils ont reçu ici l'Onc-

tion des forts et n'ont jamais féchi et restent la gloire et la consolation de votre Sainte Eglise.

Soyez béni en chacun de nos foyers chrétiens où règnent l'honneur, l'innocence, la paix, la sainte et glorieuse fécondité, une honnête prospérité et une sage économie. Le trésor de tous ces biens vaut infiniment mieux que les millions stériles; il découle du mariage chrétien contracté au pied des autels; il est l'avenir d'une race saine et forte; oui vraiment vous nous avez béni en ces jours des noces pieuses passés dans la paix d'une conscience droite.

Nous avons trop peu connu les solennités de l'Ordination et de la Première Messe. Nous vous remercions O Christ Prêtre éternel pour les prêtres que vous avez pris parmi nous. S'ils n'ont pas été plus nombreux, nous avons confiance en l'avenir. Voyez nos généreux paroissiens, quelle belle école ils préparent aux petits que vous aimez; vous prendrez parmi eux, nous l'espérons, des élus en plus grand nombre et ceux-là avec nous plus tard chanteront du haut de l'autel le Sanctus de la reconnaissance.

Soyez béni, doux Maître des coeurs, pour avoir pris parmi nous tant de ces âmes généreuses vouées à votre service dans l'enseignement ou la charité; elles n'eurent pas l'honneur de votre sacerdoce mais vous les avez comblées des mérites de l'apostolat. Pour tous ces Frères et Soeurs dont nous sommes fiers soyez béni et remercié.

Soyez béni Seigneur notre Dieu pour la grâce suprême d'une sainte mort que vous accordez volontiers au pauvre travailleur détaché des faux biens de ce monde. Il n'en est guère parti sans se reconnaître de ceux qui cherchaient à vivre sans vous; quand ils venaient cacher une triste vie dans la foule cosmopolite des manufactures votre oeil paternel les suivait et le plus délaissé dans le coin le plus noir a reçu sur son grabat la consolation suprême de votre visite.

De tout cela, O Dieu très bon et très grand soyez béni; et trois jours de joie et de prières sont trop courts pour vous dire tout notre merci. Heureusement il nous reste l'éternité où un seul instant vaut plus que des siècles d'ici-bas pour vous dire et vous chanter une digne louange.

FIN.




Ste ANNE D'APT